

LES FILS DE LA NUIT

L'INSOMNIAQUE

43, rue de Stalingrad

93100 Montreuil

TÉL/FAX.: 01 48 59 65 42

Site: <http://insomniaqueediteur.com>



ANTOINE GIMENEZ

LES FILS DE LA NUIT

*Souvenirs de la guerre d'Espagne
(juillet 1936 – février 1939)*

suivi de

À LA RECHERCHE
DES FILS DE LA NUIT
par les Giménologues

Deuxième édition revue et corrigée

L'INSOMNIAQUE & LES GIMÉNOLOGUES
Montreuil-Marseille 2006

Antoine Gimenez avait intitulé son récit « Souvenirs de la guerre d'Espagne. 19 juillet 1936 - 9 février 1939 ». Nous avons choisi de lui ajouter un titre plus général: Les Fils de la Nuit.

Les Giménologues ont réalisé, à partir des *Souvenirs* d'Antoine Gimenez, un feuilleton radiophonique, représentant une dizaine d'heures d'écoute.

On peut se le procurer en le commandant à l'adresse indiquée ci-après. Il est disponible en format mp3 sur un seul CD, au prix de 5 euros, port compris.

LES GIMÉNOLOGUES



42, rue Espérandieu

13001 MARSEILLE

TÉL/fax : 04 91 50 96 08

Mèl : gimenez@plusloin.org

Site : www.plusloin.org/gimenez

AVERTISSEMENT

NOUS SOMMES conscients que l'ouvrage que vous avez dans les mains ne sera pas de lecture très aisée, car l'appareil critique est plus long que le manuscrit qui en fut le point de départ.

C'est pourquoi nous nous permettons de vous conseiller de lire une première fois le texte d'Antoine Gimenez, seulement orné de quelques notes de bas de page, puis, si le cœur vous en dit, de le relire en effectuant les allers et retours auxquels nous vous invitons au moyen d'appels de notes chiffrés.

Nous avons écrit ce livre comme il nous plaisait d'imaginer le lire, ce qui est très égoïste mais qui rend compte surtout du mode d'élaboration de cette enquête.

Nous avons procédé tout au contraire de la façon des historiens, en partant du témoignage d'un illustre inconnu, y compris dans le milieu anarchiste, pour remonter au général de la guerre d'Espagne, en passant par les étapes particulières du Groupe international de la colonne Durruti et des multiples vicissitudes de la vie sur le front d'Aragon.

Les notes qui courent à travers les pages 213 à 444 sont parfois un peu plus que consistantes, mais nous espérons que vous vous prendrez au jeu, car ce qu'on y découvre est difficile à trouver, le plus souvent hors de portée du lecteur français, et parfois totalement inédit.

Pour compléter cet appareil de notes, nous en avons rédigé un second, qui prend place entre les pages 445 et 514, constitué de notices biographiques individuelles, auxquelles il ne faut pas hésiter à se reporter, car elles contiennent des éclairages utiles pour la compréhension des premières.

LES GIMÉNOLOGUES

Les annotations entre crochets, dans les citations, sont systématiquement notre œuvre, ainsi que la plupart des traductions, sauf mention contraire.

Les références bibliographiques sont indiquées sous la forme suivante : nom d'auteur, date de parution (exemple : Lorenzo, 1969).

TABLE DES SIGLES ET ORGANISATIONS

- AIT : Association internationale des travailleurs, anarchiste.
- BOC : *Bloc Obrer i Camperol*, communistes d'opposition.
- CCMA : Comité central des milices antifascistes de Catalogne.
- CEDA : *Confederación Española de Derechas Autónomas*.
- CGT-SR : CGT-syndicaliste révolutionnaire.
- CNT : *Confederación Nacional del Trabajo*, anarcho-syndicaliste.
- DAS : *Deutsche Anarcho-Syndikalisten (Gruppe)*.
- DEDIDE : *Departamento Especial de Información del Estado*.
- ERC : *Esquerra Republicana de Catalunya*, catalanistes de gauche.
- ESTAT CATALÀ : parti de la classe moyenne catalane.
- FAI : *Federación Anarquista Ibérica*.
- FAUD : *Freie Arbeiter-Union Deutschlands* (anarcho-syndicaliste).
- FIJL : *Federación Ibérica de Juventudes Libertarias*.
- GENERALITAT DE CATALUNYA : gouvernement autonome catalan.
- PCE : *Partido Comunista de España*.
- PHALANGE ESPAGNOLE : mouvement d'inspiration fasciste créé par José Antonio Primo de Rivera.
- POUM : *Partido Obrero de Unificación Marxista*, communiste d'opposition.
- PSOE : *Partido Socialista Obrero Español*.
- PSUC : *Partido Socialista Unificado de Catalunya*, à dominante communiste.
- REQUETÉS : organisation militaire carliste.
- SIM : *Servicio de Información Militar*.
- TEAT : *Tribunal de Espionaje y de Alta Traición*.
- UA : Union anarchiste.
- UGT : *Unión General de Trabajadores*, socialiste.
- UHP : ; *Unión Hermanos Proletarios!* cri de ralliement des insurgés asturiens en 1934.
- UNIÓN DE RABASSAIRES : petits et moyens paysans catalans.
- USI : *Unione Sindacale Italiana*, anarcho-syndicaliste.

SOMMAIRE

PRÉFACE	9
LES FILS DE LA NUIT	
THÉRÈSE	21
LA GUERRE	36
PINA DE EBRO	39
LA MADRE	44
BERTHOMIEU ET LES AUTRES	47
CONCHITA	52
LA COLLECTIVITÉ	59
DE L'AMOUR ET DU MARIAGE	61
LOS GORROS NEGROS	66
FARLETE	76
MARÍA	78
RETOUR À LÉRIDA	80
MONTE OSCURO	84
MADELEINE	87
PERDIGUERA – I ^{re} PARTIE	90
PERDIGUERA – II ^e PARTIE	94
LA CALLE	99
PERDIGUERA – III ^e PARTIE	103
PERDIGUERA – IV ^e PARTIE (FIN)	106
ARRIVÉE DE PABLO	108
BARCELONE	110
DURRUTI, ASCASO ET LES AUTRES	113
BERNERI	115
LA SIERRA D'ALCUBIERRE	118
LA NIÑA	124
SIÉTAMO	130
CROYANCE	135
ATTAQUE	138
SARIÑENA	144
BARCELONE: MAI 1937	149
SOLEDAD	153
QUINTO DE EBRO	160
CONCHITA, ASUMPCIÓN, ROSITA	163
OFFENSIVE	170
SACRIFIÉS	175
LA MORT DE ROSARIO	180
MÉPRIS MILITAIRE DE LA VIE HUMAINE	185
SOUVENIR MACABRE	191
COMMENCEMENT DE LA FIN	193
CATHALA	197
THÉORIES	201
DÉMOBILISÉ	204
ÉPILOGUE	207

À LA RECHERCHE DES FILS DE LA NUIT

NOTES

L'ACTION DES COLONNES ANARCHISTES EN ARAGON	
Notes n° 1 à n° 32	217
LA RÉSISTANCE À LA MILITARISATION	
Notes n° 33 à n° 50	299
LA GUERRE DÉVORE LA RÉVOLUTION	
Notes n° 51 à n° 81	349

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Antoine GIMENEZ (Bruno SALVADORI)	447
Justo BUENO PÉREZ	457
Charles CARPENTIER	480
Lorenzo GIUA	483
Georgette KOKOCZINSKI, dite MIMOSA	485
Josep LLADOS TARRAGO	487
Louis MERCIER VEGA (alias Charles RIDEL)	489
Lucio RUANO	493
Carlo SCOLARI	504
Pietro VAGLIASINDI (alias PABLO)	506
Famille VALERO LABARTA	511
POSTFACE	515

ANNEXES

I. Nomination de Durruti en remplacement de Miaja (Juan García Oliver)	526
II. L'anarcho-syndicalisme dans l'historiographie de la II ^e République et la guerre de 1936-1939 (José Luis Gutiérrez Molina)	527
III. Les volontaires français en Espagne (David Berry)	533
IV. Liste des tués à Perdiguera le 16 octobre 1936	535
V. Listes de miliciens du DAS établies en janvier 1937	536
VI. Liste des membres du groupe « <i>Libertà o morte</i> »	538
CHRONOLOGIE	539
BIBLIOGRAPHIE	545
INDEX	553

PRÉFACE

En 1936, j'étais ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un marginal : quelqu'un qui vit en marge de la société et du code pénal. Je croyais être un anarchiste. Je n'étais en réalité qu'un révolté. Mon action de militant se limitait à faire passer la frontière à certaines brochures imprimées en France et en Belgique, sans jamais chercher à savoir comment on pourrait reconstruire une nouvelle société. Mon seul souci était de vivre et de démolir l'édifice existant. C'est à Pina de Ebro, en voyant s'organiser la collectivité, en écoutant les conférences données par certains copains, en me mêlant aux discussions de mes amis, que ma conscience, en sommeil depuis mon départ d'Italie, se réveilla.

Antoine GIMENEZ

LES LIGNES qui suivent vont vous embarquer dans l'existence d'un jeune Italien, un peu vagabond, qui travaille dans les champs près de Lérida, quand éclate le coup d'État militaire du 18 juillet 1936. D'entrée de jeu, le lecteur se retrouve saisi par l'atmosphère débridée des journées de juillet 1936 en Catalogne, tandis que l'édifice militaire et clérical vacille. Puis il suit bientôt le narrateur dans son engagement comme milicien dans la colonne de l'anarchiste Durruti, venue de Barcelone pour arracher Saragosse à la coalition réactionnaire. Pour être plus précis, Antoine Gimenez intègre alors l'un des groupes de volontaires internationaux qui se constituèrent sur le front d'Aragon, bien avant la création des Brigades internationales : le Groupe international, créé par les Français Berthomieu, Ridet et Carpentier.

Le rythme de l'écriture, l'alternance des tableaux, l'âpreté des combats, les moments de la collectivité villageoise, les discussions passionnées, les réflexions personnelles de l'auteur, les portraits de miliciens et

de miliciennes racontent une réalité en plein chambard. Nous disposons là du premier document aussi complet portant sur la naissance et l'activité des milices anarchistes, et tout particulièrement de ces unités de francs-tireurs que l'on appelait alors les Fils de la Nuit.

Notre Italien, qui s'appela tout d'abord Bruno Salvadori, apporte en outre une touche assez originale, concernant ce type de témoignage :

« Antoine n'hésite pas un seul instant à inclure dans son récit ces moments qui sont indissociables de notre vie quotidienne, comme des facettes supplémentaires de la transformation révolutionnaire qui s'opérait dans cette période cruciale. De la même manière qu'il nous décrirait un repas dans tous ses détails, il nous raconte par le menu ses relations amoureuses », écrivait il y a quelques mois Paco Madrid dans sa préface à l'édition castillane des Souvenirs.*

Cet aspect de son écriture, auquel nous savons qu'il tenait comme à la prunelle des yeux de ses amantes, sera à l'origine de la scandaleuse attitude de mépris dans lequel quelques éditeurs pressentis tinrent le manuscrit de Gimenez. Des culs-pincés et des pudibonds d'un autre âge, en France et en Espagne, dont certains sont dûment estampillés libertaires, ne rougirent pas de proposer à l'auteur de le publier, à condition qu'il consentît à retirer les passages « scabreux ».



À L'INSTAR de la plupart des protagonistes de la guerre d'Espagne, Antoine garda pour lui ces moments forts de cette expérience. Il se tint à l'écart du mouvement anarchiste et rédigea au fil du temps poèmes et textes courts. Puis un déclic se produisit en 1974 quand, pour satisfaire la curiosité de sa petite-fille Viviane, il se lança, deux ans durant, dans l'écriture des Souvenirs. Dans la foulée, le papi à bérêt à l'accent hispano-italien assura les permanences du petit Groupe libertaire de Marseille, dont le local était fréquenté par des jeunes qui se souviennent fort bien de lui, aujourd'hui encore. Il sut capter leur attention au moyen d'exposés simples et imagés sur la théorie anarchiste, mêlés de souvenirs personnels.

* Paco Madrid a également assuré la traduction des *Souvenirs* (parus sous le titre *Del amor, la guerra y la revolución*, aux Ediciones Pepitas de Calabaza, Logroño, La Rioja), en parfaite complicité avec l'éditeur Julián Lacalle et ses amis Jorge Montero, Pablo Jimenez et Federico Corriente.

Une fois le manuscrit achevé, Antoine le fit lire à ses proches, puis l'adressa à des éditeurs, sans succès, comme nous l'avons dit. Quand il mourut en 1982, ses Souvenirs de la guerre d'Espagne furent dupliqués à quelques exemplaires, dont l'un fut déposé au Centre international de recherches sur l'anarchisme de Marseille, jusqu'au jour où les Giménologues décidèrent d'en entreprendre eux-mêmes la publication. Ils se mirent au travail en cherchant à identifier les noms des principaux protagonistes du récit, à commencer par les membres du Groupe international.*

✱

Le Groupe [international] fut formé avant qu'il ne soit question d'accorder une solde aux miliciens. [...] la plupart de ses membres avaient abandonné leur profession et leurs occupations habituelles pour accourir en Espagne. Certains venaient d'Italie, comme le jeune Giua, d'autres de la Ruhr et de la Sarre, certains de l'underground politique ou social, comme ce remarquable « casseur » romagnol qui, décidé à trouver sa fin au combat, sacrifia le butin qu'il avait accumulé en France pour acheter des armes.

MERCIER VEGA, en 1975.

À Bianchi, Staradolz, Bolchakov, Zimmerman, Santin dit le Bordelais, Conte, Jimenez, Scolari, Balart, Barrientos et Cottin, compagnons de la chevauchée anonyme.

Le même, en 1970.

C'est un dialogue avec eux, un dialogue avec les morts que nous avons tenté pour que demeure, de leur vérité, de quoi aider les survivants, et les vivants. [...] De tous ceux-là, et de milliers d'autres, il ne reste que des traces chimiques, résidus de corps flambés à l'essence, et le souvenir d'une fraternité. La preuve nous a été donnée d'une vie collective possible, sans dieu ni maître, donc avec les hommes tels qu'ils sont et dans les conditions d'un monde tel que les hommes le font.

MERCIER VEGA, « Refus de la légende », 1956.

* Entendre par là les doux dingues qui se sont embeguïnés de Gimenez et entretiennent la contagion.

CES EXTRAITS nous prouvent que Louis Mercier Vega n'oublia jamais cette Querelle d'Espagne qui l'avait touché de si près, quand bien même il n'en parlait guère. Ne devait-il pas être lui-même un de ces « survivants », pour évoquer aussi précisément les participants du Groupe international, dont « notre » Gimenez ?

Nous comprîmes vite que Charles Ridel – le jeune homme à la casquette qui s'adresse à Gimenez en cette fin de journée de septembre 1936 à Siétamo – et Louis Mercier Vega étaient une seule et même personne.*

Ceci acquis, les Giménologues y virent plus clair, du moins le crurent-ils, et ils poursuivirent le jeu de piste en relevant pas à pas les indices déposés par des activistes d'une autre époque. Ridel, ses amis d'hier et d'aujourd'hui furent leurs guides les plus constants, car la jonction s'opéra avec la colonne de ceux et celles qui travaillaient déjà sur le Groupe international et ses alentours : Marianne Enckell, Freddy Gomez, Phil Casoar, David Berry, Charles Jacquier, Abel Paz, Miguel Amorós... Évidemment, cela nous ouvrit d'autres perspectives et les choses se compliquèrent. Tirant, de plus en plus excités, les fils de la pelote, à partir des noms, prénoms, ou situations étranges évoqués par le récit d'Antoine, les Giménologues réalisèrent alors que, mine de rien, les Souvenirs livraient certains éléments qui, une fois développés et confrontés à d'autres sources, renseignaient sur bien des aspects mal connus, voire méconnus, de la révolution espagnole.

À ce stade-là, il nous fallait aller boire à la source : le centre d'archives de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam abrite quantité de documents de la CNT et de la FAI concernant, entre autres, les volontaires étrangers, la vie quotidienne des miliciens sur le front d'Aragon et les conflits qui surgirent entre ces derniers et une partie des dirigeants anarchistes. Cerise sur le gâteau, Kees Rodenburg, qui a la responsabilité du département latin, nous guida vers la photo et le dossier de Mimosa, une milicienne du groupe. Puis, sur le conseil d'Éric Jarry, nous découvrîmes les Archives centrales de l'État italien, à Rome, où le dossier de Bruno Salvadori, ouvert et alimenté par la

* On peut les voir côte à côte sur la photographie reproduite en quatrième de couverture du présent ouvrage.

police politique de Mussolini, voulut bien apparaître à nos yeux éblouis, à la dernière heure de notre ultime jour de recherches.

Ajoutons qu'une traque un peu plus approfondie nous a tenus en haleine des mois durant. Elle nous a donné l'occasion d'extraire quelques cadavres des placards, tels ceux de Lucio Ruano et de Justo Bueno, hommes d'action de la CNT dont le parcours chaotique et haut en couleur donne à pénétrer quelques-unes des arcanes de l'organisation anarcho-syndicaliste des années 1930.

Le troisième saut qualitatif, et non des moindres, fut effectué grâce à la recherche couronnée de succès de la famille franco-ibérique d'Antoine, qui avait quitté Marseille à la mort de ce dernier. Tout à fait enthousiasmés par notre entreprise, qui fit remonter bien d'autres précieuses réminiscences, Viviane et Frédéric dégagèrent du fond d'un garage les cartons poussiéreux du déménagement marseillais : les photos et la prose d'Antoine en remplissaient plusieurs. Une fois le virus contracté, Frédéric fila en Aragon dénicher la « seconde » famille d'Antoine à Pina de Ebro, les Valero Labarta. Et voilà que certains des protagonistes de cette histoire, Félix et Vicenta et leurs descendants, nous ouvrirent grand la porte de leur maison. La moisson s'enrichit alors de nouveaux récits et de photographies.

Les Giménologues ne pouvaient garder tous ces trésors pour eux ; voilà pourquoi les Souvenirs d'Antoine se virent assortis d'un appareil de notes devenu assez consistant au fil des mois. Nous nous sommes permis de prolonger nos trouvailles par des aperçus concernant le mouvement libertaire espagnol, invitant ainsi les lecteurs non connaisseurs à s'immerger un instant dans ce monde protéiforme et, selon nous, d'une infinie richesse, de la militancia anarchiste.*



* Un bon aperçu de la démarche des Giménologues se trouve déjà dans le feuilletton radiophonique que nous avons réalisé à partir du récit d'Antoine, suite à la riche idée de l'une d'entre nous. Ce document sonore, découpé en vingt épisodes d'une demi-heure, a été diffusé en avant-première, en janvier 2005, sur les ondes de Radio Zinzine, à Forcalquier. Depuis, il continue son bonhomme de chemin de radios en radios francophones, en France, en Belgique et au Canada.

Signalons également l'heureuse initiative de la compagnie de théâtre DJAUK POPULOVITCH, sise à Saint-Romain-des-Îles (Saône-et-Loire), qui a adapté le manuscrit d'Antoine Gimenez. Le spectacle s'intitule *Del amor, la guerra y la revolución*.

Aucun événement historique ayant les années 1930 pour toile de fond ne suscita autant de mensonges que la guerre d'Espagne.

Paul JOHNSON, en 1981.

Ce que j'ai vu en Espagne m'a fait toucher du doigt le péril mortel qu'on encourt en s' enrollant sous la bannière purement négative de l'antifascisme.

George ORWELL, en 1938*.

Bâtie sur hommes, la Révolution espagnole n'est ni une construction parfaite ni un château de légende. La première tâche nécessaire à notre équilibre est de réexaminer la guerre civile sur pièces et sur faits et non d'en cultiver la nostalgie par nos exaltations. Tâche qui n'a jamais été menée avec conscience et courage, car elle eût abouti à mettre à nu non seulement les faiblesses et les trahisons des autres, mais aussi nos illusions et nos manquements, à nous, libertaires.

MERCIER VEGA, en 1956.

*CETTE DERNIÈRE considération, formulée par Mercier dans son style inimitable, nous semble correspondre assez bien à l'esprit qui traverse le récit d'Antoine. On relève dans les Souvenirs des erreurs chronologiques et quelques approximations, mais notre auteur s'inscrit à coup sûr, en compagnie de Ridet-Mercier, dans cette «fraternité spirituelle des résistants au mensonge» apparue au cours de ces terribles années 1930, et saluée par André Prudhommeaux**.*

Mais il n'y a pas que des mensonges à dénoncer ni des légendes à écarter si l'on veut tracer son chemin dans le labyrinthe espagnol. Il faut encore et toujours descendre dans les soutes et exhumer les parcours cachés, les dits, les écrits et les hommes oubliés. Car beaucoup des protagonistes et des commentateurs de ce conflit déployèrent un art consommé du camouflage et de la falsification, et tout spécialement à l'endroit du

* « Pourquoi j'ai adhéré à l'*Independent Labour Party* » in *Dans le ventre de la baleine et autres essais*, Ivrea & Encyclopédie des Nuisances, Paris, 2005.

** Se reporter à l'extrait d'une lettre qu'André Prudhommeaux adressa à Helmut Rüdiger en 1959, reproduit in Nico Jassies, *Marinus Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag*, Éditions Antisociales, Paris, 2005, pp. 155 et 156.

processus révolutionnaire naissant. La nécessité de l'occultation fut même revendiquée, du temps même de la révolution, par une partie des anarchistes qui voulaient croire – mais était-ce réaliste? – que les démocraties capitalistes livreraient des armes à la République si les libertaires entraient au gouvernement. On pourrait être tenté de parler d'années des Dupes, au sujet de ces années 1936 et 1937, quand on observe comment cette guerre sociale se vit progressivement ramenée à une guerre de position mettant aux prises fascistes et antifascistes.



Pour beaucoup de révolutionnaires accourus en Espagne de feu et de combat, ce n'était pas un espoir, mais la fin d'un espoir, le sacrifice ultime savouré comme un défi à un monde compliqué et absurde, comme l'issue tragique d'une société où la dignité de l'homme est chaque jour bafouée. Pleinement voués à la réalisation de leur destin individuel dans une situation permettant le don total, peu d'entre eux songèrent au lendemain.

MERCIER VEGA, en 1956.

NOUS AVONS bien évidemment tenu à attribuer une place de choix aux écrits des miliciens espagnols et «étrangers», qui ont fait la démonstration, non pas héroïque mais digne, de leur sens de l'histoire. Il nous a paru qu'ils furent en rapport fort mal traités** par tous les représentants du secteur antifasciste, sans parler du dénigrement constant dont souffrirent à l'époque le front et les collectivités agricoles d'Aragon. Le communisme libertaire avait été placé au programme de*

* En toile de fond, nous ont accompagnés les écrits de ces miliciens et miliciennes d'un moment: Paul et Clara Thalmann, Simone Weil, Juan Breá et Mary Low, Georges Sossenko, avec une mention spéciale pour les témoignages d'Albert Minnig, Edwin Gmür, Helmut Kirschey et Franz Ritter, dans lesquels nous avons abondamment puisé, grâce à la gentillesse et à la disponibilité de Marianne Enckell, du CIRA de Lausanne, qui a assuré la traduction des trois derniers cités. Ajoutons le témoignage du Suédois Nils Lätt, traduit par Pierre Enckell.

** Les travaux récents de Miguel Amorós en Espagne et de François Godicheau en France ont largement donné la parole à ces anarchistes qui ont refusé la militarisation, le compromis historique avec la bourgeoisie et la soumission à Staline, et qui ont eu du mal à se faire entendre, quand ils n'ont pas été calomniés ou abandonnés dans les cachots de l'État républicain espagnol. Nous signalons à ce titre la prochaine édition, aux Presses Universitaires du Mirail, d'un recueil composé par François Godicheau: *No callaron. Las voces de los presos antifascistas en las cárceles republicanas.*

la CNT en mai 1936; dans les campagnes collectivisées et dans la plupart des colonnes de miliciens, il semble qu'il fut pris au sérieux, par des hommes et des femmes pour qui on participe à une révolution, ou on y renonce, mais on ne la repousse pas à plus tard... surtout quand les bruits de bottes résonnent partout en Europe et que chaque frontière devient plus que jamais une souricière. Antimilitaristes, révolutionnaires, juifs, exilés, évadés, tous ceux que les États persécutaient accoururent dans la péninsule pour vivre comme des hommes et des femmes à part entière. Ces êtres, souvent qualifiés par le populisme ambiant de lie de la terre, passèrent les Pyrénées pour devenir des internationalistes en acte. C'est aussi comme cela que la révolution espagnole éclaira le monde, au moins pendant une courte unité de temps...



Les souvenirs ne sont pas seulement les faits matériels, les combats, les aventures, mais aussi les motivations plus ou moins conscientes qui nous faisaient agir.

Antoine GIMENEZ

GRÂCE à ses sept vies, Antoine parvint à traverser toute la période qui va des premiers jours de la révolution à la débâcle du front aragonais, en mars 1938, puis à la terrible retirada de février 1939. Sans l'avoir prémédité, les Giménologues ont aussi suivi, trois ans durant, les méandres des causes et nature de la révolution espagnole, et par voie de conséquence ceux de la contre-révolution. Nous avons voulu nous tenir au plus près des faits, sans dissimuler notre point de vue. Ce que nous n'avons pu établir, nous l'évoquons sous forme de pistes à reprendre, en espérant avoir mis en appétit d'autres aficionados.

Nous prolongerons notre appareil critique dans d'éventuelles publications à venir, et nous le mettrons à disposition sur notre site internet.



IL NOUS PARAÎT qu'Antoine a réussi à rendre palpable une partie de ce qui s'est joué au cours des années 1936 et 1937 en Catalogne et en Aragon. C'est dans ce creuset de l'anarcho-syndicalisme, où les jeunes garçons et filles se regroupaient le plus souvent par affinité au sein de leurs quartiers, que des prolétaires ont désiré avec passion abattre la société capitaliste, dans le même temps qu'ils se transformaient en hommes et femmes libres.

Alors, en souvenir de ce qu'ils ont tenté, et parce qu'il nous plaît de penser qu'un fil nous relie à leur révolte, notre démarche s'est piquée de retrouver un peu de leur esprit en pratiquant l'affinité et la libre circulation des documents. Les Giménologues n'ont pas été déçus, à quelques rares exceptions que nous taisons : des protagonistes (certains sont toujours parmi nous), des témoins et des chercheurs de tout poil ont concouru aux échanges dont ce livre est le fruit. Il a bénéficié jusqu'aux derniers instants de la collaboration de toutes les personnes déjà citées dans cette préface, et de bien d'autres, que nous saluons chaleureusement ici : Rolf Dupuy, Claudio Venza, Giovanni Cattini, Octavio Alberola, César M. Lorenzo, François Godicheau, Vicente Marti, José Morato, Alex Pagnol, Josep Lladós, Pierre Sommermeyer, Furio Lippi, Gianpiero Bottinelli, Victor Pardo Lancina, José Luis Ledesma, Nico Jassies, Eduardo Colombo, Paul Sharkey, Luis Bredlow, Robert Chenavier, Reinhard Treu, Liliane Meffre, l'association Carl Einstein-combattant de la liberté, Manel Aisa, Marisa Fanlo Mermejo, Anselm Jappe, Francisco Pérez Ruano, Nieves Borráz Martin, Peter Huber... et d'autres encore.

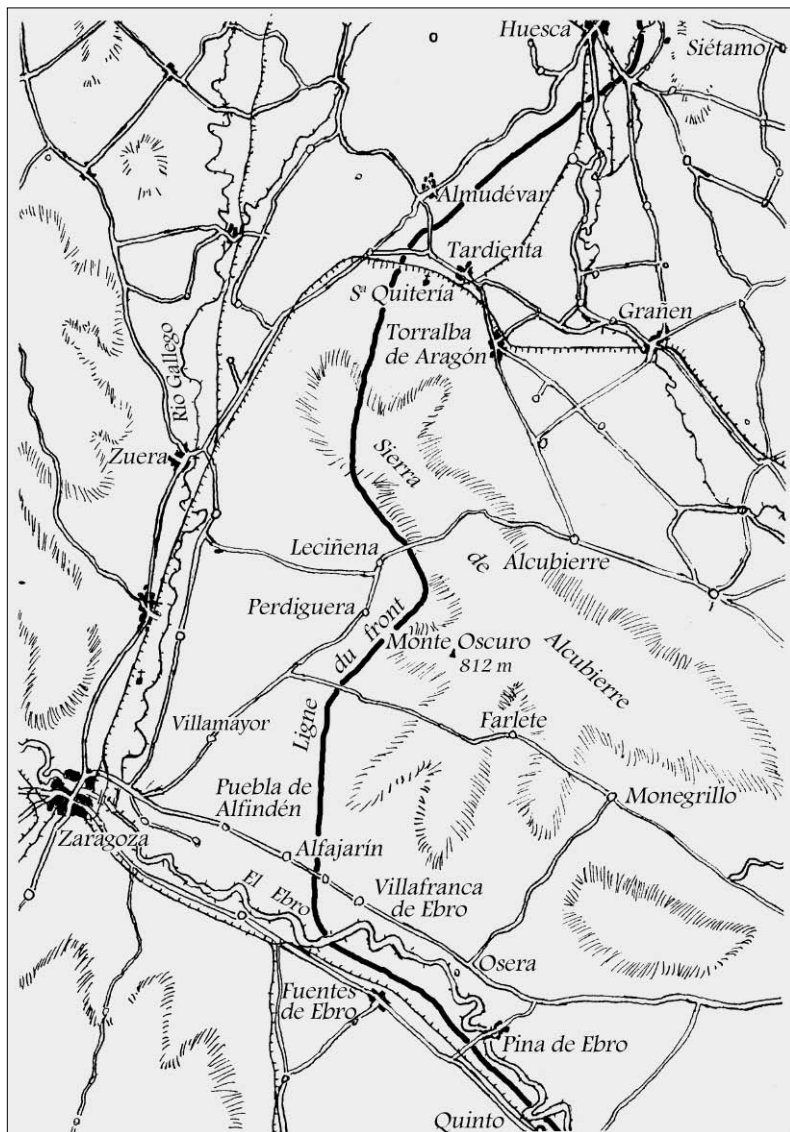
Puissent ces quelques pages vous donner envie de plonger dans ces tragiques années 1930, et vous faire partager notre conviction que l'histoire de la guerre sociale d'Espagne ne sera terminée que lorsque nous en aurons fini avec le monde qui l'a rendue possible, et nécessaire...



ET MAINTENANT, en route pour Saragosse !

LES GIMÉNOLOGUES

*Cette réédition est dédiée à Ascen Uriarte,
giménologue de la première heure,
qui s'en est allée rejoindre les fils et filles de la nuit...*



Carte du front d'Aragon en octobre 1936.

THÉRÈSE

DÉPUIS quelques mois, le curé qui venait régulièrement dire la messe au couvent de Sainte-Claire dépeignait les rouges comme des monstres sans pitié, véritables démons crachés de l'enfer pour répandre le meurtre, le viol et mille autres atrocités sur la terre entière. Il exhortait les sœurs et les novices à écrire à leurs familles de se préparer à lutter jusqu'à la mort pour la victoire de *Cristo Rey*.

Les premiers coups de fusil, l'éclatement des premières grenades avaient plongé Teresa dans une peur telle que, allongée au pied du crucifix de sa cellule, elle n'avait même pas entendu les sons de la cloche qui les appelaient toutes à la chapelle.

Une demi-douzaine de phalangistes et de curés s'étaient réfugiés dans le couvent et, de là, ils nous avaient canardés. Les partisans du *pronunciamiento* ne tenaient plus que le fort de Lérida et le séminaire. Des femmes et des enfants se promenaient, curieux de voir ce que la révolution avait laissé comme traces sur les murs de leur ville. C'est alors que les balles tirées au jugé d'une petite ouverture, une espèce de fenestron, blessèrent deux ou trois passants. En quelques minutes, une centaine de militants en armes étaient groupés devant la porte du couvent; une cartouche de dynamite suffit pour leur ouvrir le passage. Ils se précipitèrent à l'intérieur; les phalangistes et les curés armés s'étaient retranchés au dernier étage, où ils furent abattus séance tenante.

Moi, j'étais absent, et je le regrette, car j'aurais aimé voir comment meurent, les armes à la main, ces hommes qui se disent les représentants d'un dieu d'amour et de justice. Je m'étais arrêté à la chapelle où tout le troupeau des sœurs et des novices s'était

rassemblé dans l'attente de je ne sais quelle fin horrible au milieu de tortures et de viols... mais ce qu'elles craignaient n'arriva pas.

Un militant de la CNT s'avança et leur dit :

« *Señoras, no tengáis miedo* (n'ayez pas peur), vous allez quitter ces lieux, vous serez libres d'aller où vous voulez, en France ou chez vous. »

Et, encadrées par des hommes en armes, elles sortirent du couvent.

Le lendemain, la majorité des sœurs prenait le train pour la frontière. Quelques-unes, celles qui étaient d'origine catalane, choisirent de rester en attendant de pouvoir rejoindre leur famille. La foule, après le départ des nonnes, avait envahi le couvent et le mettait à sac. Les objets les plus hétéroclites s'entassaient sur la petite place : tableaux, rosaires, christes en croix de toutes dimensions, livres d'art, œuvres profanes et sacrées et jusqu'à des collections de photos que l'on ne s'attend pas à voir entre les mains d'une mère supérieure d'une congrégation de jeunes filles.

Une main, se posant sur mon épaule, m'arracha à la contemplation des flammes qui dévoraient toutes ces choses, dont quelques-unes, peut-être, étaient des œuvres d'art. C'était Miguel, un jeune militant des Jeunesses libertaires, que j'avais connu dans la nuit précédant la riposte du peuple espagnol au coup d'État du général Mola et de Franco. Nous avions immédiatement sympathisé et il avait tenu à me présenter à sa sœur et à sa mère. Depuis, nous ne nous quittions presque plus. Je me retournai vers lui et je lui demandai des nouvelles de son aînée qui était avec nous lorsque nous avions franchi la porte du couvent. Juanita n'était pas loin et elle n'était pas seule : une jeune fille, presque une enfant, l'accompagnait. Miguel m'expliqua que sa sœur avait trouvé cette fille dans une cellule du couvent, allongée par terre, à demi morte de peur, devant un christ en croix. Prise de pitié pour cette enfant, elle avait décidé de la sortir de là pour la conduire chez leur mère, en attendant qu'elle puisse retrouver sa famille. Lui n'était pas très favorable à cette décision et aurait préféré que la petite aille rejoindre ses compagnes. Il me demanda de l'aider à convaincre sa sœur d'abandonner son idée. Je ne sais si la petite nonne me parut mériter que l'on s'occupât d'elle, ou parce que Juanita me plaisait, mais je conseillai à Miguel de faire ce que sa sœur voulait.

La gosse s'appelait Teresa, avait 17 ans et depuis l'âge de 7 ans était cloîtrée. Ses parents en avaient décidé ainsi pour que toute leur fortune reste au frère cadet. Destinée à entrer en religion, elle ne connaissait le monde que par ce qu'en disait le curé dans ses sermons ou par les récits des novices qui rentraient au couvent à un âge déjà avancé. Un soir, sans qu'on l'interrogeât, elle nous conta son histoire. Quand elle levait les yeux, son regard se dirigeait, comme malgré elle, vers Miguel qui, de son côté, ne regardait qu'elle.

Le soulèvement à Lérida avait abouti en moins de vingt-quatre heures : le 18 juillet 1936, l'armée avait occupé les points stratégiques de la ville. Je me trouvais ce jour-là dans la commune d'Alcarràs en train de donner un coup de main à un ami dans une ferme de Vallmanga¹ lorsqu'un copain du village vint nous prévenir que l'on se battait en ville. Je partis sur-le-champ avec lui en direction de Lérida. En route, d'autres jeunes se joignirent à nous. Nous étions bien une douzaine lorsque nous arrivâmes à proximité de la ville. Les combats avaient cessé, le silence était total. Une bonne femme, reconnaissant un des jeunes, nous dit que les abords de la ville étaient gardés par les phalangistes. Nous décidâmes de nous séparer et de nous retrouver au siège de la CNT. Étant de nationalité italienne et ne connaissant pas le terrain, je dis à mes amis que je continuais la promenade par la grande route. J'avais une idée : il fallait que je rentre par la ville avec la permission de la Phalange et leur bénédiction pour pouvoir circuler librement. Lorsque je fus en vue des premières maisons, je me mis à chanter *Giovinazza* d'une voix tellement fausse que tous les oiseaux des alentours s'enfuirent à tire-d'aile. Les paroles, sinon la musique, résonnèrent dans le silence de la campagne catalane comme un défi. La rue était déserte. Je m'y engageai en chantant et je commençais à croire que la garde avait été levée, quand une voix rauque éclata derrière moi :

« ¡Alto! ¿ dónde va Usted? [Halte! Où allez-vous?] »

Surpris, je me retournai : un officier de l'armée pointait son revolver sur moi.

« ¿ Dónde va Usted? »

– À Lérida, lui répondis-je, je suis italien, touriste. »

Un civil, armé lui aussi, prenant la relève, me demanda mes papiers. Je lui tendis mon passeport.

« ¿ *Italiano* ?

– *Si*.

– ¿ *Fascista* ?

– *Avanguardista*.

– ¡ *Viva Mussolini!* » me dit-il en me rendant mon passeport.

Je fis le salut romain en disant : « *Eia, eia alala* » et je repris mon chemin en fredonnant l'hymne fasciste.

Le siège de la CNT se trouvait dans les combles d'un immeuble dont le premier étage était occupé par les bureaux de la CEDA, un groupement de droite dirigé par Gil Robles. Une quinzaine de personnes se tenaient devant la porte d'entrée. Décidé à rejouer la comédie en cas de besoin, je passai au milieu d'elles. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi ces gens m'ont laissé passer sans rien me dire.

Combien de copains y avait-il ? Des groupes allaient et venaient en discutant. D'autres, assis à même le parquet, autour d'un tas d'une espèce de sable jaune-roux, remplissaient des boîtes de conserve et des bouts de tuyaux. Il y en avait qui préparaient des cartouches avec toute l'application des chasseurs à la veille de l'ouverture. D'autres encore adaptaient les détonateurs à des bouts de mèche. Tout le monde s'affairait pendant que deux ou trois jeunes femmes circulaient entre les groupes, distribuant des tasses de café. Manuel, que j'avais quitté à trois kilomètres de la ville, était déjà là, bavardant avec un jeune homme qui, tout en parlant, crayonnait sur un bloc-notes les têtes de quelques-uns des présents. Manuel me fit signe d'approcher pour admirer le talent de son ami Miguel. Je lui conseillai immédiatement de brûler ces chefs-d'œuvre, car s'ils tombaient entre les mains de la Phalange ou de la police, ils permettraient à ceux-ci d'identifier les copains qui avaient servi de modèles. Je lui dis que s'il voulait passer le temps, il pouvait dessiner un paysage avec une jolie fille et prendre pour modèle une jeune femme qui, à ce moment-là, s'approchait de nous pour nous offrir du café. C'était sa sœur, Juanita. Il me présenta en disant que j'étais amoureux d'elle et que je lui avais demandé son portrait. De là naquit notre amitié ; nous ne nous quittâmes pratiquement plus pendant tout le temps du séjour à Lérida.

Le 19 juillet, aux cris de « UHP » (*Unión Hermanos Proletarios*), les hommes de la CNT, de la FAI, de l'UGT, du POUM et du Parti socialiste se jetèrent dans la rue. Les soldats qui quadrillaient la ville se révoltèrent. Les partisans du général Mola et de Franco, qui purent s'échapper avec quelques soldats qui leur restaient fidèles, se réfugièrent dans le château et au séminaire. Des individus isolés trouvèrent asile dans le cloître de Santa Clara et dans les églises.

Lorsqu'une société s'effondre, il y a toujours des excès : comme un animal que l'on a enfermé depuis longtemps et que l'on lâche subitement dans la nature, libre de toute entrave, l'homme asservi depuis des siècles tâche d'assouvir sa faim, de satisfaire ses désirs et ses rancunes ; alors il pille, brûle et tue. Dans les premières heures de liberté, on pilla : d'abord les armuriers pour se procurer des armes, puis divers magasins d'alimentation, de vêtements et de meubles. Je me souviens d'avoir vu emporter la porte d'une armoire à glace par un type habillé d'un pantalon rapiécé et d'une vieille chemise, pendant qu'à côté on mettait à sac la boutique d'un tailleur. Intrigué, je lui offris mon aide pour transporter une autre pièce du meuble. Il me répondit qu'il n'avait besoin que de la glace car sa femme ne désirait que cela depuis leur mariage. Ceci dit, il faut que je reconnaisse que les syndicats et les autres organisations révolutionnaires prirent vite leurs responsabilités, et tout rentra dans l'ordre. Les ateliers et les usines reprurent leurs activités, les commerces se transformèrent en centres de distribution. Comme dans toute révolte populaire, on avait ouvert les



Le château de Lérida, aujourd'hui.

portes des prisons, mais tous les détenus n'étant pas des prisonniers politiques, on organisa des services de surveillance : il ne fallait pas que ce qui appartenait à tout le monde fût détourné au profit de quelques-uns. Les consignes de surveillance ne furent pas confiées à des groupes spécialement constitués, mais à tous les ouvriers et militants de la ville. À tour de rôle, des volontaires allaient monter la garde ou patrouiller dans les rues.

Le curé, en Espagne et ailleurs, a toujours été l'allié indéfectible du capitalisme : *Cura*, cacique, *Guardia civil*, voilà les trois piliers de la société espagnole. Les ouvriers et les paysans étaient des esclaves dont cette trilogie pouvait disposer à son gré. Il suffisait de rentrer en conflit avec un de ces trois représentants de la classe dominante, même pour une cause futile, et le coupable était obligé de se soumettre ou de partir. S'il résistait, c'était le chômage, la misère, la prison.

Les coups de feu, tirés du haut des clochers et du cloître, réveillèrent la haine et la soif de vengeance : la chasse au curé se déclencha. Combien furent tués ? Je l'ignore². Je me souviendrai toujours de l'un d'eux, taillé en athlète, qui, marchant devant deux paysans, répétait :

« Ne me tuez pas, par pitié, je suis père de famille. »

Une double décharge le projeta la face contre terre. Un de ses meurtriers lui donna le coup de grâce en lui disant :

« ¡Tóma cabrón ! »

Moi, je regardais ce qui se passait autour de moi. J'étais sans arme. Dans le pillage d'une armurerie, j'avais bien pu avoir un fusil de chasse. Si mes souvenirs sont exacts, c'était un calibre 16, avec une poignée de cartouches que j'avais brûlées devant le séminaire. Une fois les munitions finies, n'ayant jamais eu des goûts de chasseur et trouvant le fusil trop encombrant, je l'avais refilé à un copain, qui me donna en échange un magnifique poignard. Ainsi, les mains libres et léger comme l'air, je me promenais en regardant ce peuple, ivre d'une liberté toute neuve, essayant de bâtir sa société sur des bases nouvelles.

Lorsque quelqu'un me demandait de prendre part à une expédition dans un village ou un bourg voisin où on avait signalé la présence de phalangistes, Miguel et Juanita, qui travaillaient au syndi-

cat, me prêtaient leur pistolet. Dans ces expéditions, j'ai eu la chance de ne jamais tomber dans une embuscade ou sur des tireurs isolés qui prenaient pour cibles les voitures chargées à bloc, transportant des hommes sur les marchepieds et même sur les garde-boue.

Généralement, à notre arrivée, les affaires avaient été réglées par les habitants du lieu, et il ne nous restait plus qu'à fêter la victoire en trinquant à la *Revolución*, après avoir compté les pertes de l'ennemi et les nôtres, lorsqu'il y avait eu combat.

Une seule fois, je fus témoin d'une véritable tragédie. Nous traversions un village assez éloigné de Lérida. Sur la place, nous fûmes arrêtés par une foule en effervescence : le plus riche propriétaire du pays, que l'on croyait parti à Huesca ou à Saragosse, se cachait dans les caves de sa maison. Découvert, il avait été entouré par les femmes et les enfants de sa famille qui lui faisaient un rempart de leur corps. Mère, femme, filles, nièces, cousines, que sais-je encore ? Une dizaine de personnes de tous âges, agglutinées autour d'un homme au visage livide, lui interdisaient tout mouvement. Autour de cette grappe humaine, cinq ou six individus braquaient leur fusil mais n'osaient pas tirer. Voilà le tableau qui se présenta à mes yeux lorsque je pénétraï dans le patio, tableau bruyant car tout le monde criait, pleurait, gémissait. Puis tout se passa très vite : une femme s'approcha en courant et en criant :

« *¡Padre, padre!* »

À sa main droite, la crosse d'un 9 mm. L'homme la regarda, un flot de sang empourpra son visage :

« *¡Consuelo, salvame, hija mía!* [Consuelo, sauve-moi, ma fille!] »

Les femmes et les enfants s'écartèrent devant la nouvelle venue qui leva son bras et tira.

« *De la parte de mi madre* », dit-elle.

Consuelo était arrivée au village dans la même voiture que moi. Je la connaissais de vue, l'ayant déjà remarquée au cours des premières expéditions, toujours armée de son revolver, sa crinière noire et bouclée sur ses épaules, insouciante et rieuse, défiant le danger.

Avant la révolution, elle pratiquait le plus vieux métier du monde, dans le plus misérable quartier de la ville. Avec sa mère, elle tenait une espèce d'échoppe sordide où les clients pouvaient

assouvir leur soif d'alcool et d'amour pour environ cinq pesetas. Depuis, elle se battait, cherchant toutes les occasions de se bagarrer pour entendre les balles siffler à ses oreilles et son arme secouer son poignet. La dernière fois que je la vis, elle grimpait sur un camion qui roulait vers le front.

C'est étrange comme les souvenirs viennent à moi au fur et à mesure que j'écris : comme une pelote de laine enfermée dans une boîte, on saisit un brin qui dépasse, et voilà que tout le fil se dévide.

Malgré une liberté fraîchement acquise, le libertinage et la débauche n'avaient pas de prise sur la jeunesse révolutionnaire. Celle-ci préférait passer son temps libre à discuter, à étudier ou chercher les solutions aux problèmes qui se posaient tous les jours dans l'organisation de ce nouveau mode de vie. Les aventures amoureuses étaient plutôt rares. Au hasard d'une halte dans un village où on passait la nuit, une femme, à qui on avait pu dire quelques mots d'admiration pour sa beauté, venait parfois nous rejoindre, mais cela était rare, trop rare.

Je me souviens d'un soir, comme si c'était hier, où j'allai remplacer Miguel qui était de garde de nuit dans un immeuble administratif. J'étais à peine arrivé qu'il commença à pleuvoir. Un orage éclata, un vrai déluge avec éclairs et tonnerre et un vent à arracher les cornes d'un bœuf andalou. Mon ami, pressé de retrouver sa Teresita et après un « *¡Salud amigos, buenas noches!* », s'élança dans la rue et disparut. Je m'apprêtais à fermer le portail lorsqu'une femme vint s'abriter sur le seuil. Habillée d'une vieille robe noire trempée, la tête couverte d'un fichu, je la pris pour une grand-mère et la priai de rentrer dans la loge du concierge. Là, une cheminée permettait de faire du feu. Une fois la porte fermée, je m'en fus quérir du bois à la cave. Je connaissais l'endroit pour l'avoir visité avec Miguel à l'occasion d'une autre soirée de garde. En remontant, chargé de bûches, je faillis tomber à la renverse : la grand-mère avait disparu. Une femme d'une trentaine d'années l'avait remplacée. Ses cheveux étaient coupés très court, elle priait à genoux, les mains jointes, et son fichu, posé sur le dossier d'une chaise, laissait tomber goutte à goutte l'eau qui l'imprégnait. J'avoue que ma première pensée fut de la mettre dehors, mais le tonnerre grondait, la pluie continuait de s'abattre avec violence. Je

n'en eus pas le courage. Sans lui dire un mot, j'allumai le feu et je m'assis sur le sommier que l'on avait placé là pour permettre à l'homme de garde de se reposer la nuit, car une fois la porte d'entrée fermée de l'intérieur, il était impossible de l'ouvrir du dehors.

Elle priait toujours. Je la regardais sans savoir quoi faire lorsque je m'aperçus qu'elle tremblait et que l'eau qui imbibait ses vêtements formait un petit lac autour d'elle. J'allai voir si je lui trouvais quelque chose de sec à se mettre sur le dos. L'appartement du concierge était situé à l'entresol. Je m'y rendis en courant et, dans la penderie, j'eus la chance de trouver une jupe et un corsage, pas encore trop déchirés, ainsi que deux ou trois serviettes. C'était là le seul linge à peu près mettable. Arrivé en bas de la rampe d'escalier, je vis la porte ouverte.

« Merde, m'exclamai-je en français, elle est partie ! »

Non, elle n'était pas partie. La violence de l'orage l'avait arrêtée sur le seuil. Une rafale de vent et d'eau la repoussa en arrière. Je la pris par les épaules en lui disant :

« Allons, rentrez. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas sortir. Je vous ai trouvé de quoi vous changer. »

Je refermai la porte. Une fois dans la loge, je jetai les effets que j'avais trouvés sur le sommier et je sortis à nouveau après lui avoir dit de se changer. Dans le vestibule, je sortis mon pistolet. Je dégageai la balle qui était dans le canon et je bloquai le cran d'arrêt. J'avais une idée pour la mettre en confiance et la rassurer sur mes intentions. Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que je ne frappe à la porte. Pas de réponse. Je rentraï. Elle était encore debout à la même place, les bras croisés sur la poitrine, tremblant comme une feuille. Pour le coup, je me fâchai. D'un bond, je fus sur elle. Je lui dégrafai le haut de sa défroque, je la fis glisser sur ses pieds en même temps qu'une espèce de cilice qu'elle portait à même la peau. J'empoignai une serviette et je commençai à la frictionner avec rage. Lorsque j'eus fini, elle était complètement nue, son corps était rouge depuis la racine des cheveux jusqu'aux doigts de pied.

« Allez ! Habillez-vous. Qu'est-ce que vous attendez ? Que je vous viole ? » lui criai-je, et, en me penchant pour ramasser ses vêtements mouillés, j'ajoutai plus doucement : « Je n'aime pas la violence en amour. »

Miguel m'avait laissé sa musette. Sa mère, sachant que j'allais souvent tenir compagnie à son fils, la préparait toujours pour deux. Je la vidai de son contenu et mis sur la table une bouteille de vin, un flacon de café, du jambon. La mère avait bien fait les choses et il y avait assez de vivres pour deux bons appétits. Elle s'habilla pendant que je mettais la table : un verre, un gobelet en tôle galvanisée. Le papier qui enveloppait la charcuterie servit de nappe et d'assiettes. La jupe et le corsage que je lui avais apportés étaient trop grands pour elle, mais lui allaient mieux que sa défroque noire. En mangeant, je lui dis que j'avais été élevé en France et que la femme n'avait pas été créée pour se dessécher dans un couvent, mais pour vivre, aimer, jouir. Elle écoutait en silence, les yeux baissés. Ce que je lui disais ne lui coupait pas l'appétit, car elle avalait comme si elle avait fait carême depuis un mois. Quand j'eus assez parlé de moi, je lui demandai son nom.

« Encarnación », répondit-elle.

Voyant qu'elle répondait, je lui posai d'autres questions. J'appris ainsi que, originaire de Manresa, et voulant rejoindre sa famille, elle allait à la gare lorsque l'orage l'avait surprise. À la fin du repas, je passai derrière elle pour prendre le café que j'avais mis à chauffer sur les braises et, après avoir posé la petite marmite sur la table, je me penchai pour embrasser son oreille pendant que mes mains, glissant sous ses bras, frôlaient les globes de sa poitrine. Un frisson la secoua. Je crus que c'était la peur qui la faisait trembler. Elle avait déjà mon poignard que je lui avais prêté pour couper son pain ; je sortis mon 9 mm et je le déposai doucement sur ses genoux en lui disant :

« Encarnación, vous êtes jolie, trop jolie pour qu'un homme ne vous désire pas. Laissez-moi vous caresser, vous aimer. Je suis désarmé, n'ayez plus peur de moi. »

De nouveau, je la caressai ; j'avais écarté son corsage et je sentais dans mes paumes la chaleur et la fermeté des seins pendant que ma langue butinait le lobe de son oreille. Je m'attendais à ce qu'elle se révolte, proteste de la voix ou du geste. Rien. Elle paraissait de marbre ; puis, lentement, je sentis se dresser ses tétons et ses seins durcir sous mes caresses. Sa tête s'appuya sur ma poitrine.

Lorsque je me réveillai, elle dormait, sa tête au creux de mon épaule. Le bruit d'une fusillade parvint jusqu'à moi. Je m'habillai à la hâte, je raffai sur la table mes armes et je courus vers la porte en faisant jouer la culasse de mon pistolet pour introduire une balle dans le canon. Les coups de feu s'approchaient toujours plus. Des détonations éclatèrent très près, puis ce fut le silence. J'ouvris la porte : deux hommes gisaient sur la chaussée, d'autres arrivaient en courant.

« Que s'est-il passé ? »

– Ce sont des phalangistes, ils ont jeté une bombe au syndicat, mais elle n'a pas éclaté. Qu'est-ce que tu fais par ici ?

– Je suis de garde. Salut ! »

Après avoir échangé quelques mots avec les copains, je rentrai en vitesse. Je craignais qu'Encarnación, réveillée par la fusillade, ne sorte dans la rue. Le tableau n'avait en effet rien de ragoûtant, d'autant plus qu'un des deux hommes abattus n'était pas encore mort. Elle regardait justement ce qui se passait par le vide existant entre le dormant et la porte. Je remis en place le verrou et la chaîne et je la pris dans mes bras pour la déposer sur le sommier.

« Ils sont morts ? »

– Oui.

– Toi aussi, tu aurais pu être tué ?

– Ça pourrait m'arriver un jour ou l'autre. C'est la révolution. »

Elle passa ses bras autour de mon cou. Ma bouche prit ses lèvres. Tout s'effaça : la peur, les dangers et la mort qui nous guettait peut-être au tournant de la rue. Plus tard, je l'ai accompagnée à la gare et j'ai regardé le train s'éloigner.

Quelques jours après, au crépuscule, je me promenais en compagnie de Miguel, Teresa et Juanita. Mon ami était au courant de mon aventure avec Encarnación : le *compañero* qui m'avait remplacé ce matin-là lui avait dit que j'avais passé la nuit avec une femme, qui n'était certainement pas une camarade avant qu'elle ne me rencontre. Mais il pensait que je l'avais endoctrinée rien qu'à voir la façon dont elle s'accrochait à mon bras. Miguel racontait ce qu'il savait à sa sœur et à Teresa tout en se moquant de moi et de ma discrétion. Les filles riaient comme des folles, et ajoutaient leurs quolibets à ceux de Miguel. Soudain, des cris s'élevèrent dans la rue :

« *¡La columna Durruti, la columna Durruti!* »

En effet, la colonne Durruti, partie de Barcelone, arrivait à Lérída pour aller délivrer Saragosse³. Les cris « Vive la FAI! Vive la CNT! » alternaient avec les couplets des chants anarchistes :

*Arroja la bomba que escupe metralla
Coloca petardos, empuña la Star...
Acudid los anarquistas
Empuñando la pistola hasta el morir...**

... ou l'hymne des Jeunesses libertaires :

*Hijo del pueblo, que oprimen cadenas...
Antes que esclavo prefiero morir...***

... pendant que les camions chargés d'hommes et de femmes, qui mêlaient leurs cris et leurs chants à ceux de la foule, roulaient au pas.

Le poing levé, nous avions regardé les camions défilier et disparaître dans la nuit qui venait de tomber. C'est alors que je pris la décision de partir le lendemain matin avec Durruti et mes compagnons pour Saragosse. Je le dis à un de mes amis et ce fut un tollé général de protestations : je n'avais pas le droit de les quitter comme ça... je pouvais attendre deux ou trois jours...

Miguel m'assura que lui aussi partirait avec moi, mais il lui fallait au moins quarante-huit heures pour régler ses affaires de famille. Teresa pleurait car elle croyait que si je m'en allais, Miguel viendrait certainement avec moi. Elle aurait donné toutes les révolutions de l'histoire, passées et à venir, pourvu que Miguel lui restât. Elle l'aimait déjà d'un amour exclusif et absolu, bien que le jeune homme, tout pris par son idéal de droiture et de justice, n'ait jamais essayé de profiter des sentiments de la fille. Mon ami aimait aussi la petite nonne et il se comportait avec elle comme un frère aîné, affectueux et attentif à ses moindres désirs.

Quand nous étions seuls, il me parlait de son amour, de ses rêves qu'il jugeait irréalisables à cause de la révolution. En effet, si

* Lance la bombe qui crache la mitraille/ Pose des explosifs, empoigne la Star/ Accourez, les anarchistes/ Pistolet au poing jusqu'à la mort...

** Fils du peuple, que des chaînes oppriment.../ Plutôt que vivre en esclave choisissez la mort.

la révolution triomphait, cela ne serait pas sans beaucoup de deuils, de privations, de souffrances et il se refusait, malgré mes conseils, à faire de la petite sa compagne.

Juanita, après les premiers instants de surprise, s'était tue. Elle ne disait rien, mais ce fut elle qui nous mit tous d'accord en nous faisant remarquer qu'il se faisait tard. Il fallait que je me repose si je voulais partir au petit matin et auparavant nous devions souper. On n'avait pas averti la mère de mon prochain départ. Ce fut Juanita qui, une fois le café servi, prit la parole pour nous annoncer sa décision : partir avec son frère et moi. Aucun de nos arguments ne la fit fléchir et on arrêta la discussion. C'est alors que Teresa me demanda si je pouvais lui rendre un dernier service avant de m'en aller. Sur ma réponse affirmative, elle me demanda d'aller lui chercher un laissez-passer pour la France, et elle ajouta :

« Vous ne pensez qu'à vous battre et à mourir pour vos idées. Moi, je vais rentrer au couvent et, de là-bas, je prierai pour vous tous. Pardonnez-moi. »

Et elle s'en fut en courant pour cacher son chagrin dans sa chambre.

Le syndicat était ouvert jour et nuit et je partis immédiatement, espérant que le responsable du service ne soit pas trop tatillon. Juanita me rejoignit dans la rue et s'accrocha à mon bras :

« Tony, sais-tu que la *nina* aime mon frère ?

– Eh bien ?

– Il ne faut pas qu'elle aille en France car Miguel est amoureux d'elle. Si elle rentre au couvent, ils seront malheureux toute leur vie. »

Quand la petite m'avait parlé de se rendre en France, il m'était venu une idée : accompagner Teresa à la frontière, la persuader d'aller chez des amis de confiance qui habitaient les environs de Perpignan et là attendre que son chéri vienne la chercher. J'expliquai tout cela à Juanita, tout en omettant de lui dire que je comptais retrouver le front sans passer par Lérida. Ainsi Miguel m'attendrait-il en vain et peut-être ne partirait-il pas. Juanita obtint sans difficulté un laissez-passer pour Teresa. Elle était une vieille militante et, depuis près de huit ans, elle participait à toutes les réunions, toutes les actions où une femme intelligente et active

pouvait se rendre. Au retour, elle me demanda si elle pouvait me poser une question indiscreète.

« Vas-y toujours, lui répondis-je, on verra bien.

– Tu aimes Teresa ?

– Oui, je l'aime comme si c'était ma petite sœur.

– Et moi, est-ce que tu m'aimes ?

– Toi, si tu n'étais pas la sœur de Miguel, ça ferait longtemps que tu serais ma maîtresse.

– Tu crois que j'aurais accepté ?

– Tu en meurs d'envie !

– *Presumido* [prétentieux], une femme te regarde et tu crois qu'elle veut coucher avec toi. Vous êtes tous pareils. »

Et elle se mit à courir en riant. Miguel nous attendait devant la porte. María, la mère, et Teresa étaient dans la chambre qu'elles partageaient avec Juanita.

Je ne pouvais pas m'endormir et je réfléchissais aux arguments qui me serviraient à persuader la petite de renoncer au couvent et d'aller chez mes amis. Mes amis étaient un couple de pacifistes convaincus, sans enfant malgré la vingtaine d'années de vie commune. Je commençais à m'assoupir lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit. Juanita rentra, nue, un doigt sur les lèvres, un bougeoir dans la main. Je me dressai sur le lit :

« Tu es folle, que veux-tu ? »

Elle posa la lampe sur la table et se coucha sur moi en rejetant le drap qui me couvrait et en murmurant :

« *Cállate... te quiero... soy tuya*. [Tais-toi... je t'aime... je suis à toi.] »

Nos bouches s'unirent, elle me chevaucha. Son corps était chaud et sentait la lavande.

Le soleil était déjà haut lorsque nous quittâmes notre chambre. María avait préparé quatre bols et des tranches de pain pour le petit déjeuner. Elle nous regarda en disant :

« *¿ Habéis bien dormido ?* [Vous avez bien dormi ?] »

Puis elle vint m'embrasser sur les joues en ajoutant :

« *Ahora tengo un hijo más*. [Maintenant j'ai un fils de plus.] »

L'embrassant à mon tour, je lui demandai :

« Miguel et Teresa, où sont-ils ?

– Nous voilà!»

Miguel et la *nina*, comme il l'appelait, rentraient dans la cuisine en se tenant tendrement par la taille. Lui était torse nu et elle en robe de chambre. J'éclatai de rire :

« Enfin tu t'es décidé, eh bien ! tu en as mis du temps... félicitations ! »

Je m'adressais à Miguel, mais ce fut la petite qui répondit avec un accent de reproche qui démentait son regard :

« C'est votre faute, oui, à Juanita d'abord, et à toi... vous n'êtes pas discrets ; on entend tout de la chambre, même les soupirs... pour ne pas vous entendre... »

– Oui, tu es allée bavarder avec mon frère. Tu as bien fait, *querida*, parce qu'il est si fada qu'il t'aurait laissée rentrer en France plutôt que de te demander d'être sa compagne. Celui-ci, il l'est encore plus que Miguel (c'est de moi qu'il s'agissait), il serait parti sans même m'embrasser, maintenant je ne le quitterai plus. »

Pauvre Juanita, elle ne savait pas qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Pourquoi ne l'ai-je pas laissée me suivre ? Pourquoi, pendant les trois ou quatre derniers jours que nous avons passés ensemble, l'ai-je persuadée de rester à la maison avec Miguel, que Teresa retenait, et sa mère ?

La CNT recrutait des volontaires pour former une centurie qui devait s'intégrer à la colonne Durruti. Juanita m'accompagna au point de départ du convoi, et après un dernier baiser, je grimpai sur le camion et nous partîmes. Je ne devais plus la revoir. Elle tomba sous les balles des avions franquistes pendant qu'elle ramassait, avec d'autres camarades, des gerbes de blé qui traînaient encore dans les champs.

LA GUERRE

JE N'AVAIS pas dormi de la nuit, indifférent aux cris et aux chants de mes compagnons de voyage. Je m'endormis pour ne me réveiller qu'à Alcarràs où la population nous approvisionna en *botas* pleines de vin. J'en profitai pour saluer des jeunes que je connaissais. Lorsque les camions s'ébranlèrent, je recommençai à dormir. Pour rester quelques minutes de plus avec Juanita, j'avais pris la dernière unité du convoi. Les autres occupants du camion étaient tous des paysans des environs de Lérida. J'en connaissais quelques-uns de vue, mais la majorité m'était inconnue. Un brutal coup de frein me réveilla : nous étions arrivés près de Fraga, une grosse bourgade nichée sur les bords du rio Cinca. Des ordres fusèrent :

« Tout le monde descend ! »

Nous nous déployâmes en tirailleurs, pointant nos armes vers le village que nous dominions de très haut. Mal réveillé, je suivais le mouvement : en position de tireur, à genoux, serrant la crosse de mon 9 mm. Je vis deux motards dévaler la pente vers le *pueblo* et le pont qui enjambait la rivière. Je pensai qu'à cette distance, même avec un tir plongeant, mon arme était complètement inoffensive. Voilà, ils sont arrivés, ils traversent le pont, ils disparaissent. Ils reviennent, ils font des grands signes avec les bras. Tout le monde se rue vers les camions.

Fraga, village aux confins de la Catalogne et de l'Aragon, célèbre partout en Espagne pour la qualité de ses figes, nous accueillit avec enthousiasme. La colonne était passée par là quelques jours auparavant, mais il restait encore des figes sèches. Chaque camion reçut

sa part avec un complément de *butifarra*, *chorizo* et autres charcuteries. La nourriture était assurée. Après une brève halte, nous repartîmes; je regardais mes compagnons de voyage: une douzaine d'hommes entre 35 et 50 ans. Les autres étaient des jeunes dont j'étais probablement le plus vieux. L'armement était composé de fusils de chasse et de pistolets de divers calibres. Un seul d'entre nous possédait un mousqueton qu'il tournait et retournait dans tous les sens. Craignant qu'il ne blessât quelqu'un, je lui conseillai d'arrêter son manège. C'est ce qu'il fit tout de suite en me donnant son arme et en disant:

« Est-ce que tu sais te servir de ça ?

– Mais oui, et toi ?

– Non, je l'ai pris à mon oncle juste avant de partir. Il doit le chercher partout. Veux-tu me faire voir comment marche cet engin ?

– Oui, regarde, c'est simple... »

Je fis jouer la culasse: le magasin était plein mais il n'y avait pas de cartouche dans le canon. Après avoir sorti le chargeur, je lui appris le maniement du fusil. Les autres me regardaient en écoutant les conseils que je donnais au garçon. Quand j'eus terminé, un de ceux qui étaient le plus près de moi me dit:

« Eh! *compañero*, tu es d'*Extremadura*? *¿Verdad?* »

Souvent, dans mes randonnées à travers l'Espagne, on m'avait pris pour un Espagnol, en Estrémadure pour un Catalan, et en Andalousie pour un Navarrais ou un Basque. Si j'avouais que j'étais étranger, alors on certifiait que j'étais français. Une fois, à Madrid, je me suis présenté à un poste de la *Guardia Civil* pour déclarer que j'avais perdu mes papiers ou que l'on me les avait volés, car je ne trouvais plus mon portefeuille. Une demi-heure plus tard, j'étais devenu Pablo Esquerra, né à Pueblo Nuevo, domicilié calle Princesa, Barcelone. Ces papiers ont permis à un ami recherché par la police de continuer à vivre en Espagne jusqu'au *pronunciamiento*.

« Non, je ne suis pas espagnol.

– Français ?

– Non plus. Italien.

– *¿Anda, los Italianos son todos fascistas!* (Va, les Italiens sont tous des fascistes!) Comment t'appelles-tu ?

– Gimenez Antoine. Et toi ?

– Gimenez ? Tu es espagnol, tu nous fais marcher ! »

Je sortis mon passeport et la carte de la CNT :

« Tu sais lire ? Regarde. »

Sur vingt-cinq hommes, nous n'étions que deux à savoir lire : moi et le jeune au mousqueton, lequel, après avoir jeté un coup d'œil à la carte du syndicat, se mit à rire et me tendit la main en disant :

« Tu as raison, tous ceux qui se battent à mes côtés sont mes frères, d'où qu'ils viennent. Tu t'appelles Antonio, moi je m'appelle Pedro. »

Après la sienne, toutes les mains se tendirent vers moi. Arrivés à Bujaraloz, le responsable de la centurie nous dit de nous choisir des chefs de groupe. Il en fallait un pour vingt-cinq hommes et les élus devaient se présenter au P.C. de la colonne à 20 heures. Les groupes furent vite constitués. Les hommes s'assemblèrent naturellement selon leurs liens d'amitié, de voisinage ou de parenté. Le plus âgé du groupe fut nommé responsable. Le lendemain, on quitta Bujaraloz pour marcher vers Pina de Ebro.



La colonne Durruti sur la place de Bujaraloz.

PINA DE EBRO

PINA DE EBRO fut investie sans difficultés majeures : à environ douze kilomètres de la ville, on avait bien eu un échange de coups de feu avec une poignée de phalangistes qui gardaient le carrefour de Gelsa, mais aucun de nous n'avait été touché, tout allait pour le mieux⁴. La II^e fut chargée d'occuper tous les croisements et de perquisitionner les maisons⁵. On ne trouva personne de suspect. Les enfants furent les premiers à vraiment fraterniser avec nous, poussés par la curiosité. Il faut bien reconnaître qu'à part une minorité de jeunes initiés à la lutte sociale, tous les autres avaient peur. Presque tous les enfants étaient pieds nus ou chaussés d'*abarcas* (espèce de sandale confectionnée avec un pneu de voiture, fabrication familiale) ; aucun de ceux à qui nous posâmes la question n'avait chaussé de souliers. Il y avait un magasin de chaussures sur la place de l'église. Le commerçant commença à donner des souliers à un enfant, puis à un autre, et comme il fallait les leur faire essayer, il nous appela à l'aide. Nous fûmes cinq ou six à nous transformer en vendeurs de chaussures et je me souviens que l'on réclamait des plus petits une grosse bise et des grands une poignée de main. C'était assez cher pour les petits car nous avions des barbes de trois jours.

Durruti fit rassembler la population sur la grande place et prononça une brève allocution⁶. Il dit que la terre appartenait aux gens et qu'ils n'avaient qu'à la travailler ensemble, en collectivité, mais que ceux qui préféraient continuer à l'exploiter en famille le pouvaient. Il ajouta aussi que l'argent n'avait plus de valeur, que seul le travail comptait.

Pendant que l'on fouillait les maisons pour voir s'il n'y avait pas des gens qui se cachaient, on enlevait tous les objets de culte qui nous tombaient sous la main. Les Espagnols sont très croyants sans pour autant aimer l'Église et les curés, et j'ai souvent remarqué chez les paysans un étrange mélange de croyances chrétiennes et d'idées d'avant-garde : choses qui, en y regardant bien, ne sont pas incompatibles. De toutes façons, le fait est que personne ne peut le nier. Chaque fois qu'ils se sont révoltés contre l'ordre établi, ces catholiques croyants ont brûlé les églises et massacré les curés. Celle de Pina n'échappa pas à la règle.

Dans toutes les maisons, il y avait sur les murs et sur les meubles des christes en croix, des images de saints, des rosaires. Dans certaines familles, les femmes nous aidaient à décrocher et à brûler dans leur propre cheminée ces objets, symboles d'ignorance et d'esclavage ; dans d'autres maisons où de vieilles gens nous priaient ou essayaient de cacher ces choses, pour elles précieuses, notre mission devenait pénible... J'ai compris ce jour-là jusqu'où pouvait aller la tolérance chez ces hommes incultes, prêts à tuer en riant tous les curés de la terre et à aider à cacher, pour faire plaisir à un vieil homme ou à une vieille femme, un crucifix ou une sainte vierge. Je me souviens d'avoir vu un authentique tueur de curés (je l'avais vu à l'œuvre à Lérída) rentrer dans une chambre où une vieille femme couchée essayait de décrocher un christ suspendu au mur au-dessus de son lit, sans pouvoir y arriver. L'homme rentre, décroche le christ, regarde la vieille qui est recroquevillée sous les couvertures, les soulève légèrement et glisse rapidement l'objet dessous... puis raffe sur la table de nuit deux ou trois images de saintes et se retourne pour sortir. Il me voit sur le pas de la porte et comprend que j'ai été témoin de ses gestes ; il lève les épaules et me dit :

« *Compañero, podría ser mi abuela, y tuya también...* [*Compañero, elle pourrait être ma grand-mère, et la tienne aussi...*] »

Nous sortîmes ensemble en devisant sur la bêtise de tout ce monde qui se laisse embobiner par les marchands de vent qui promettent le paradis après une vie d'enfer.

Quelques jours passèrent dans le calme. Nous, nous essayions de briser les derniers obstacles que la crainte élevait

entre les plus réfractaires et nous. Puis, une nuit, ce fut l'alerte : phalangistes et *requetés** se regroupaient de l'autre côté du fleuve, entre Pina et Osera, et allaient attaquer⁷. En silence, on alla se placer dans les tranchées individuelles que l'on avait creusées les nuits précédentes, à une quinzaine de mètres du bord de l'eau. Herrera et moi avions pris place dans un trou d'un mètre de long sur cinquante centimètres de large environ. Mon compagnon était un homme d'une quarantaine d'années. Le 19 juillet, il était à la prison Modelo de Barcelone, avec un bail de cinquante ou soixante ans, je ne me souviens plus très bien. Libéré, il avait, avec deux de ses complices habituels, emprunté une voiture pour venir à Lérida, dont ils étaient originaires. Depuis son adolescence, il avait toujours vécu de vols et de rapines, sauf pendant les périodes où le gouvernement le logeait et le nourrissait gratis.

Je vous dis tout cela parce que deux jours plus tard, pendant une patrouille sur nos arrières pour dépister de possibles infiltrations ennemies, on pénétra à l'intérieur d'un couvent ; les moines en étaient partis depuis longtemps. Nous visitâmes tous les étages, sans rien trouver d'intéressant, puis Herrera et un autre s'en furent visiter les caves ; l'autre copain et moi restâmes de garde à l'extérieur. Je commençais à être fatigué d'attendre mon camarade ; aussi, bien que les caves aient été grandes, le temps s'écoulait lentement. Enfin, ils arrivèrent en courant.

« Antoine, me dit Herrera, viens voir.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a à voir ?

– Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est sûrement quelque chose de pas très catholique. »

Le copain qui était de garde avec moi, Herrera et moi-même sommes descendus en passant par la cour. Herrera ramassa une

* « Les *requetés* ou "bérets rouges" étaient les soldats de la Communion traditionaliste que dirigeaient Manuel Fal Conde et le comte de Rodezno. Véritables croisés se battant pour "Dieu, la patrie et le roi", ils avaient des officiers sortis de l'Académie militaire de Pampelune. Recrutés parmi les paysans de Navarre, bien entraînés, disciplinés, ces chouans espagnols formèrent avec les tabors marocains et la légion étrangère le noyau de l'armée rebelle » (Lorenzo, 1969, p. 143).

pioche qui traînait par là, et une fois arrivés dans la cave, il nous montra un pan de mur où les pierres avaient été scellées récemment :

« Eh bien ! C'est ce que tu voulais nous faire voir ? »

– Écoute, le cimetière est au fond du jardin. Si les moines ont scellé ces pierres, ils avaient certainement des raisons. Ceci est une tombe ou une cachette, écoute avec attention... »

Avec le col de la pioche, il frappa des coups sur le mur. Il était plein partout, sauf à l'endroit où il avait été refait.

« C'est vrai, lui dis-je, ça sonne creux. »

– Alors ? On regarde ce qu'il y a ? »

– Allons-y. »

Il attaqua le joint supérieur qui était le plus large. La première pierre céda enfin, et ce fut un jeu, ensuite, d'agrandir l'ouverture. Le faisceau de la lampe électrique éclaira la cavité qui ne contenait qu'un coffre de facture ancienne, tout bardé de ferrures ouvragées. Le sortir de son trou et faire sauter le cadenas qui le fermait fut l'affaire de deux ou trois minutes : il était plein de bijoux et de pièces de monnaie vieilles de quelques centaines d'années. La richesse était assurée pour nous quatre et pour le restant de nos jours. Herrera partit en courant appeler le copain qui était resté dehors. Dès qu'ils revinrent, notre décision fut prise : moi, je restais là avec deux autres, le quatrième allait chercher une voiture. Le soir même, le coffre et son contenu étaient au siège du syndicat... (si ma mémoire est bonne et mes renseignements exacts, ce fait a été relaté à l'époque par certains journaux français).

Vers 2 heures du matin, Herrera me chuchota :

« ¿ Oyes ? (tu entends ?) »

En effet, au léger bruissement de l'eau courante s'en était ajouté un autre, très léger aussi au début, mais qui se rapprochait de plus en plus : celui des avirons dans l'eau. Mon cœur commença à battre si fort que j'avais l'impression qu'il voulait défoncer ma poitrine. Accroupi au fond du trou, mon compagnon alluma le briquet amadou et me le passa. J'avais dans mon sac deux boîtes de conserve bourrées de trinitrotoluène (tolite). J'en déposai une devant moi sur le sable et je gardai l'autre dans ma main gauche. Un coup de fusil éclata. Une masse noire se dessina

devant moi, dans l'obscurité de la nuit. Je fléchis les genoux, j'approchai les mèches en soufflant sur l'amadou et je comptai : un, deux, trois, quatre. Puis il y eut une lumière aveuglante, une explosion et toute la rive s'embrasa : ce fut l'enfer.

Je voyais derrière moi des ombres qui surgissaient du néant, sautaient, couraient vers moi et disparaissaient dans le bruit assourdissant des coups de fusils et de revolvers, des explosions de bombes. Je lançai ma dernière boîte sur une ombre qui venait de sortir de la nuit. Les balles sifflaient dans l'air comme des guêpes enragées. Les plaintes et les sanglots des blessés se mêlaient à l'inférial orchestre des engins de mort. Puis le feu ralentit, et très vite ce fut le silence que rompaient seulement les gémissements et les cris des blessés. Les deux barques qui avaient accosté devant la tranchée gisaient, disloquées, presque complètement submergées dans le lit du fleuve. Leurs occupants n'avaient pas tous eu le temps de débarquer, et la majorité avait été projetée dans le courant à cause de l'explosion et s'était noyée.

LA MADRE

CE FUT ce jour-là, au début de l'après-midi, que je fis la connaissance de la « *Madre* ». À genoux, au bord d'un ruisseau qui serpentait au milieu de hautes futaies de peupliers (je crois, mais n'en suis pas sûr, n'ayant jamais été très fort en botanique), je me préparais à faire ma lessive.

« ¿ *Que haces hijo?* (Qu'est-ce que tu fais, fils?) »

Je levai la tête et je vis une femme d'un certain âge à côté de moi, un grand panier sous le bras.

« Je lave ma chemise, lui dis-je.

– Il ne manque pas de femmes à Pina pour laver le linge des hommes. Donne-moi ça, tu viendras le reprendre ce soir.

– Où? Je ne sais pas où vous habitez.

– Viens calle del Pino, demande la *tía* Pascuala*. »

Lorsque je pense à tous ceux que j'ai connus en Espagne, avant et pendant la guerre, à tous ces gens avec lesquels j'ai vécu, que j'ai fréquentés et côtoyés, le souvenir le plus doux, le plus cher à mon cœur, est celui de cette paysanne aragonaise qui, pendant la tourmente, m'ouvrit la porte de sa maison, me reçut chez elle comme un enfant perdu et retrouvé. *Tía Pascuala... Madre...*

Madre, vous n'êtes certainement plus de ce monde, mais votre souvenir et celui de celle qui me donna le jour, encore

* Pasquala dans l'original : où l'on voit que Gimenez avait italianisé le prénom de la *Madre*.

aujourd'hui, après tant d'années, sont ceux auxquels je tiens le plus.

Au crépuscule, je me dirigeai vers la rue qu'elle m'avait indiquée. La journée avait été torride. Tous les habitants profitaient de la fraîcheur du soir, sur le pas de leur porte. Les uns étaient assis à même le sol; d'autres, sur des chaises, des bancs, ou nonchalamment appuyés contre le mur, discutaient du combat de la nuit précédente.

« ¿La casa de la tía Pascuala, por favor? (la maison de tante Pascale, s'il vous plaît?) »

Le vieil homme à qui je m'adressai n'eut pas le temps de me répondre car un gamin d'une dizaine d'années me prit par la main en disant :

« *Por aquí, compañero.* »

Et il ajouta pour les autres, comme s'il dévoilait un secret :

« *Es el francés.* »

Je me mis à rire et je le suivis en jetant à la ronde un « ¡Hola! compañeros y compañeras. » La maison n'était pas loin. À l'appel du gosse, une grande fille sortit, me regarda et rentra en courant :

« *Madre, el miliciano.* »

Et, revenant vers moi :

« *Entre, señor.* »

En passant le seuil de cette maison, je ne m'imaginai pas qu'elle allait devenir mon port d'attache, mon havre de paix. C'est pendant près de deux ans que je fus accueilli à chacun de mes retours dans le calme et l'affection qui me faisaient oublier les peines et les dangers passés. De la rue, on pénétrait de plain-pied dans une grande pièce meublée d'une table et de quelques chaises, d'un buffet que l'on appelait *macia*, et qui servait de



Pascuala Labarta, à la fin de sa vie.

pétrin. En face de l'entrée, on voyait la porte de la cuisine et une rampe d'escalier qui conduisait aux chambres. La *Madre* vint me recevoir :

« Assieds-toi, fils, voilà ta chemise. Vicenta, *trae el porrón* (apporte le *porrón*). »

La fille posa sur la table une espèce de bouteille, munie sur le côté d'une sorte de bec, ce qui permettait de boire sans verre. La famille se composait de deux filles et de deux garçons. María et Manuel* ne se trouvaient pas à la maison. Ils avaient été bloqués à Saragosse où María travaillait comme bonne. Vicenta et Paco** aidaient leur mère à travailler leur lopin de terre. J'étais chez eux lorsque je reçus la lettre m'annonçant la mort de Juanita. La *Madre* et Vicenta trouvèrent les mots nécessaires pour calmer ma douleur et mes remords, oui, mes remords. En effet, si j'avais accepté que Juanita me suive, peut-être vivrait-elle encore. À partir de ce jour, je sus que j'avais trouvé une famille⁸.



*Félix Valero Labarta,
à l'âge de 28 ans.*

* Manuel est le mari de María et non son frère.

** Paco s'appelle en réalité Félix, il est le deuxième fils de la *Madre* ; il a plus de 90 ans aujourd'hui (voir la notice biographique sur la famille Valero).

BERTHOMIEU ET LES AUTRES

C'EST à cette époque qu'arriva un groupe d'étrangers à Pina. Il était composé de Français et d'Italiens. Leur chef était un officier de l'armée coloniale française en rupture de ban, habitué à toutes les ruses de la guérilla. Il était accompagné de deux Français, Ridel et Carpentier, tous deux prénommés Charles, d'un Savoyard, Affinenghi⁹ (je ne me suis jamais soucié de savoir s'il était italien ou français, car il parlait indifféremment les deux langues), d'un Italien, Scolari*, et d'un Espagnol, petit de taille : La Calle. J'ai oublié le nom des quelques autres qui étaient là aussi¹⁰.

Le lendemain de leur arrivée, je m'intégrais au groupe. Les habitants accueillirent avec curiosité ces gens qui parlaient des idiomes incompréhensibles pour eux. Mis à part Berthomieu et La Calle, personne ne parlait espagnol. On se méfiait un peu, mais cela ne dura que quelques jours.

Les troupeaux de brebis appartenant aux paysans de Pina se trouvaient de l'autre côté du fleuve le jour où nous occupâmes la ville, et ils y étaient restés. Nous les voyions tous les jours venir paître à deux ou trois kilomètres de la rive d'en face. L'eau était basse, et en aval de Pina il y avait un gué qui nous permettait de passer l'Èbre et d'aller nous promener en patrouille de façon à reconnaître le terrain en prévision d'une avance. Le passage du fleuve et les patrouilles

* Carlo Scolari arrive le 28 août en Espagne avec Michele Balart. Pris en charge par la colonne Durruti, il est transféré à Pina. Il a 38 ans. Selon le récit de Carpentier recueilli par Phil Casoar, les deux compères vont devenir avec Ridel, Berthomieu et Carpentier les piliers du Groupe international jusqu'à la fin octobre 1936.

étaient des idées de Louis. Toutes les nuits, il s'agissait pour quatre d'entre nous, à tour de rôle, de franchir les gués. Deux restaient sur la berge pour couvrir ceux qui furetaient vers l'intérieur. Les autres montaient la garde, prêts à épauler la patrouille en cas de pépin.

Un matin où je venais juste d'entamer le dernier quart de veille, l'inquiétude monta car habituellement les hommes rentraient bien avant l'aube. Le jour pointait. J'étais sur la plus haute branche d'un peuplier. Je m'étais hissé très haut pour voir le plus loin possible et soudain mon attention fut attirée par un petit nuage qui semblait s'élever du sol. Je pris les jumelles :

« Merde ! Qu'est-ce que c'est ? »

Je dégringolai de l'arbre et réveillai Berthomieu :

« Louis, je crois que j'ai des visions. »

Il me suivit sur mon perchoir. Je n'avais pas eu de visions : c'était bien un troupeau de moutons qui avançait dans la plaine vers le fleuve. Quatre hommes : un de chaque côté du troupeau et deux derrière couraient et gesticulaient en criant.

Affinenghi et Scolari avaient découvert l'enclos où les bêtes passaient la nuit. Affinenghi avait d'abord poignardé l'homme de garde, puis son camarade qui dormait : ils appartenaient tous deux à la *Guardia civil*. Les bergers reposaient à l'intérieur de la basse-cour. Scolari les avait persuadés de conduire le troupeau à



Louis Berthomieu prenant des notes avant une attaque.

Pina. On remet le bétail à la collectivité. Les bergers retrouvèrent leur famille. Mes collègues, dès lors, furent l'objet de l'attention de tout le monde car chacun voulait savoir comment les choses s'étaient passées¹¹. Pour ma part, comme ni l'un ni l'autre ne parlaient espagnol, je fus obligé de servir d'interprète.

Scolari venait de Toulon, où il travaillait, à ce qu'il m'en dit, à l'arsenal. Il était un pacifiste, partisan de la non-violence, et il ne portait jamais d'arme. Il était venu en Espagne, non pas pour se battre, mais pour être témoin d'une lutte qui l'intéressait au plus haut point pour sa réforme sociale. Il avait du courage, mais celui-ci ne lui servait pas pour tuer. Quand un blessé avait besoin qu'on aille le chercher sous les balles, il en oubliait le danger. Je l'ai vu une fois aller chercher un blessé sous les feux d'une mitrailleuse. Les balles sifflaient de tous les côtés: c'était un vrai feu d'enfer. L'ennemi qui nous dominait du sommet d'une colline avait stoppé notre attaque, nous obligeant à regagner notre position de départ. L'homme tomba à une centaine de mètres de notre tranchée. Scolari, torse nu, sauta le parapet et se mit à courir vers le blessé. Son geste fou surprit tout le monde, même nos adversaires, qui arrêtaient leurs tirs subitement et ne les reprirent que lorsque Scolari fut à l'abri dans notre camp.

Affinenghi, montagnard, paysan et bûcheron des Alpes, aimait la chasse, la lutte et toute activité violente ou dangereuse. Il était grand (1,80 m environ), large d'épaules, fort comme un bœuf. Courageux? Je me demande encore aujourd'hui si l'on peut dire de quelqu'un qu'il est courageux quand celui-ci ne connaît pas le danger. Les missions que je l'ai vu accomplir ont été terminées avec une chance inouïe, sans une égratignure, sauf la dernière au cours de laquelle il fut blessé. Mais cela aussi fut une chance pour lui, car la blessure était légère et il fut évacué. Cela lui sauva peut-être la vie.

Ce groupe cosmopolite grossissait de jour en jour. Ridet et Carpentier, de retour d'un voyage à Barcelone, arrivèrent accompagnés d'une jeune femme aux longs cheveux noirs. J'appris par la suite qu'elle s'appelait Simone Weil et qu'elle se disait syndicaliste¹². Petit à petit, notre unité prenait de l'importance. Les volontaires affluaient: Français, Italiens, Allemands¹³, Russes, Cubains et même un Algérien: Ben Sala.

Lorsque la colonne Durruti avait quitté Barcelone, elle avait traîné avec elle presque toutes les prostituées de Catalogne. Les maladies vénériennes faisaient des ravages dans les rangs des centuries. « Gori »* fit retirer toutes les filles, sauf celles qui avaient suivi leur compagnon et dont la conduite était irréprochable. Mais, même parmi celles restantes, beaucoup quittèrent le front pour aller travailler à l'arrière. Notre groupe fut bientôt le seul à Pina à comporter des membres du sexe féminin. Six femmes s'occupaient de l'infirmerie et de la cuisine : Marthe, Madeleine, Simone, Augusta, Mimosa et Rosaria**. Deux d'entre elles, Marthe et Madeleine, vivaient en ménage, respectivement avec Pierre et Hans***. À l'exception de Simone Weil qui rentra en France, toutes les autres restèrent en Espagne pour toujours : Marthe, Mimosa et Augusta tombèrent à Perdiguera¹⁴.

Nous passions notre temps à nous entraîner à ramper, à avancer sans bruit au travers des broussailles, à lancer des grenades, à tirer au pistolet et au fusil. Nous étions organisés en groupes d'assaut, de commandos comme on dit aujourd'hui, totalement indépendants¹⁵. Le capitaine Berthomieu était très à cheval sur le chapitre de la tenue en ville et sur le comportement des hommes dans le contexte de la guerre. Un matin, au rapport, deux hommes étaient absents : où pouvaient-ils bien être ? Il n'y avait pas eu de patrouille la nuit précédente, et de toutes façons, ce n'était pas leur tour. On fit des recherches en ville : personne ne les avait vus. Vers 10 heures, ils rappliquèrent, contents comme des gosses qui en ont fait une bien bonne et qui se sont bien amusés. Il n'était pas obligatoire d'être présent à l'appel, mais il était tacitement admis que quiconque pouvait être appelé à n'importe quel moment du jour ou de la nuit pour une action quelconque, et le P.C. devait savoir où nous joindre. Ils s'excusèrent auprès des copains et de Louis car, dirent-ils, ils avaient été pris de court, ayant décidé au dernier moment de participer comme volontaires

* Gori était un surnom de Durruti, qui datait de la période de sa vie où il était réfugié à Paris. Sans doute une abréviation de « gorille ».

** Il s'agit sans doute de Rosario, le prénom Rosaria n'existant pas.

*** En fait, il se prénommaît Hermann, et son nom était Gierth. Cf. note n°10.

à l'exécution des prisonniers que nous avons faits au cours d'une patrouille précédente (dans les premiers mois de la guerre, aucune des deux parties ne faisait de prisonniers. Ceux qui se rendaient étaient fusillés à plus ou moins brève échéance).

Louis se mit en colère, la mâchoire crispée. Il marchait de long en large dans la pièce qui lui servait de bureau et de chambre à coucher. Puis il gueula :

« Rassemblement général et en vitesse ! »

Une demi-heure après, on était tous devant le P.C., et Louis prit la parole :

« Camarades, nous sommes venus de tous les pays du monde nous battre pour une cause juste et humaine. Nous nous battons mais nous n'assassinons pas. Je ne veux pas que l'on puisse, demain, dire que le Groupe international dirigé par Louis Berthomieu était une unité de bourreaux. Deux d'entre vous ont fait volontairement partie du peloton d'exécution qui a fusillé les prisonniers que nous avons faits. Si vous êtes d'accord avec eux, dites-le moi, je partirai. Sinon, je vous demande de les exclure du groupe. À vous d'en décider. »

Nous votâmes l'exclusion à l'unanimité, après avoir longuement discuté sur le droit que nous pouvions avoir de leur interdire ce qu'ils avaient fait, puisque tel était leur bon plaisir. Nous trouvâmes un terrain d'entente en reconnaissant que nous avions le droit de vivre et de mourir avec des gens qui partageaient notre façon de voir et de juger les actes de la vie¹⁶.



Le Groupe international de la colonne Durruti.

CONCHITA

L Y AVAIT, de l'autre côté de l'Èbre, une ferme dont les habitants étaient venus se réfugier à Pina. La famille était composée du père, de la mère, d'un fils de 18 ans environ et d'une fille de 16 ans qui, comme cela arrivait très souvent dans les familles paysannes, avait été placée depuis trois ou quatre ans dans un village des environs pour servir de bonne dans une riche famille. Un jour, on aperçut la cheminée fumer. Manuel, le fils, nous dit que ses parents pensaient que Conchita, sa sœur, était rentrée à la maison. Berthomieu me demanda si je voulais aller voir ce qui se passait. Manuel aurait bien voulu m'accompagner mais Louis s'y opposa formellement. Quant à moi, je déclarai que j'irais seul jeter un coup d'œil sur la maison. La ferme se trouvait en amont de Pina, trop loin pour faire passer la fille par le gué. Le trajet était trop long (une bonne heure de marche) et nous risquions d'être interceptés par une patrouille ennemie ; on opta alors pour passer en bateau. De plus, après avoir embarqué la petite, je devais pousser une pointe jusqu'à la voie ferrée à quelques kilomètres du fleuve. Tout se passa bien. Je camouflai mon esquif entre un buisson de ronces et un tas de fagots de sarments de vigne, puis je me glissai jusqu'au vignoble qui jouxtait la maison. Déjà le jour se levait. Les rayons de soleil éclairaient les toits des bâtiments. On avait rallumé le feu car un filet de fumée montait vers le ciel. Couché au milieu des pousses sauvages d'un figuier qui me cachait complètement de ses branches aux larges feuilles, je me posais des questions qui restaient sans réponse.

« Qui habitait cette maison ? Était-ce Conchita ou quelque fugitif ? Peut-être des fascistes qui nous tendaient un piège ? Nom de

nom de putain d'Adèle. Ils n'ont donc besoin de rien là-dedans? Ils pourraient sortir pour pisser, si ce sont des hommes, ou venir chercher du bois, de l'eau au puits, enfin qu'il ou qu'elle se fasse voir.»

Je continuais mon soliloque pour ne pas trop réfléchir à ma situation car je n'étais pas, mais alors pas du tout rassuré.

« Si personne ne sort d'ici cinq minutes, c'est moi qui vais rentrer. »

Cela faisait déjà trois fois que je me donnais cinq minutes pour quitter mon abri, sans arriver à me décider, car la crainte de tomber dans un traquenard me tenait. Pourtant, je ne pouvais pas rester encore longtemps sans rien faire. Il fallait que je prenne une décision. Je me dressai, toujours à l'abri des feuillages, sans perdre de vue la porte de la maison. Enfin, elle s'ouvrit. Une fille de petite taille s'avança vers moi. Elle s'arrêta devant les ceps les plus proches de la maison et cueillit une grappe de raisin. C'était bien Conchita, la sœur de Manuel. Au moment même où je commençai à écarter les branches de ma cachette, une voix cria :

« *Niña*, qu'est-ce que tu fais ici? »

Je sentis mon sang se glacer et la sueur perler sur mon front. Lentement, je glissai de nouveau par terre :

« Merde, il ne manquait plus que ça! »

Je n'avais pas vu arriver les cinq soldats qui se tenaient maintenant au coin de la bâtisse, les fusils pointés, prêts à tirer. Ne pouvant pas faire autre chose, j'écoutais. Celui qui paraissait le chef répéta la question :

« Qu'est-ce que tu fais ici? »



L'Èbre et une ferme en face de Pina.

– Je suis chez moi.

– Combien êtes-vous ici ?

– Je suis seule.

– Où sont les autres ? Il faut quitter cette maison, les rouges pourraient venir et vous massacrer. Il n'y a vraiment personne ?

– Non monsieur. »

Le type donna un ordre. Les hommes partirent fouiller les dépendances. La gosse et le chef rentrèrent. J'avais retrouvé mon sang-froid, il ne me restait plus qu'à attendre qu'ils partent. Je repris mon soliloque : allaient-ils partir en emmenant la fille ? Dans ce cas, je devais trouver le moyen de me débarrasser des cinq hommes. Comment ? Je n'en savais rien. J'aviserais le moment voulu. Pendant que je réfléchissais, je vis les soldats rentrer, une fois leur mission accomplie, dans le bâtiment principal où se trouvaient déjà le chef de la patrouille et Conchita. Un long moment passa, puis la petite sortit, accompagnée par un militaire. Elle avait à la main deux cruchons. Ils allaient chercher du vin au cellier. La gosse n'avait pas froid aux yeux : trouvant la maison déserte, elle avait dû penser que ses parents et son frère avaient passé le fleuve pour rejoindre les républicains. Enfin, ils sortirent tous. J'entendis celui qui donnait des ordres dire :

« Alors, on est d'accord, tu prépares tes paquets et cet après-midi on vient te chercher, on met tout dans la charrette et tu viens à Quinto avec nous. »

Je craignais qu'il ne dise à un de ses hommes de rester à la ferme, mais il n'en fut rien et tous partirent de bon pied pour leur base. J'attendis qu'ils disparaissent complètement, puis je m'approchai de la ferme en me glissant entre les pieds de vigne. Entretemps, la petite était allée chercher de l'eau au puits. J'étais derrière elle et je lui dis :

« Conchita, ta mère m'envoie te chercher. »

Saisie, elle fit demi-tour et, me voyant torse nu, une barbe de trois jours, deux grenades accrochées à la ceinture, le pistolet à la main, elle laissa choir le seau qu'elle portait.

« Tais-toi. Ton frère Manuel et ta mère m'ont envoyé te chercher. »

Elle se remit vite de sa frayeur et dit :

« Il ne faut pas rester ici, venez, rentrons. »

Une fois à l'intérieur, elle m'assaillit de questions sur ses parents, sur son frère et sur les gens qu'elle connaissait à Pina. Après avoir répondu comme je pouvais à ce déluge de paroles, elle me dit que les soldats allaient revenir avec une charrette pour déménager la maison et tout emporter à Quinto. Il n'y avait qu'une chose à faire : partir, traverser l'Èbre avant qu'ils n'arrivent, car ensuite les berges pouvaient devenir dangereuses. Moins d'une demi-heure après, je poussai la barque dans le courant, avec Conchita à bord. La première partie de ma mission était accomplie. Il ne me restait plus qu'à reconnaître l'itinéraire, du fleuve au chemin de fer, ce que je fis sans rencontrer âme qui vive. C'était une vraie promenade, avec des pauses au pied des arbres fruitiers, ce qui me permettait de calmer ma fringale en satisfaisant ma gourmandise. Du haut de ces arbres, je scrutais le paysage à la recherche d'une présence inopportune.

Au retour, l'idée me vint de laisser dans la ferme, comme souvenir, les deux grenades que je portais. La fille n'y étant plus, les soldats auraient été très déçus de ne rien trouver. Je calai la première grenade derrière la porte : après l'avoir dégoupillée, je bloquai la cuillère avec une cafetière et pour sortir j'enjambai la fenêtre. Je mis la deuxième dans un trou, à côté d'une barrique, en perçant la cuillère et en la maintenant par un broc à moitié plein de vin.

C'est juste après avoir fini mon petit travail que j'entendis les cris des charretiers loin derrière la maison. Ils étaient déjà là. Je partis en bondissant par-dessus les vignes pour aller m'aplatir près du figuier. Ils étaient huit sur la charrette, tirée par une paire de mulets, et ils criaient :

« ¡Niña, mujer, guapa! »

Cinq d'entre eux s'en furent en courant et rentrèrent en coup de vent dans la maison. Une explosion, suivie ensuite d'un bruit de carreaux cassés et de cris, retentit. Un homme sortit en titubant, les mains sur le ventre et le visage ruisselant de sang, fit quelques pas et tomba. Les mulets épouvantés partirent au galop. Les trois hommes restés dehors s'étaient cachés dans la vigne. Mon piège avait bien fonctionné.

Pendant cinq ou six minutes, rien ne bougea. Seul le blessé gémissait et, de temps en temps, appelait :

« Madre... ¡Oh! Madre... »

Un d'entre eux se leva et s'approcha du blessé, lui parla, décrocha sa gourde et, après l'avoir agitée, la remit à la ceinture : elle devait être vide. Les deux autres s'étaient dressés et regardaient leur camarade qui leur demanda d'aller chercher à boire. Un des soldats se dirigea vers le cellier dont la porte grande ouverte laissait voir les barriques. Il hésita à franchir le seuil. Moi, je ne le quittais pas des yeux. Après avoir bien regardé, il entra et ressortit au bout de quelques minutes, la gourde collée à sa bouche. Le salaud l'avait remplie au robinet.

Entre-temps, le blessé était mort. En reportant mes regards sur lui, je vis un de ses compagnons passer la main sur ses yeux puis se lever et se diriger vers la maison. Il en sortit presque immédiatement, parla à ses collègues et, après avoir fait circuler la gourde, deux partirent. Le troisième, l'arme au pied, s'appuya au mur. J'avais l'impression qu'il me voyait, qu'il m'épiait. J'aurais pu partir, m'éloigner en glissant à plat ventre vers la rive et rejoindre le fleuve, mais la curiosité me clouait au sol. Qu'allait-il se passer ? Rentraient-ils dans le cellier de nouveau ? Les autres étaient-ils allés chercher du renfort ? Non, ils revenaient, conduisant par la bride les mulets qu'ils attachèrent à un de ces anneaux scellés à cet effet dans le mur des granges et des étables. Je compris à leurs gestes (ils parlaient trop bas pour que je puisse entendre leurs paroles) que la charrette avait versé non loin de là. Ils devaient avoir soif car, après avoir éclusé la gourde de celui qui avait fait le plein, ils rentrèrent tous les trois dans le cellier. Ils n'avaient aucune raison de se méfier. Un avait déjà tiré du vin et il ne s'était rien passé. Pour moi recommença le suspens : qu'allait-il se passer ? Un cri éclata :

« ¡ *Cuidado!* [Attention!] »

Je vis un homme bondir de la porte, tomber, se relever et s'enfuir. Une explosion... Un deuxième corps vint s'écraser par terre. Les bêtes se cabraient et tiraient sur leurs longes pour se libérer, folles de peur. Le survivant courait à toutes jambes en direction de Saragosse, complètement affolé. Je n'eus pas le courage d'aller voir. Je n'avais qu'une hâte : partir. Une fois arrivé sur la rive et que mon regard aperçut de l'autre côté du fleuve les maisons de Pina, je fus saisi d'un tremblement qui me secouait de la tête aux pieds. Mes dents craquaient comme des castagnettes : la peur, oui, la peur

rétrospective certes, mais la peur quand même. Je n'avais plus qu'une idée : passer l'Èbre, me retrouver parmi les miens, m'asseoir dans la cuisine de la *Madre*, les pieds sous la table... et je continuais à trembler. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela. J'ai eu, par la suite, d'autres moments critiques où j'ai été vraiment en danger, face à face avec l'adversaire. Mes réflexes ont alors toujours parfaitement joué et, après les périls passés, une fois en sécurité, ce même tremblement me prenait et me secouait comme un prunier. Ce n'était pas l'homme civilisé qui raisonnait, évaluait le danger, organisait la parade et l'attaque. C'était l'animal en qui l'instinct de conservation ressuscitait la sûreté du geste, l'acuité de l'homme primitif qui veut survivre et, pour cela, doit tuer.

Une heure après, le jour déclinait et j'échouai à une centaine de mètres du gué. J'avais traversé l'Èbre sur quatre fagots de sarments que j'avais attachés avec la corde qui ne quittait jamais ma ceinture et dont je me servais pour m'assurer sur les hautes branches des arbres, pendant mes tours de garde. De Pina, on avait entendu le bruit des grenades, mais pas de coups de feu, et on se demandait ce qui pouvait bien m'être arrivé. On me croyait mort ou prisonnier, ce qui revenait au même. Berthomieu me dit qu'entre la dernière explosion et le moment où la vigie, du haut du clocher, me vit apparaître sur la rive, il s'était passé plus d'une heure et demie. Le temps m'avait semblé, à moi, beaucoup plus court.

Des amis, villageois et miliciens, femmes et enfants s'étaient échelonnés tout le long du rivage pour me harponner au passage. Mon radeau n'avait pas encore touché la terre que l'on me saisit, m'emporta pendant que des gens couraient, s'agglutinaient autour de nous jusqu'à nous empêcher de marcher. Enfin, on me posa au pied d'un arbre et l'on commença à me poser des questions. Heureusement, la *Madre* arriva, fendit la foule, me serra dans ses bras en sanglotant :

« *Hijo mío, hijo mío, dejadlo vosotros, no véis que está cansado* (Mon fils, mon fils, laissez-le vous autres, vous ne voyez pas qu'il est fatigué). »

À la maison, la *Madre* me lava dans un grand baquet, me coucha comme un enfant et je m'endormis dans cette chambre qui fut la mienne pendant tout le temps où je vécus à Pina.

Le lendemain, je me réveillai assez tard. Augusta attendait mon réveil. Louis l'avait chargée de se rendre compte de mon état et de me demander si je pouvais aller l'informer de ce que j'avais vu pendant mon exploration.

Augusta avait 22 ou 23 ans. Ses parents étant prisonniers dans un camp, elle avait fui l'Allemagne pour se réfugier en France. Mais, devant l'impossibilité de poursuivre ses études de médecine, et ne trouvant pas de travail, elle était venue en Espagne. Sportive, avec un corps digne de servir de modèle à un Michel-Ange ou à un Cellini, elle faisait le malheur de toute la gent mâle de Pina. Je dis malheur, car elle semblait faite d'une glace d'un tel degré de froidure qu'aucune flamme humaine ne paraissait pouvoir la réchauffer. Pourtant, elle était gentille, toujours souriante, prête à rendre service en toute occasion, c'est-à-dire aussi bien faire une reprise à un pantalon déchiré que préparer un repas en pleine campagne avec des moyens de fortune.

Dans la maison du P.C., je trouvai réunis la famille de Conchita au complet et deux copains qui venaient d'arriver et discutaient avec Louis. L'un était russe, Staradoff Alexandre (nous devions devenir bons copains par la suite), l'autre était français, Georges, un Parisien. La mère de Conchita se précipita sur moi pour m'embrasser et me remercier. La fille ne me reconnut pas et regardait, stupéfaite, ces démonstrations d'amitié. Ce fut le frère qui lui demanda ce qu'elle avait pour rester là, sans faire un geste. Elle comprit alors que l'individu hirsute, torse nu, le visage dur mangé par la barbe, et le jeune homme rasé de près, habillé d'une chemise et d'un pantalon bien repassés, étaient une seule et même personne. Elle ne sut que dire :

« Ah ! C'était vous ? »

Tout le monde se mit à rire.

Après avoir mis au courant Berthomieu et les autres de mes faits et gestes à partir du moment où Conchita m'avait quitté, on s'en fut tous fêter le retour de la fillette.

LA COLLECTIVITÉ

LES JOURS passaient, et la colonne ne quittait pas les rives de l'Èbre. La collectivité s'était organisée: les paysans (Pina étant une commune exclusivement agricole) labouraient et semaient pour préparer la prochaine récolte. Beaucoup de miliciens se joignaient aux équipes pour passer le temps et ne pas perdre la main.

La journée de travail était de huit heures. Le soir, les paysans se réunissaient au siège pour faire le compte rendu des travaux effectués dans les champs et établir le programme qui serait réalisé le lendemain. Pour rentrer chez moi (la maison de *tía* Pascuala était devenue la mienne), je passais presque tous les soirs devant la salle de réunion.

Une fois, mon attention fut attirée par des éclats de voix. Je m'arrêtai, essayant de comprendre la cause de cette discussion orageuse. Quelqu'un survint et, voyant qu'il allait rentrer, je lui demandai la raison de tout ce bruit. Il me répondit qu'il n'en savait rien, étant lui-même en retard, et il me pria de le suivre. En voyant rentrer un étranger à la réunion, le silence se fit. Je m'excusai en expliquant ce qui s'était passé et je me tournai vers la sortie. Un concert de voix m'arrêta :

« Restez, ne partez pas, asseyez-vous... »

Quelqu'un me prit par le bras, un autre avança une chaise et je me retrouvai assis à la table du secrétaire comptable de la collectivité. Celui-ci me donna les raisons de la discussion et me demanda de trancher le différend :

« On n'était pas d'accord sur le nombre de sacs de blé rentrés au dépôt pendant la journée. Il y avait une différence: il manquait deux sacs... »

Son opération était juste, il en était sûr. On retrouva l'erreur: un chiffre mal écrit. On avait pris un 8 pour un 6. Il faut reconnaître que 95 % des ouvriers et paysans espagnols étaient analphabètes. Quelques-uns savaient écrire leur nom, mais c'était tout. Par contre, presque tous savaient compter sans besoin de crayon ni de papier. Pour les quatre opérations élémentaires, ils avaient une machine à calculer dans le cerveau¹⁷.

On organisa des écoles pour ceux qui voulaient apprendre à lire et écrire. Les cours avaient lieu le soir après le travail. Vous pouvez croire que c'était un spectacle étrange, et pourquoi ne pas le dire, émouvant. Ces hommes étaient penchés sur leur livre, attentifs à épeler l'alphabet ou essayant de bien tenir entre leurs doigts calleux le frêle bâtonnet de la plume que le poids de leur main, habituée à manipuler les lourds outils des champs, écrasait sur le papier. Certains paraissaient très vieux. Le travail de la terre avait durci les mains, voûté les épaules; la misère avait creusé leurs joues, ridé leur front. Ils n'avaient peut-être plus que quelques années à vivre et pourtant ils venaient tous les soirs après une journée de labeur s'asseoir aux bancs de la classe¹⁸.

Parfois, au hasard d'une réunion, on improvisait une conférence. Parmi les miliciens espagnols se trouvaient quelques instituteurs et des étudiants qui, lorsque l'occasion se présentait, se transformaient en orateurs pour exposer leurs idées ou leur façon de concevoir la vie. Il y avait à la deuxième centurie un jeune maître d'école qui avait exercé à l'École moderne de Francisco Ferrer à Barcelone. Il avait la parole facile et aimait parler de tous les sujets possibles, pourvu qu'ils puissent intéresser ses auditeurs.

Un soir, on lui demanda de parler du mariage et de l'amour. La salle était comble. Les jeunes y venaient volontiers car on riait, on blaguait tout en discutant de choses sérieuses.

Je me souviens à peu près de son discours, d'autant mieux que ce sont des idées que j'avais à l'époque sur la question et qu'elles n'ont pas changé au fil des ans passés.

DE L'AMOUR ET DU MARIAGE

L'ORATEUR débuta ainsi : « Camarades, je demande pardon d'avance à ceux qui seront choqués par ce que je veux vous dire. Le mariage, institution vieille de plusieurs millions, j'allais dire d'années, mais du moins, ce qui est plus près de la vérité, de quelques dizaines de siècles, depuis l'avènement du christianisme, le mariage donc, dans sa forme actuelle, est le tombeau de l'amour. La femme doit obéir au mari, se soumettre à sa volonté car il est le maître. En échange, il est chargé de la nourrir et de la défendre, comme il doit défendre son bétail, car elle est sa chose. Elle lui appartient. Je parle pour toutes les femmes, aussi bien pour celles qui sont nées dans un berceau doré que pour celles qui reposent depuis leurs premiers vagissements sur ces grabats. Dans cette société que nous voulons détruire, le prolétaire se marie souvent pour avoir une bonne le jour, une femelle la nuit, et pour perpétuer la race des esclaves et des miséreux qui traînent leurs savates sur tous les chemins du monde. Et ceci pour le plus grand bien des classes dominantes qui nous écrasent.

« Les femmes du peuple, usées par le travail, affaiblies par une nourriture insuffisante, déformées par des grossesses trop rapprochées, sont vieilles à 30 ans. Vous ne me croyez pas : regardez autour de vous. Oui, je sais ce que vous vous dites : une fille doit se marier, une femme sans mari est une plante sans feuilles, un arbre sans fruits... et pour échapper à la tutelle du père ou des frères, en espérant conquérir un peu de liberté, vous êtes prêtes à vous donner en échange d'un nom. NON. Je suis contre toutes les prostitutions, même celles qui sont légalisées par le maire et

bénies par le curé. C'est à cause de ces préjugés qui nous viennent du fond des âges et des époques lointaines que la femelle de l'homme, alourdie par la grossesse, affaiblie par l'accouchement qui l'empêchait de se procurer de quoi survivre, a eu besoin de quelqu'un qui puisse chasser, pêcher, grimper aux arbres pour la nourrir, la défendre, elle et son rejeton, contre l'attaque des fauves si cela était nécessaire. Elle fut alors obligée d'admettre la rude loi de la nature qui ordonne de tout accepter pour que l'espèce survive. Et l'espèce a survécu.

« Au fil des générations, l'humanité s'est multipliée, a envahi le monde, a inventé la machine, dompté la foudre, domestiqué le feu. Le mâle a imposé la loi du plus fort et a fait de la femme un bibelot, une servante ou une bête de somme. Elle fut conditionnée par des siècles de soumission d'une telle façon qu'aujourd'hui encore il existe des pays où l'homme achète sa femme, où des parents troquent leur fille contre marchandises, bétail ou toute autre denrée. Dans notre société soi-disant civilisée, on arrange souvent, pour ne pas dire toujours, des unions où seuls comptent les propriétés, capitaux, la richesse des parents et nullement les penchants affectifs des fiancés. Si un homme a plusieurs maîtresses, on dit de lui avec admiration : "C'est un rude lapin." Si une femme a un amant, on dit d'elle : "C'est une putain." Je réclame pour la femme, pour toutes les femmes, les mêmes droits que ceux que nous avons, nous les hommes. Je réclame pour la moitié du genre humain le droit à la liberté de l'amour, à la libre maternité. »

Le succès fut assez mitigé, surtout parmi les plus âgés du sexe masculin. En Espagne, les filles étaient loin d'avoir la liberté de leurs sœurs de France ou d'autres pays d'Europe. Pour ne pas choquer les parents, elles se taisaient.

Les garçons et les hommes mûrs discutaient ferme, les uns pour, les autres contre. Quelques femmes se mêlaient au débat. On posait des questions à l'orateur. On lui demanda quelle serait sa réaction si, dans le cas où il serait marié, il apprenait que sa femme avait un amant.

« Écoute, *amigo*, répondit-il, si ma femme est aussi une libertaire, donc a le même respect que moi pour sa liberté et pour la

mienne, et qu'elle me confiait son désir de coucher avec un autre homme, en me donnant les raisons sentimentales ou physiques, on déciderait ensemble de la conduite à tenir. Si mon épouse ne partage pas mes idées, elle ne me dira rien, et si je l'apprends, il faudra que je me pose des questions.

« 1) Est-ce que je ne satisfais pas ses besoins érotiques ? Si c'est cela, il est juste qu'elle aille chercher ailleurs ce que je ne peux lui donner. Un exemple : je t'invite à dîner chez moi. Lorsque tu t'en vas, tu as encore faim. Faut-il que je me fâche parce qu'en sortant de chez moi tu vas t'acheter un sandwich ? Non, n'est-ce pas ? Les nécessités sexuelles sont comparables aux besoins nutritifs. Elles varient selon les individus. Il y en a qui ont un gros appétit et d'autres qui, avec très peu de choses, sont rassasiés. Donc, j'ai juste le droit de me taire ; tout au plus, je pourrais lui reprocher de ne pas m'avoir prévenu.

« 2) Elle cherche un amant pour assouvir ses envies matérielles, nécessaires ou superflues. C'est encore de ma faute car je n'arrive pas à gagner suffisamment d'argent pour qu'elle puisse se procurer ce qu'elle désire.

« Dans les deux cas, quelle doit être ma conduite ? Dans le premier cas, je n'y peux rien : la nature ne m'a pas fait assez fort pour la combler et je serais un fieffé salaud si je voulais, profitant du pouvoir que me donnent la loi écrite et les mœurs, l'empêcher de s'épanouir dans le plaisir de la chair pour une simple question d'amour-propre. Dans le deuxième cas, que pourrais-je faire ? Me taire et accepter ? Non... car je profiterais de sa beauté, de son élégance, de son luxe, à mon corps défendant certes, mais je me sentrais moralement l'égal des maquereaux, des souteneurs qui vivent du travail des prostituées comme les capitalistes de celui des ouvriers, car la prostitution est le plus vieux métier du monde. Alors, je la quitterais, pour grandes que fussent l'affection, l'amour et l'amitié que j'aurais pour elle.

– Tu ne connais pas la jalousie ?

– Si, je suis jaloux de mes maîtresses. Avec elles, aucun contrat ne me lie. Seule la recherche du plaisir érotique nous unit. Il est naturel que lorsque ce plaisir diminue ou disparaît, on se quitte pour chercher ailleurs, avec d'autres partenaires, cette jouissance qui est, par loi naturelle, nécessaire à l'équilibre psychique de tout

être humain. Je suis jaloux de ma maîtresse, car j'ai horreur du mensonge et de l'hypocrisie. J'ai horreur du mensonge gratuit, inutile, que l'on fait seulement pour le plaisir de cacher ce que l'on a fait à notre entourage, comme si on croyait ne pas avoir le droit de le faire. Comme si nous n'étions pas libres et responsables de nos actes.»

Dès le commencement de sa réponse, le silence s'était fait. Une jeune femme s'était approchée de lui et l'écoutait sans le quitter des yeux. Dolores, une jeune femme d'environ 25 ans, couturière de son état, lui demanda :

« Pedrito, que penserais-tu d'une femme qui te dirait ici même : "Je t'aime" ? »

– Je penserais que c'est une femme intelligente et libre. Je penserais qu'elle est de beaucoup en avance sur son temps, et pour cela j'aurais de l'admiration et du respect pour elle-même, même si, au lieu de s'adresser à moi, elle avait parlé à un autre. Est-ce cela que tu voulais savoir ?

– Oui, mais aussi, quelles seraient les motivations qui l'auraient poussée, elle, à cette déclaration ?

– Celles-ci sont multiples. Toi, tu pourrais les énumérer aussi bien que moi. Généralement, ce sont les mêmes pour l'homme et pour la femme : le désir, la curiosité de savoir comment réagit un individu dans une situation particulière, l'envie de connaître la puissance virile de l'être choisi et tout ceci peut se confondre, en dernier ressort, avec l'amour qui nous pousse tous à vouloir croire que nous cherchons le bonheur de la personne aimée, alors qu'en réalité nous ne recherchons que l'épanouissement de notre personnalité subconsciente. Et nos conceptions étant presque toujours différentes, elles se choquent, s'opposent, s'affrontent... et c'est l'enfer conjugal avec ses sanglots, ses plaintes, ses grincements de dents, d'où la nécessité de se séparer, d'aller franchement chercher ailleurs la réalisation de nos aspirations, la matérialisation des chimères qui nous hantent.

– Tu ne crois pas à un amour qui dure toute une vie ?

– Oui, s'il est basé sur la franchise, la compréhension, la tolérance de toutes ces choses qui peuvent diviser un couple : différences de goûts matériels ou esthétiques, d'aspirations

intellectuelles ou morales. Il est très rare que deux personnes ayant les mêmes goûts, les mêmes aspirations se rencontrent pour former ce qu'on appelle "famille". »¹⁹

La conversation ne se termina que fort tard. Tous ceux qui devaient reprendre le travail le lendemain étaient partis se coucher depuis longtemps déjà.



LOS CORROS NEGROS

BERTHOMIEU, fatigué, comme nous tous, par la monotonie de nos patrouilles pendant lesquelles nous n'arrivions presque jamais à intercepter l'ennemi, décida de pousser une pointe de l'autre côté du fleuve et d'y établir une tête de pont. Ce fut un véritable pique-nique ; on s'installa autour de la maison de Manuel. Tant que dura le jour, on creusa à tour de rôle, pour élargir et approfondir les sillons qui, autour de la maison, délimitaient les champs et les vignobles ou qui servaient à l'arrosage. On avait agencé ces tranchées de façon à nous permettre la position de tireur à genoux. Quand la nuit fut tombée, nous partîmes par petits groupes nous promener dans toutes les directions pendant deux ou trois heures.

Certains d'entre nous poussèrent jusqu'aux maisons de Quinto de Ebro, mais sans rentrer dans le village. En revanche, ils visitèrent les poulaillers et nous rapportèrent des poulets et des œufs. Ma mémoire a noté ce détail car il fut à l'origine de la perte, par le groupe, d'une de nos camarades : nous eûmes le chagrin de perdre Simone Weil, qui se brûla avec de l'huile bouillante en voulant faire des œufs sur le plat pour le déjeuner. On l'évacua sur Barcelone et de là elle rentra en France. Elle était restée, à peu de choses près, environ un mois avec nous²⁰.

Un jour ou deux après son accident, on nous donna l'ordre de rentrer sur Pina. Le temps passait, on ne nous appelait plus « *los internacionales* » mais « *los del gorro negro* ». Dans les centuries, on avait adopté comme couvre-chef un béret, qu'on appelle en français je crois « bonnet de police ». Quand on le portait sur la tête, il avait

la forme d'une barque renversée. Les Espagnols les faisaient faire à la couleur qu'ils préféraient. Il y en avait qui étaient façonnés avec des étoffes multicolores. Louis nous conseilla de les faire faire tout noir, car une couleur claire pouvait nous trahir la nuit. Habillés d'un blouson serré à la ceinture et d'un pantalon, le tout de couleur sombre, le bonnet noir sur la tête, nous étions invisibles dès que le soleil se couchait et que nous commençons à nous faufiler entre les touffes de romarin et de genêt des terrains incultes ou des vignobles, oliveraies et vergers de la campagne aragonaise.

Une des opérations à laquelle j'ai participé avait pour objectif d'ouvrir une vanne et d'en fermer une autre pour que l'eau d'arrosage arrive à la *huerta* de Pina. Les écluses se situaient loin derrière les lignes ennemies. Nous étions douze à participer à l'expédition. Chacun portait, en plus de ses armes, une petite musette de ciment spécial. Louis Berthomieu nous accompagnait. Les écluses n'étaient pas gardées : on fit le travail proprement. On ferma la vanne qui était ouverte et un spécialiste de ce genre de travaux bloqua le tout avec du ciment. Moi, je faisais le guet à une certaine distance du groupe de travailleurs et je ne sais pas comment ils exécutèrent leur boulot. Après nous être éloignés à bonne distance des écluses, nous tînmes un bref conciliabule. Étant donné le temps qui nous restait avant la levée du jour, nous ne pouvions pas suivre le même chemin qu'à l'aller. Nous décidâmes de prendre la voie la plus courte, droit devant nous. Le front n'était pas continu : il se présentait sur la carte comme une ligne en pointillés dont les points étaient séparés par des espaces plus ou moins importants selon les accidents du terrain.

Après une heure de marche relativement rapide, Louis nous fit signe de nous arrêter : nous étions au pied d'un mamelon. Avec des gestes, il nous fit comprendre ce qu'il fallait faire, puis il commença à escalader la pente en rampant, avec cinq copains déployés derrière lui. Les six derniers, dont je faisais partie, devaient entreprendre l'escalade cinq minutes après, si tout restait calme.

Le jour pointait, on commençait à voir, au loin, se dessiner les sommets des monts de la sierra d'Alcubierre. On avait franchi la moitié de la côte, lorsque Louis nous appela à voix basse :

« Vite, montez ! »

Ils avaient surpris les phalangistes endormis ; celui qui était de garde, assommé par un coup de crosse, n'avait pas fait « ouf ! ». Les autres ne s'étaient même pas réveillés : les *navajas* et les poignards seuls avaient opéré.

Le poste avait la forme d'un croissant. On avait aplani le sommet de la petite colline de façon à lui donner l'apparence d'un carton à chapeau d'à peu près un mètre de profondeur et quatre ou cinq de diamètre. Des corps étaient allongés le long de la paroi : ils paraissaient dormir. On se chargea de l'armement du poste : six fusils, une mitrailleuse, un pistolet et avec les munitions on était plus chargés au retour qu'à l'aller. Une fois hors de vue des positions adverses, je m'aperçus que Berthomieu regardait souvent sa montre ; lui en ayant demandé la raison, il me répondit que la charge de dynamite devait sauter deux heures après la mise à feu et qu'il allait être le moment de bien ouvrir les oreilles si on voulait entendre l'explosion. Quelques minutes après, on entendit, presque en même temps, une détonation, assourdie par la distance, et les « Qui va là ? halte ! » de nos avant-postes.

L'eau coulait dans les canaux d'arrosage quand nous arrivâmes à Pina. Nous étions épuisés, notre randonnée avait duré presque vingt heures ; la *Madre* m'apporta mon souper au lit.

On repassa le fleuve quelques jours plus tard, mais cette fois par ordre du Q.G. Notre mission consistait à tirer sur l'ennemi et immobiliser une partie de ses forces pour faciliter une avance de la colonne vers Saragosse.

Nous n'étions pas une formation régulière : notre travail consistait à foncer sur un objectif, frapper et décrocher aussitôt, mais « à la guerre comme à la guerre », il fallait y aller malgré notre peu d'enthousiasme pour les combats de tranchée. Berthomieu, Ridel, Carpentier et moi, plus quelques autres qui se trouvaient au P.C. lorsque l'ordre arriva, décidions de passer le *rio* en plein jour : si on nous voyait, tant mieux. Les troupes stationnées à Quinto viendraient nous attaquer ou ne quitteraient pas leurs positions et nous attendraient. De toutes façons, elles n'iraient pas au secours de celles attaquées par les unités républicaines ; ainsi, notre but serait atteint, notre mission accomplie.

J'ai dit que Berthomieu, Ridel, moi et quelques autres avions décidé de la façon d'exécuter notre mission. Il ne faut pas croire que je faisais partie de l'état-major du groupe (en fait, il n'y avait pas d'état-major). Quand il fallait entreprendre une opération quelconque, on en discutait entre nous, chacun donnait son idée, on en gardait la meilleure ou celle qui nous semblait telle, ou alors on faisait une synthèse des différentes propositions. Depuis sa formation, le groupe avait décuplé ses effectifs. Nous étions un peu plus de cent. Avec les quelques Espagnols de Pina qui se joignirent à nous, c'est une compagnie de cent vingt hommes qui passa le fleuve ce matin-là, entre 9 et 10 heures²¹. Manuel, qui connaissait tous les replis du terrain comme sa poche, puisqu'il y était né et y avait grandi, nous avait suivis. Le garçon avait un peu le cafard depuis le départ de Simone: il était son grand ami et elle disait de Manuel qu'il était beau comme un dieu grec.

Tout se passa sans anicroche au début. Ce fut la deuxième nuit que les choses se gâtèrent. La sentinelle, ayant perçu des bruits suspects, nous alerta. En silence, nous nous précipitâmes à nos postes. Il faisait noir comme dans un four, le ciel était couvert. En d'autres occasions, j'aurais été content que la lune se lève tard ou même pas du tout. Mais, cette fois, la blonde Phébé me manquait drôlement. On avait tendu un fil de fer barbelé à une cinquantaine de mètres de notre ligne de défense, caché par des herbes assez hautes, pour y accrocher des boîtes de conserve et des petites clochettes que Manuel avaient rapportées de la ville. Mais je craignais que l'avant-garde n'évente le piège, et dans ce cas elle pouvait arriver sur nous avant que l'on puisse l'apercevoir, et trop près pour pouvoir l'arrêter avant qu'elle n'arrive dans la tranchée. Notre tête de pont avait la forme d'un trapèze dont la ferme aurait été le centre du sommet et la berge du fleuve la base.

Berthomieu nous avait assigné nos places: cinq hommes à l'intérieur avec la mitrailleuse, vingt à droite et autant à gauche des bâtiments. Une soixantaine devait défendre nos flancs, les autres restaient en réserve pour aller renforcer les points les plus touchés en cas d'attaque. Nous avions, en plus de la mitrailleuse, huit F.M. et quelques caisses de grenades Lafitte de fabrication française, et notre armement individuel: fusils, pistolets, poignards et *navajas*.

Crispés, seulement trahis par quelques légers craquements de brindilles écrasées, on attendait, essayant de percer les ténèbres pour découvrir cet ennemi invisible dans sa lente et silencieuse progression. Fauves en chasse, espérant surprendre au gîte d'autres fauves qui, à leur tour, tapis dans leur trou, les attendaient, ayant senti le danger.

Hommes en face d'autres hommes, les uns défendant des principes, des idées, des croyances vieilles de plus de deux mille ans... les autres se battant pour que l'ignorance, l'exploitation de l'homme par l'homme, les privilèges de classe disparaissent, pour que la Justice, la Liberté, l'Égalité, l'Amour règnent enfin sur l'humanité entière. Qui avait raison ? Les défenseurs du passé ? Ou ceux qui se battaient pour le futur ? Les combattants du présent ou ceux de l'avenir ?

D'un coup, des sonnettes tintèrent, mais le son du métal fut immédiatement étouffé par un cri qui sortit des ténèbres, déchirant la nuit : « ¡ *Adelante... Arriba España!* »

Une ligne d'éclairs s'illumina devant moi, immédiatement suivie par les claquements secs des fusils, l'explosion des grenades et les pétarades des F.M. mêlées aux sifflements des balles. Feu ! Le bruit devint assourdissant. L'âcre odeur de la poudre brûlée nous saoulait. Affinenghi à ma droite, debout, vidait le chargeur de son F.M., s'accroupissait, rechargeait et de nouveau se redressait pour continuer son œuvre de mort comme s'il faisait une démonstration de tir. Puis, je vis les éclairs diminuer, les détonations s'espacèrent et le silence de nouveau régna dans la nuit. Dans la pièce où il y avait la mitrailleuse et qui servait de P.C., tout était sens dessus dessous : une grenade avait éclaté à l'intérieur et personne n'avait été blessé. C'était un vrai coup de chance.

Je retrouvai Berthomieu, Ridel, Carpentier, Mendoza (un Cubain) et Otto (un Allemand) venus, comme moi, au rapport : les pertes étaient légères, pour parler en jargon militaire, un mort et deux blessés légers qui pouvaient continuer à se battre. Louis nous donna pour consigne de rester sur nos gardes, car il s'attendait à une deuxième tentative plus importante que la première, et il nous dit qu'il faudrait tenir jusqu'au dernier homme. Je me souviens d'avoir dit à Ridel en sortant :

« Pourvu que la deuxième vague ne soit pas un raz-de-marée. »

Il me répondit :

« Bah ! On ne meurt qu'une fois. »

On reprit nos places, tous les copains étaient contents. On avait repoussé l'ennemi une fois, il n'y avait pas de raison de s'arrêter en si bon chemin : s'ils revenaient, ils seraient bien reçus. Je crois que s'il y avait quelqu'un qui craignait un éventuel retour de nos adversaires, c'était bien moi.

Une dizaine d'hommes était sortie de la tranchée pour aller récupérer les armes et les munitions sur les morts laissés sur le terrain. Leur récolte nous rendit un réel service : ils rapportèrent des fusils, des grenades et pas mal de munitions. On avait à peine terminé la distribution du butin entre nous que nous eûmes une agréable surprise suivie d'une autre beaucoup moins bonne : la lune, croissant d'or, était apparue, haute dans le ciel, éclairant d'une pâle clarté champs, vignobles et bois, et à une centaine de mètres, une foule qui avançait silencieuse et terrible. Elle s'arrêta, surprise par cette clarté qui la trahissait subitement (dans la tranchée le silence était total), puis, rassurée, elle reprit sa marche. Quatre-vingts mètres ; mentalement, j'évaluais la distance qui nous séparait : 70... 60... 55... 50... Le feu se déclencha simultanément sur les deux flancs de la position. Devant moi, la masse sombre se mit à courir, crachant des éclairs et du plomb. *¡Fuego!* Les F.M. et les grenades avaient fauché les premiers rangs, mais il en arrivait toujours et toujours plus près.

Je ne raisonnais plus ; j'étais comme dans un rêve où l'on se voit agir en spectateur de soi-même : je sentais bien mon poignet sursauter lorsque mon doigt appuyait sur la gâchette. Mes yeux enregistraient tous les mouvements qui se produisaient autour de moi, dirigeaient avec une effarante précision le canon de mon pistolet appuyé sur mon avant-bras gauche, orienté vers la cible choisie. Mon cerveau, vide de toute pensée spéculative, n'était plus qu'un appareil électromagnétique qui commandait à une machine faite pour tuer. À un moment, j'ai eu l'impression de voir un géant sauter vers moi : il allait me passer dessus. Je vidai mon chargeur, je me baissai pour réapprovisionner l'arme. Il tomba au travers de la tranchée entre Affinenghi et moi. Combien de temps dura la fusillade ? Je n'ai jamais su.

Le jour se levait quand une sonnerie éclata loin devant nous : l'ennemi se retira, nous avions gagné. J'avais perdu dix hommes. Si les phalangistes avaient tenu un quart d'heure de plus, je ne serais pas là pour le raconter, car on était à bout de munitions. Il ne nous restait plus qu'un ou deux chargeurs en moyenne par combattant. Après avoir compté nos pertes, qui s'élevaient à presque un quart de nos effectifs, Berthomieu m'envoya pour demander des renforts pour combler les vides et des munitions.

C'est en allant vers le gué – les barques servaient à l'évacuation des blessés – que je trouvai un ami qui, par la suite, devait me rendre de grands services. Accroupi près du cadavre d'un phalangiste, un chien faisait front à deux brancardiers qui voulaient s'emparer de celui qui avait été son maître pour l'enterrer. Les brancardiers n'étaient pas armés : ils m'appelèrent pour que, d'une balle, je les débarrasse du cabot. L'animal était complètement noir, ses longs poils ne laissaient voir que ses yeux et ses crocs que les babines retroussées découvraient. Je n'eus pas le courage de l'abattre. J'admirai son courage et sa fidélité et, malgré les pierres que lui jetaient les deux hommes, il restait là, à côté de celui qui avait été son ami et son maître. Avec une corde que je portais toujours à ma ceinture, je confectionnai un lasso. Après quelques vaines tentatives, je finis par réussir à lui passer le nœud coulant autour du cou. Je pus ainsi le traîner jusqu'à Pina où je le confiai à Vicenta, après l'avoir solidement attaché dans le patio.

Bien avant que le soleil n'arrive à son zénith, j'étais de retour à la ferme : tout le monde travaillait pour rendre plus efficace notre retranchement en prévision d'une prochaine attaque. On allait se mettre à table et ouvrir quelques boîtes de singe quand un sifflement vint nous couper l'appétit.

« L'artillerie ! », dit Berthomieu en allant vers la porte.

L'explosion nous précipita sur ses traces. Un deuxième sifflement, une autre explosion.

« Un court, un long, attention au troisième. Faites évacuer les tranchées et dispersez-vous ! »

Le troisième obus tomba sur la grange. Ils n'avaient qu'une seule pièce, mais ils savaient s'en servir. La maison et les tranchées furent copieusement arrosées. Le bombardement dura environ une

heure. Grâce à l'initiative de Louis, on avait quitté la zone dangereuse à temps. Cachés au milieu des vignes, tapis dans les buissons de noisetiers, allongés au pied des oliviers, nous avons assisté à la destruction de la ferme et de notre travail de fortification. Au crépuscule, un agent de liaison vint nous apporter l'ordre de rentrer à notre base : nous avons accompli notre mission.

Toute armée qui n'avance pas recule, même si elle reste sur ses positions. Nous, nous reculions sûrement : depuis plus d'un mois*, nous piétinions sur la rive est de l'Èbre²². Oui, nous organisons la révolution, nous structurions la société libertaire. Les collectivités du front d'Aragon fonctionnaient de façon exemplaire²³. Durruti était intransigeant sur la conduite des hommes qui étaient sous sa responsabilité. Il avait fait fusiller le responsable d'une centurie, Carrillo, militant de la FAI, parce qu'il avait gardé des bijoux qu'il avait offerts à sa compagne. Cette dernière, très coquette, n'avait rien trouvé de mieux à faire que de venir rendre visite à son homme, parée des bijoux qu'il lui avait donnés. Interrogée, elle avait reconnu que Carrillo les avait trouvés chez une personnalité de Barcelone et, au lieu de les remettre au syndicat, avait préféré les lui offrir. La grande majorité d'entre nous étions des êtres simples et honnêtes. Notre logique admettait le vol comme moyen de lutte sociale, sans pour autant être capables, nous-mêmes, de commettre un vol ou de nous approprier quoi que ce fût. Nous admirions ceux qui avaient le courage de vivre dangereusement en dehors de la société pour servir l'Idée, en prenant aux puissants de la terre un peu de leur superflu pour en faire le nécessaire des ouvriers en grève ou des détenus et de leur famille. Car les prisons d'Espagne étaient pleines de prisonniers politiques. Il y avait aussi parmi nous des gens de sac et de corde, je crois l'avoir déjà dit, mais ils étaient, par ce que je pouvais voir de leur comportement, sur la bonne voie. Presque tous travaillaient, aidant les paysans aux champs ou les artisans de la ville.

* Nous signalons dès maintenant une importante inversion chronologique dans le manuscrit : la prise de Siétamo, le 12 septembre 1936, qu'Antoine va décrire plus loin dans le chapitre du même nom, devrait être évoquée ici.

Carrillo fut jugé par les délégués des centuries et condamné à mort. Nous faisons une révolution. On ne voulait pas chasser les patrons pour que d'autres prennent leur place. L'or, l'argent, les bijoux devaient servir à nous procurer les armes qui manquaient et non à parer les femmes de ceux qui croyaient, peut-être, avoir le droit de prendre la place et les biens de gens qu'ils avaient éliminés. C'est par ces ouvriers, paysans, voleurs que Durruti fit juger son camarade de lutte : il fut condamné*.

Malgré le calme qui régnait dans le secteur, parfois un de nous tombait sous les balles de tireurs isolés : c'est ainsi que fut tué Émile Cottin qui, en février 1919, tira sur Clemenceau. Il se trouvait de garde, perché sur un arbre, au bord du fleuve, quand une balle, sûrement tirée par un tireur d'élite, le tua. Il était un garçon taciturne, solitaire, toujours plongé dans je ne sais quel rêve intérieur. Nous étions à table, chez la *tía* Pascuala qui avait accepté de faire la cuisine pour une dizaine d'entre nous, lorsque quelqu'un rentra en disant :

« On a tué Cottin**. »

Je le connaissais à peine, je ne sus que plus tard qu'il avait essayé de tuer le « Tigre ».

Parfois aussi, on s'amusait. On faisait des blagues : les copains se distraient comme ils pouvaient, quand pour une raison quelconque ils ne pouvaient se joindre aux travailleurs de la collectivité. Un jour, deux Lyonnais arrivèrent au groupe. Comme j'avais deux places libres à ma table, Louis me les envoya. Ils étaient grands, larges d'épaules, massifs. Mais ils avaient surtout une grande gueule et n'étaient jamais contents. Ils protestaient toujours pour une chose ou pour une autre : la *Madre* mettait trop d'huile dans les mets qu'elle nous préparait, ils n'aimaient pas les pois chiches. Ils trouvaient toujours que quelque chose n'était pas à leur goût, mais le point sur lequel ils revenaient sans cesse était celui du vin. Ils n'avaient pas assez d'un quart, il leur en fallait au

* C'est peut-être à cette affaire que Ridet fait allusion dans les colonnes de *L'Espagne nouvelle*, été 1939 : « Le malheureux milicien se faisait fusiller, pour avoir barboté une bague trouvée dans un village... »

** Émile Cottin est mort, en fait, au début de la bataille de Farlete, le 8 octobre 1936.

moins un litre par repas. Ils nous assuraient qu'à Lyon ils vidaient entre cinq et six litres par jour sans compter les apéritifs.

Fatigué, un jour j'en parlai à Louis qui me conseilla de leur donner un litre d'un vin que la *Madre* lui avait fait goûter un soir où je l'avais invité à souper. C'était une entorse à nos habitudes, car on avait décidé depuis les premiers jours de nous contenter d'un litre pour quatre. Je le lui fis remarquer, mais il se mit à rire en disant :

« Écoute, Antoine, donne-leur une bouteille chacun, à condition qu'ils vident complètement leur flacon tout seuls ; chacun la sienne. Débrouille-toi pour avoir quelqu'un sur qui tu puisses compter pour te donner un coup de main. »

Le soir, je posai les deux litres devant leur verre. Tout en mangeant, je leur déclarai que s'ils vidaient leur bouteille sans se saouler, ils en auraient autant tous les jours. Ils éclatèrent de rire : se saouler, avec un litre de pinard ? Il fallait être une petite nature pour penser cela ; eux, ils auraient pu en boire le double sans aucun risque.

Tout le repas se passa en quolibets et en moqueries. Vicenta vint desservir, nous nous levâmes de table. C'est alors que les choses se gâtèrent pour nos deux loustics. On aurait dit qu'ils étaient rivés au banc qui leur servait de siège. Ils ne pouvaient pas se mettre debout. Après plusieurs essais, ils se dressèrent et, d'un pas mal assuré, arrivèrent à sortir de la pièce... Le changement de température, le contraste de la tiédeur de la salle à manger avec la fraîcheur de la rue les acheva. Ils appuyèrent leurs bras contre le mur et baissèrent la tête. Vicenta fut obligée le lendemain de laver à grande eau devant sa porte et nous fûmes contraints de les porter au lit. Le vin devait titrer entre 17 et 18 degrés. Il se laissait boire comme du petit lait, à condition de rester assis sans bouger et de ne pas en abuser. Passé une certaine quantité, il vous coupait les jambes, je le savais par expérience²⁴.

FARLETE

JE VENAIS de me coucher lorsque des coups violents frappés contre la porte réveillèrent toute la maison : branle-bas de combat... on s'en va... des camions nous attendaient sur la place. À l'aube, nous arrivâmes à Farlete. Nous descendîmes et au pas de course nous traversâmes le village pour aller prendre position deux kilomètres plus loin dans le secteur nord-est de l'agglomération. De loin nous arrivait le bruit de la bataille. On vit l'ennemi arriver, avancer, apparaître, disparaître suivant les accidents du terrain. Nous attendions l'ennemi, couchés derrière les tas de gerbes de blé, sur les sommets des petites collines qui, comme des dunes dans le désert, brisaient l'uniformité de la plaine. À environ cent cinquante mètres de nous, les opposants ouvrirent le feu, un véritable feu d'enfer. De notre côté, pas un coup ne fut tiré, pas une cartouche brûlée. Surpris par notre passivité, ils arrêtaient le tir et quelqu'un commença à nous parler, nous conseillant de nous rendre, d'aller avec eux. Je ne sais plus qui se leva en criant :

« Les anarchistes ne se rendent pas. »

La fusillade recommença de leur côté. Nous, nous ne répondions pas pour deux bonnes raisons : nous n'avions que très peu de F.M., une seule mitrailleuse, quelques fusils. La grande majorité d'entre nous était armée de pistolets et de grenades. D'autre part, nous n'étions pas assez riches en munitions pour pouvoir les gaspiller.

Au bout d'un bon moment, alors que nous nous demandions pourquoi ils ne se décidaient pas à avancer, nous les vîmes se retirer en courant. Que s'était-il passé ?

Ce ne fut qu'après avoir été relevés que nous eûmes la clef du mystère : certains de mes compagnons avaient bien vu apparaître sur une cime, sur le flanc et en arrière des lignes ennemies, une silhouette qui s'était mise à faire des grands gestes. C'était Georges, un petit Parisien. Pour je ne sais plus quelle raison, il avait manqué le départ. Arrivé à Farlete sur un camion de munitions, il avait essayé de nous rejoindre, mais il s'était perdu. Le bruit des armes l'avait orienté et conduit sur le sommet de cette colline. Voyant un peloton de cavalerie aller vers lui, il avait eu l'idée de se lever pour se faire voir des cavaliers et de faire des signes avec les bras comme pour inciter quelqu'un à se dépêcher d'arriver. Se croyant débordés et pour ne pas se faire encercler, les officiers avaient donné l'ordre de la retraite.

Farlete était sauvée²⁵ ; la route qui devait nous conduire un mois plus tard à Perdiguera était ouverte*. Nous avons à déplorer un mort et deux blessés. Le mort était russe ; ironie du destin, cet homme qui devait mourir sur le haut plateau d'Aragon était né à l'autre bout de l'Europe. Une révolution l'avait obligé à fuir sa terre natale. Il était un Blanc et faisait partie des armées de Wrangel et de Denikine. Réfugié en France après la victoire des communistes, il avait quitté son emploi pour venir mourir en Espagne. Tué par ceux-là mêmes qui auraient été ses alliés dix-neuf ans auparavant.

Quel cheminement de la pensée, quelle leçon brutale de la vie d'exilé l'avait poussé à embrasser notre cause ? Nul ne le saura jamais. Un des blessés était allemand : il avait reçu deux balles dans la poitrine. On le croyait perdu, mais il s'en était sorti avec six ou sept mois d'hôpital. Sa compagne, Madeleine**, put l'accompagner à Barcelone où elle le confia à des amis. Elle nous rejoignit ensuite à Farlete pour continuer à soigner nos légers bobos.

* Erreur chronologique d'Antoine : ce n'est pas un mois mais six jours plus tard que la route de Perdiguera allait s'ouvrir dans le cadre de la même contre-offensive. L'ennemi attaquera à nouveau le 12 octobre et prendra Leciñena en causant de grands dommages. Pour décongestionner ce point du front, la colonne Durruti et près de cent hommes du Groupe international interviendront le 15 sur la route Villamayor - Perdiguera - Leciñena.

** Il s'agit de Hans/Hermann Gierth et de Madeleine Gierth.

MARÍA

DEPUIS mon départ de Lérida, je n'avais plus quitté le front, alors que tous mes camarades avaient effectué une ou plusieurs escapades à Barcelone, Tarragone ou autre ville catalane pour se retremper le moral et oublier les dangers de la guerre. Moi, j'avais fait ma coquille à Pina. Je m'étais trouvé une famille, une mère et deux sœurs.

María était arrivée un beau jour (pour être plus précis, une belle nuit), avec un petit nombre de copains qui, bloqués à Saragosse par la duplicité du général Cavanella, avaient néanmoins pu se cacher et passer les lignes pour aller continuer le combat²⁶.

La mort de Juanita m'avait profondément marqué : plus rien ne m'intéressait en dehors de la réussite des missions qui m'étaient confiées. Vicenta et María faisaient leur possible pour chasser mon cafard. Quand elles me voyaient plongé dans mes idées noires, elles trouvaient toujours un bon prétexte pour me demander de les accompagner quelque part ou de les aider. Très souvent, nous allions travailler à la *huerta* et pendant trois ou quatre heures, on sarclait, on binait ou on bêchait.

María me racontait sa vie de femme de chambre : tout ce qu'elle était obligée de supporter de ses patrons, exigences et caprices. Elle me disait ses rêves de femme, qu'elle réaliserait lorsque la guerre serait finie. Elle me parlait de son *novio* qui était resté dans la zone fasciste et elle n'était pas sans espoir de le voir arriver un jour sans crier gare.

Vicenta, espiègle et joueuse, avec l'insouciance de son âge, me provoquait et cherchait la bagarre pour rire pendant tout le

trajet. Elle se calmait pour travailler mais, une fois la tâche finie (et avec elle, c'était vite fini), elle recommençait à chahuter. Impossible de garder son sérieux : je finissais toujours par rire et par jouer avec elle comme un enfant turbulent et moqueur.

La *Madre*, comme toutes les mères, me raisonnait et tâchait de me persuader que ce qui était arrivé n'était pas de ma faute et que nul ne connaissait son destin. Cela ne l'empêchait pas de me dire, certains soirs où elle me voyait ceindre mon ceinturon et y accrocher les grenades :

« *Hijo*, fais attention, reviens vite à la maison. Fils, ne fais pas d'imprudence. »

Je pouvais rentrer à n'importe quelle heure de la nuit, je la trouvais toujours à m'attendre. Elle veillait pour attendre ce fils qui était venu de nulle part, ce garçon sans patrie, sans famille, sans feu ni lieu. Au vagabond que j'étais, elle avait largement ouvert les portes de sa maison et de son cœur généreux de paysanne aragonaise²⁷.



La centurie française Sébastien-Faure du Groupe international de la colonne Durruti, en août 1936.

RETOUR À LÉRIDA

APRÈS l'affaire de Farlete, Louis me chargea d'une commission auprès de la CNT pour régler une question qui opposait un des jeunes de notre groupe à sa famille. Le garçon avait 14 ans et était vraiment trop jeune pour se faire tuer. Il s'était enfui de chez lui après une discussion orageuse avec son père et ne voulait pas rentrer au bercail par crainte d'une sévère correction. Je devais demander à quelqu'un du bureau d'intervenir auprès de son père pour qu'il vienne chercher son rejeton avec la promesse formelle de ne rien lui reprocher. Le jeune homme était d'un village des environs de Lérida et c'est dans cette ville que je me rendis après une absence de deux mois*. Après m'être pointé au syndicat et avoir réglé l'affaire avec le secrétaire de service, je me dirigeai vers la maison de Miguel. Je voulais voir cet ami et Teresa pour me retremper dans leur amitié. Mais ni lui ni Teresa n'étaient là. Seule, la mère de Miguel, María, était à la maison.

Elle fut très contente de me voir et me dit que ses enfants étaient partis pour huit jours à Sabadell. Ils avaient encore quatre ou cinq jours à passer là-bas. Comme je lui disais que j'allais chercher où passer la nuit, elle protesta en disant que si Miguel avait été là, je serais resté et qu'il n'y avait donc pas de raison que je ne fasse pas de même ce soir-là. Ma chambre était toujours prête à me recevoir. Comme c'était l'heure du souper,

* On relève ici une autre erreur chronologique d'Antoine, dont le voyage à Lérida prend place sans doute à la fin septembre, après la fameuse bataille de Siétamo du 12 septembre 1936, ici confondue avec celle de Farlete.

on se mit à table. Ni elle ni moi n'avions parlé de Juanita. Moi, pour ne pas raviver sa peine, je ne lui avais rien demandé. Pendant tout le repas, elle me parla de Miguel et de sa compagne. La petite nonne se révélait être une petite femme de maison intelligente et active. Elle était très amoureuse de son homme. Miguel avait eu la chance de l'aimer et d'en être aimé. Tout alla bien jusqu'au café.

C'était Juanita qui le servait quand elle était encore là. María débarrassa la table puis resta debout, immobile, regardant la chaise que sa fille aurait dû occuper et commença à pleurer. Elle pleurait, les yeux fixes, sans un sanglot. Les larmes coulaient sur son visage que les chagrins et les soucis avaient à peine marqué. Je me levai et je passai un bras sur son épaule (elle était plus petite que moi), l'obligeant à relever son visage, et je commençai à l'embrasser pour sécher ses larmes. Je couvris ses yeux et ses joues de baisers. Je sentais sur mes lèvres le goût légèrement salé de ses pleurs. Et ma bouche rencontra la sienne.

Depuis que j'avais quitté Juanita, je n'avais plus eu de rapports avec une femme. J'oubliai tout pour ne penser qu'à une chose : je tenais une femme tout contre moi. Elle ne réagit pas et accepta mon baiser. Ma langue força la barrière de ses dents et chercha la sienne. Je sentis ses ongles s'enfoncer dans ma nuque. Comme un fauve soulevant sa proie, je la soulevai pour l'emporter dans sa chambre. En un clin d'œil, je la débarrassai de ce qui pouvait me gêner : les seins jaillirent blancs comme l'albâtre, les tétons dressés paraissaient s'offrir aux baisers. Je me penchai vers eux et je sentis ses jambes se croiser sur mes reins. J'ai gardé de cette nuit une suite d'images qui tournent dans ma tête, se mêlent, se confondent : un visage, un ventre, des cuisses, filmés sous tous les angles par un cinéaste fou.

Il faisait grand jour quand je me suis réveillé. J'étais tout seul, je me sentais léger et heureux de vivre. Je songeai un instant à ce qui s'était passé. J'ai regretté qu'elle ne soit pas à côté de moi. Croyant qu'elle était sortie (car je n'entendais aucun bruit dans l'appartement), je me levai et, dans le costume d'Adam, je rentrai dans la cuisine. Elle était assise près de la table, réparant les dégâts causés par notre précipitation de la veille. Surprise de me voir en

si simple appareil, elle se leva en laissant choir son ouvrage et me tourna le dos. Elle était habillée d'une blouse sans manches que seuls retenaient deux rubans noués par derrière. Je sentais en moi monter le désir de la prendre, de l'entendre gémir, râler, crier de plaisir. Je défis le nœud qui retenait sa blouse, je la fis glisser sur ses bras et elle m'apparut toute nue. Elle n'avait rien que ses cheveux pour la couvrir. J'embrassai sa nuque, ses épaules, son dos pendant que mes mains caressaient son corps, de la poitrine aux hanches et au triangle soyeux du sexe. Elle resta un long moment plaquée contre moi, puis, lentement, elle croisa ses bras en les appuyant sur la table et y cacha son visage. Elle creusa les reins et sa croupe s'offrit comme un énorme fruit porté par les colonnes des cuisses nerveuses.

Toute la matinée se passa en étreintes alternées de causeries pendant lesquelles on reprenait des forces en mangeant des fruits et des œufs. Cela ne prenait pas beaucoup de temps pour les préparer et, pour ne pas perdre de temps, nous ne nous étions pas rhabillés.

Elle était agréable à regarder, plutôt petite de taille, les seins orgueilleux avec à leur sommet une fleur rose très foncée. Lui ayant demandé comment elle faisait pour garder, après deux accouchements, une poitrine si belle, elle me répondit que, son lait n'étant pas bon pour ses enfants, elle ne les avait pas nourris au sein. Elle m'avoua que le matin en se réveillant, elle avait eu envie de me réveiller avec des baisers, mais qu'elle avait eu honte de cette flamme. Elle dit aussi que mon baiser de la soirée avait allumé dans son corps cette envie qui maintenant la dominait au point qu'elle avait eu peur de se retrouver seule dans son lit quand je serai parti.

Nous savions bien tous les deux que seule la nature et sa loi nous avaient jetés dans les bras l'un de l'autre, effaçant d'un coup toutes les barrières que la morale hypocrite de la société avait dressées en deux mille ans de civilisation judéo-chrétienne. Elle savait, et moi aussi, que nous n'étions que deux êtres qui s'étaient rencontrés dans un moment précis où tous les deux avaient besoin de l'autre, et qui étaient heureux de faire fondre leur esprit et leur chair dans le creuset du plaisir.

Je suis parti au début de l'après-midi. Nous avons échangé un dernier baiser sur le seuil. Elle avait voulu que j'emporte l'image de son corps sans voile. Nue, bien droite, les yeux légèrement embués, peut-être à cause du plaisir qu'elle venait de prendre, peut-être des larmes qu'elle retenait, elle tourna sur elle-même en me disant :

« Regarde, je ne sais si je suis belle, mais tu l'as dit et je veux le croire. Nous ne nous verrons peut-être plus. Souviens-toi de moi telle que je suis, moi je ne t'oublierai jamais. »

MONTE OSCURO

JE SUIS rentré à Pina pour reprendre la vie de garnison. Je partageais mes loisirs entre la maison, les promenades avec Tarzan (mon chien), et des discussions avec des amis sur la meilleure façon de nous servir des armes que nous avions. Le groupe, à la fin de septembre, avait considérablement grossi. Nous étions environ cent cinquante hommes lorsqu'on nous envoya à Farlete pour voir si nous pouvions tenir une position qui n'avait jamais été occupée. Après une nuit de marche, sous la pluie, dans les champs de blé où nos espadrilles s'enfonçaient dans le sol et ne voulaient plus en ressortir, au point que la majorité d'entre nous se déchaussa pour pouvoir marcher plus aisément, nous arrivâmes au pied du monte Oscuro à l'aube.

On grimpa jusqu'au sommet. Berthomieu était un officier de carrière, et il eut vite fait de repérer les points stratégiques. Sous sa direction, nous commençâmes tout de suite à ébaucher le réseau des fortifications : postes, avancées, nids de mitrailleuses ou F.M., tranchées. Nous y restâmes quelques jours. À 800 mètres au-dessus de la mer, même en Espagne, il ne faisait pas très chaud, aussi nous retournâmes à Farlete et les centuries espagnoles achevèrent les travaux que nous avions commencés.

Nous, les anciens du groupe, étions très contents de changer de garnison. À Pina, nous étions comme chez nous, nous avions nos familles où nous prenions nos repas, où nous passions la veillée. À Farlete, nous ne connaissions personne. Nous logions dans des granges et nous prenions nos repas en commun dans une grande salle. Augusta, Mimosa et Marthe nous faisaient la cuisine.

Madeleine, la compagne de l'Allemand blessé, nous servait à table, aidée par deux femmes du village.

C'est à Farlete que j'ai commencé à parler avec Madeleine. Depuis quelque temps, je la voyais partout où j'allais. Avant mon voyage à Lérida, je ne faisais pas attention à elle, et ni aux autres, à la vérité. Parfois, elle m'agaçait avec sa façon de faire. À mon retour, mon caractère avait changé, mais, malgré cela, elle continuait toujours à m'embêter avec ses prévenances, ses chatteries et sa manière de toujours s'inquiéter pour moi. La *Madre* s'était aperçue du changement survenu et dès qu'elle me voyait blaguer avec une fille, elle se moquait de moi. Un jour, je lui dis :

« *Madre*, vous avez deux jolies poulettes dans votre poulailler. Vous ne craignez pas que je vous les vole? »

Elle me regarda droit dans les yeux et me répondit :

« Fils, je sais que si tu leur parles, elles seront à toi toutes les deux. Mais je sais aussi que tu ne feras rien pour ça et que si quelqu'un les embête, tu les défendras avec plus de cœur que leurs frères. Tu vois, *hijo*, je te connais mieux que ta pauvre mère. »

Je l'ai embrassée et je suis parti prendre mon tour de garde.

Nous étions aux tout derniers jours de septembre et j'avais envie de passer un jour en famille. Après en avoir avisé Louis, je suis monté dans un camion qui allait à Gelsa de Ebro. Augusta avait eu la même envie que moi. Elle voulait revoir les amies qu'elle s'était faites dans la petite ville.



Farlete aujourd'hui, vu d'une tranchée du monte Oscuro.

Durant tout le trajet, je la baratais et elle riait de bon cœur à toutes mes boutades. Je savais que je n'avais aucune chance de réussir : elle était connue pour sa froideur. Nous disions qu'elle était allergique à l'amour : gentille copine, dévouée, prête à rendre service à tout le monde, mais pour ça rien à faire. Je crois lui avoir débité toutes les fadaïses qu'un garçon peut dire à une fille, lui avoir fait toutes les propositions que l'on peut faire à une femme pas bégueule. Moi, je ne me prenais pas au sérieux. Augusta riait aux larmes et moi avec. Je conserve de ce voyage un souvenir plein de tendresse et de pureté malgré les propos grivois et libertins de la conversation.

Pauvre Augusta, elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Ex-étudiante en médecine, elle s'était fait des amies parmi les femmes qu'elle avait soignées. Nous étions heureux d'aller voir les gens simples que nous aimions. Avant de descendre du camion, je lui lançai une dernière boutade :

« Augusta, souviens-toi que je suis capable d'oublier mon sexe et si un jour tu as besoin d'une copine pour t'amuser, pense à moi. »

Elle me donna une bourrade et éclata de rire en me disant :

« Tony, mon petit, tu es complètement fou. »

Lorsqu'on se sépara, elle riait encore.

MADELEINE

NOUS ÉTIIONS dans les tout derniers jours de septembre* et Berthomieu allait souvent au Q.G. ; mais, contrairement à son habitude, il ne nous communiquait jamais les raisons de ses déplacements. Dans le petit groupe des vétérans, nous étions inquiets, quelque chose se préparait, mais quoi ? Un soir, Louis me demanda d'aller chercher Staradoff, un Russe, et Lino, un Italien naturalisé français, et qui avait servi sous ses ordres en Afrique. Une fois réunis, il nous dit simplement : « À partir de demain, vous resterez en contact permanent avec le P.C., j'aurai besoin de vous. » Il était soucieux, énervé. Jamais je ne l'avais vu en pareil état.

À Farlete, j'avais élu domicile dans une bâtisse désaffectée. Une partie du toit, démolie par les obus, laissait voir un coin de ciel. Pour y parvenir, il fallait longer le cimetière. Par une brèche, je pouvais voir, en allant me coucher, les morts que les bombardements avaient déterrés. Il y en avait un qui, par je ne sais quel hasard, était intact et paraissait une momie. Le bois avait disparu en partie, mais le cadavre s'était séché, momifié. Probablement le terrain était-il riche en arsenic ou autre sel ayant la propriété d'empêcher la putréfaction.

J'étais couché depuis un moment dans mon lit fait de paille et de foin entassés dans un cadre en planches. Mais il était assez solide et sentait bon. Deux couvertures que la *Madre* m'avait données remplaçaient la toile du matelas, et une capote de soldat, cadeau d'un vieux paysan de Farlete, me servait de drap.

* Encore une fois, nous sommes entre le 8 et le 16 octobre 1936.

J'avais marché tout l'après-midi avec Louis, Lino et Alexandre. Sur le terrain, Louis nous avait expliqué ce qu'il attendait de nous. C'était très simple sur le papier : il fallait neutraliser trois mitrailleuses pour permettre aux autres de prendre la position ennemie. Il nous avait partagé la besogne : celle de Lino à gauche, Staradoff à droite et moi au centre. Le hic, c'était l'heure. On ne pouvait compter ni sur le sommeil, ni sur la fatigue des sentinelles entre 21 h 30 et 22 heures. On avait étudié notre chemin aux jumelles, repéré les buissons qui pourraient nous servir à dissimuler notre approche, choisi l'endroit où nous devons nous arrêter pour lancer nos bombes. Pendant plus d'une heure, les jumelles collées aux yeux, nous avons exploré la pente que nous devons escalader presque pierre par pierre. À une réflexion de Lino, Louis avait répondu : « C'est la guerre et vous êtes les seuls qui ayez une chance de réussir. »

Je réfléchissais à ce que Berthomieu avait dit : c'était bien beau, une chance, mais sur combien ? Une sur deux ou une sur mille ? Je n'étais pas très rassuré. Je doutais fort de mes capacités à jouer le Sioux sur le sentier de la guerre, malgré tout ce que pouvait penser Louis. Un bruit de pas vint m'arracher à mes pensées et une voix m'appela :

« Antoine !

– Oui, qui est-ce ?

– Moi, Madeleine. »

Je croyais qu'elle venait me chercher, je repoussai ma capote et me levai. Elle était déjà à côté de mon lit.

« Qui me demande ?

– Personne, je sais que tu pars demain. »

J'allumai deux lampes à huile et je la regardai :

« Comment le sais-tu ?

– Louis a dit à Augusta et à Mimosa de préparer la pharmacie... Moi je reste avec la réserve.

– Et alors, c'est pour ça que tu es venue ?

– Non, pour ça ! »

Elle monta sur le lit et m'embrassa avec une fougue dont je ne l'aurais pas crue capable. Son baiser chassa mon inquiétude. Je ne la désirais pas mais, puisque le sort m'envoyait une partenaire de

jeu, autant en profiter et m'amuser. Je la déshabillai sans me presser. J'enlevai d'abord sa chemise. Elle portait un soutien-gorge en dentelle. Sa poitrine commençait légèrement à fléchir. Sa jupe glissa sur ses hanches, elle dégagea ses pieds en la poussant de côté. Je fus surpris : à la lumière des quinquets elle paraissait tellement plus jeune. Seuls ses seins la trahissaient à peine.

« À toi, maintenant », lui dis-je.

Elle déboucla ma ceinture, me débarrassa du pantalon et de la chemise, se baissa pour les déposer à la tête du lit et, en se relevant, elle posa ses mains sur mes jambes et les fit glisser des chevilles aux hanches. Le bout de sa langue traçait une ligne humide de la base de ma verge à ma gorge. En se serrant contre moi, les bras autour de mon cou, elle leva son visage vers moi, sa langue rose pointée entre ses lèvres rouges.

Je commençai à lui embrasser le cou, les épaules, les seins, puis j'ai pris un téton dans ma bouche et tout en caressant le dos d'une main, je glissai l'autre entre les cuisses : son sexe était mouillé et brûlant. Au contact des doigts qui fouillaient sa chair, ses jambes s'écartèrent comme pour permettre de pénétrer plus profondément, puis se refermèrent tel un étau sur ma main prisonnière. Ses genoux se pliaient, elle se renversa en arrière m'entraînant avec elle, s'allongea en disant des mots que je ne comprenais pas. Ma bouche glissa sur sa peau, de la poitrine à son vagin, et emprisonna le clitoris dans l'étau de mes dents. Un cri s'échappa de sa gorge, tout son corps se cabra comme si une décharge électrique le traversait.

Ses mains, prises dans mes cheveux, tenaient plaqué mon visage entre ses cuisses largement écartées. Elle resta un moment ainsi bandée, puis retomba épuisée. Moi, je continuais mon travail. Les mains pétrissaient les tétons, mes lèvres et ma langue poursuivaient leur œuvre. Moi aussi, j'étais à bout de forces et dès que je sentis qu'elle recommençait à s'émouvoir, que ses hanches et son ventre reprenaient le mouvement doucement rythmé qui prélude à la jouissance, je remontai des profondeurs et me couchai sur elle. Madeleine me prit à bras le corps et d'un coup de reins me fit basculer de telle façon que je me retrouvai dessous. Elle me chevaucha comme une amazone monte un étalon sauvage²⁸.

PERDIGUERA - 1^{re} PARTIE

LE LENDEMAIN soir, nous étions à pied d'œuvre. Berthomieu avait pris la moitié des effectifs, c'est-à-dire une centaine d'hommes. La nuit vient assez vite au mois d'octobre. Autant m'avait paru long l'après-midi, autant me parut court le crépuscule. Nous avançons, pliés en équerre, les genoux fléchis, tâtant le terrain avec la pointe du pied, attentifs à ne produire aucun bruit.

Arrivés dans l'alignement de la première mitrailleuse, Lino se coucha en nous faisant signe de continuer, puis ce fut mon tour de m'allonger au pied de la colline ; Staradoff continua seul. Je regardais ma montre par crainte que la luminosité des sphères et des chiffres, lorsque je serai plus haut, ne me trahisse. Je nouai mon mouchoir autour du poignet en cachant le cadran. Ma main tremblait. Les minutes passaient lentement, la fraîcheur de la nuit me pénétrait dans les os. Le cri d'une chouette s'éleva dans la nuit, c'était le signal : le Russe était en place.

Je commençai ma reptation, il fallait avancer doucement, la côte était assez abrupte et parsemée de pierres qui risquaient au moindre heurt de se détacher et de rouler vers le fond du vallon avec un bruit infernal. Lentement, les mains tâtaient le terrain, écartaient les cailloux qui pouvaient en roulant attirer l'attention des veilleurs. Mon cœur bat à grands coups. Depuis mon départ du bas de la colline, je ne pense à rien. Toutes mes pauvres facultés cérébrales se sont concentrées pour rendre plus sensibles le tact, la vue et l'ouïe. J'ai l'impression d'avoir un détecteur au bout des doigts. Les yeux, habitués à l'obscurité, perçoivent la

moindre touffe d'herbe, la plus petite boursoufflure du sol qui peut être une pierre.

Je m'arrête, une grosse touffe de romarin me barre la route. Je l'ai reconnue au parfum des basses branches qui me chatouillent le nez. Mes doigts explorent le terrain, je me lève sur mes coudes, essayant de voir au travers du buisson. Merde! J'ai avancé trop vite et je suis monté plus haut que prévu. Berthomieu m'avait pourtant prévenu: dans la nuit, on calcule mal les distances. Je relève le mouchoir pour regarder l'heure: six ou sept minutes d'avance. Loin sur ma gauche, un bruit. Une rafale, une autre, une troisième. Aplati, la tête contre la base du buisson, la sueur perle à mon front. J'ai beau me dire que la terre, rejetée par les travaux de terrassement de la tranchée, arrêtée par le buisson, forme un petit parapet qui me protège des balles, je transpire, j'ai l'impression qu'une main serre ma gorge. Silence. Une voix interpelle:

« Pourquoi as-tu tiré? On ne voit rien. »

Un autre répond:

« J'ai entendu des pierres rouler, là, devant moi.

– Tu as vu quelque chose?

– Non...

– C'était peut-être un lapin.

– Oui, peut-être. »

De nouveau le silence. J'ai soif, j'ai la gorge sèche. Machinalement, j'ai ramené la musette à grenades de mon dos à ma poitrine. Je serre, un dans chaque main, deux œufs de cane en fonte quadrillée. Nous n'avons pas de bombes offensives. La chouette hulule loin derrière moi. Une, deux, trois. J'ai lancé mon ananas comme une boule au jeu de pétanque. J'étais trop près pour faire autrement. À droite, Alexandre m'a devancé: j'entends l'explosion de sa bombe avant la mienne. Sur la gauche, la machine est entrée en action. Une courte rafale, un cri et la mitrailleuse se tait. Entre deux explosions, j'entends Staradoff crier je ne sais quoi en russe. Comme lui, je me défais de ma charge en arrosant la tranchée. Derrière moi, un hurlement éclate, monte des profondeurs de la nuit. Le piétinement d'une foule qui court, s'approche, m'envi-ronne, me bouscule, me dépasse. En avant! Liberté! *Adelante!* CNT! *Avanti!* Des cris en toutes les langues.

« Tony, ça va ? »

Quelqu'un a pris mon bras et approche un flacon de ma bouche. Je la reconnais, c'est Marthe.

« Merci Marthe, et Lino ? »

– Je ne sais pas. C'est Augusta qui a été lui apporter à boire. Tu viens ? »

Elle est pressée de rejoindre le groupe et son compagnon*. Je la comprends : ils ne se quittent pratiquement jamais. Souvent, je les avais regardés se promener en se tenant par la taille ou par la main.

Derrière le parapet, un copain nous attendait. Berthomieu nous dit, ou pour être plus précis, nous fit dire qu'après avoir fait l'inventaire de la position occupée, nous pourrions les rejoindre ou rentrer à Farlete. Augusta survint soudain et nous annonça la mort de Lino ; après avoir lancé sa bombe, il avait été fauché par une rafale de projectiles. Staradoff et moi avons commencé à fouiller la tranchée après le départ des femmes. Nous avons presque fini lorsque Alexandre s'approcha en me tendant une bouteille :

« Tiens, bois, c'est bon. »

C'était un flacon d'alcool à brûler. Je l'avais reconnu en le sentant avant d'en boire.

« Tu n'es pas fou de boire ça ? C'est bon pour brûler, non pas pour boire. »

– Oh non ! Ça, c'est bon... »

Il me reprit la bouteille, porta le goulot à ses lèvres et en avala, sans exagérer, les trois quarts. Je m'attendais à le voir tomber raide. Que va ! Il regarda la bouteille, et comme il en restait un peu, il la glissa dans sa musette et s'en fut continuer son travail. Il n'était pas encore minuit lorsque nous arrivâmes aux granges qui entouraient Perdiguera. Le village se trouvait en contrebas. Je ne peux pas dire s'il s'agissait d'une petite ou d'une grande agglomération, car je suis arrivé la nuit et l'on n'y voyait rien. Lorsque le soleil se leva, j'avais autre chose à faire qu'à regarder le paysage.

* Il s'agit peut-être de Roger Baudart.

Berthomieu avait disposé ses forces le long du sommet de la côte qui descendait vers la route et le village. Les granges nous servaient d'abris. Je retrouvai Louis dans une d'elles et je lui demandai pourquoi nous nous étions arrêtés si près du village au lieu d'attaquer tout de suite. C'est dans cette bâtisse pleine de paille et d'outils agricoles qu'il m'expliqua le plan que Ruano avait élaboré pour nous faire massacrer, mais, à ce moment-là, nous ne le savions pas encore.

Nous devions enlever la position pour dégager nos arrières, pendant qu'en même temps les centuries de Durruti feraient mouvement et couperaient la route de Saragosse, empêchant ainsi la garnison de recevoir des renforts et de se replier sur la capitale de l'Aragon. Une fois l'encerclement terminé, un peloton de cavalerie devait simuler un assaut du village du côté opposé à celui où nous nous trouvions. Ce serait pour nous le signal d'attaquer. Nous avons accompli la première partie du plan, il ne nous restait plus qu'à espérer que les cavaliers ne se fassent pas trop attendre²⁹.



Granges sur les pentes du monte Oscuro.

PERDIGUERA – II^e PARTIE

NOUS ÉTIONS une dizaine. Augusta et Mimosa avaient préparé des bottes de paille et ouvert les boîtes à pharmacie. Leur travail fini, elles s'étaient allongées et discutaient avec Georges, un petit Parisien qui s'amusa à ouvrir et fermer sa *navaja* pour le plaisir d'entendre le cliquetis des crans d'arrêt. Cette étrange musique lui plaisait tellement que souvent, même en se promenant, il ouvrait et fermait son couteau en variant la vitesse de la fermeture et de l'ouverture de la lame.

Mimosa m'appela pour bavarder un peu. Les deux filles n'avaient pas sommeil et autour de nous une dizaine de copains se reposaient de leur course. Elles étaient pour moi de charmantes petites amies. Mimosa avait partagé ma *chabola* (trou creusé dans le sol et recouvert de chaume et de branches). Elle était d'origine polonaise. Mariée à un Français ivrogne et brutal, elle s'était enfuie et avait passé la frontière*. Son caractère était exactement opposé à celui d'Augusta : elle ne savait pas dire non, aimait la vie, l'amour et le rire. Un soir, au monte Oscuro, trop fatiguée pour avoir envie d'autre chose que de dormir, elle m'avait demandé l'hospitalité pour une nuit afin d'échapper au désir de ses adorateurs. J'avais accepté et pendant deux nuits, elle avait partagé ma paille comme une petite fille peut partager le lit de sa mère.

* Mimosa n'était pas d'origine polonaise : elle épousa le socialiste français Kokocinski, adhérent à la 14^e section parisienne. Est-ce lui le « Français ivrogne et brutal » (voir p. 241) ?

Je m'assis entre elles. Mimosa racontait à sa copine l'aventure que nous avons vécue la veille de la relève. Berthomieu m'avait envoyé à Farlete prévenir l'intendance que le groupe arriverait vers midi et qu'il fallait préparer un repas chaud pour les hommes. Mimosa n'avait pas voulu rester seule dans le trou, elle en était sortie et m'avait emboîté le pas. Il n'y avait pas de route pour aller du monte Oscuro à Farlete, sauf des chemins que l'on reconnaissait aux ornières que les charrettes creusaient dans la terre des champs au temps des labours et des récoltes. Nous étions perdus.

Je l'écoutais dire comment, après avoir marché pendant deux heures, elle avait dû s'arrêter pour reprendre des forces et quelle était ma colère de voir que je n'arrivais pas à m'orienter dans cette nuit noire comme un four. La pluie était venue compliquer les choses en nous trempant jusqu'aux os. À notre arrivée à la *paridera* [bergerie] où, au risque de nous faire repérer par une patrouille ennemie, j'avais allumé un feu d'enfer pour nous sécher, il lui était venu une envie folle de faire l'amour.

Mimosa parlait à voix basse et riait doucement pour ne pas réveiller les copains. Elle avait pris ma main et l'avait emprisonnée entre ses cuisses. Augusta s'était saisie de l'autre et la pressait sur son sein. Personne ne savait qu'elles allaient ainsi prendre congé de la vie. Elle s'était tue et après avoir déposé un baiser sur ma joue, elle reprit son récit : son désir de baisers était plus fort que la crainte d'être surprise par une patrouille. Au fil de ses paroles, je la revoyais se déshabiller, je voyais son corps mince, les petits seins et leur bouton rose.

Le ciel commençait à s'éclaircir. Nous étions tous prêts à bondir sur notre proie. Debout, près d'un petit mur qui longeait le sommet de la côte que nous devons dévaler, nous épiions la colline d'en face pour voir surgir les cavaliers et nous élancer à l'assaut de la garnison retranchée dans le village. Alexandre avait installé une des mitrailleuses prises à l'ennemi devant la murette et pointait sa machine vers les premières maisons. Une silhouette noire sur le fond gris du ciel apparut à nos regards : un cavalier, puis un autre. Tout l'escadron se profila sur la crête. Chaque cheval portait deux hommes en croupe et immédiatement le feu se

déclencha. De tous les côtés, les projectiles sifflaient autour de nous, fauchant les hommes qui ne s'étaient pas abrités à temps.

Berthomieu me cria de tenir la position un quart d'heure pour lui permettre de donner l'ordre de repli et de revenir avec les copains. Une fois le temps écoulé, nous devions nous retirer dans un autre *pajar* [grange] qui se trouvait un peu plus loin derrière nous, à peu de choses près au centre de notre dispositif. Debout, contre le mur, j'attendais le retour de Louis. J'avais ramassé un fusil et, machinalement, je tirais au-dessus de la tête de Staradoff sur tout ce qui bougeait. Depuis les premières rafales, il avait enjambé la murette. Elle le gênait pour rallier la côte qui, de la route, montait vers nous. Il était seul. Les deux hommes qui le servaient étaient couchés par terre : morts.

Dans la grange, des infirmières s'affairaient autour des blessés et des mourants. Enfin, Berthomieu fut de retour. Il m'expliqua rapidement le topo : les Espagnols n'avaient pas effectué le mouvement prévu et nous étions pratiquement encerclés. Il faudrait commencer à nous retirer. Il m'indiqua ce que devait être notre point de rassemblement. Il s'agissait d'une bâtisse à une cinquantaine de mètres en arrière, puis il me quitta pour aller prévenir le reste du groupe. L'homme qui avait été dire à Staradoff de se retirer est tombé, mort. Nous n'étions plus qu'une demi-douzaine et deux infirmières. Je leur dis de partir mais elles refusèrent d'abandonner les blessés. Je sortis juste à temps pour voir Alexandre se lever les bras en l'air. Surpris, je le regardai : il avait les poings fermés et lança une grenade, puis une autre. Il se baissa, saisit son mousqueton, porta le canon à sa bouche et pressa la gâchette. Sa tête fut projetée en arrière, il tomba à la renverse. Une voix m'appela :

« Antoine, viens vite ! »

C'était Georges, abrité par l'angle du parapet, qui me faisait signe de me dégager. La bâtisse était composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage. En bas, les paysans entreposaient leurs outils et, à l'étage, ils gardaient la paille et le foin, parfois aussi une partie de leur récolte. Une échelle en bois reliait les deux niveaux.

Cartagena, un des premiers Espagnols à avoir été intégrés dans notre groupe, avait, avec d'autres copains, descellé des pierres tout

autour du bâtiment pour pratiquer des meurtrières. Quand j'arrivai, ils terminaient de percer la dernière. Grâce à ces trous, nous pouvions défendre l'approche de notre réduit de tous les côtés. Percées sur deux hauteurs et en quinconce, celles du rez-de-chaussée ne laissaient aucun angle mort qui pût permettre à l'ennemi de se glisser contre les murs. La plus basse rangée avait été percée à vingt ou trente centimètres du sol et la plus haute se trouvait à un mètre. Cartagena me dit que Louis lui avait conseillé de faire ce travail en prévision d'un possible échec de notre attaque et pour nous permettre d'attendre les renforts.

Lentement, nos hommes décrochèrent, se replièrent vers notre fort et nous nous efforçâmes de les couvrir grâce à la puissance de nos armes. Nous étions environ une quarantaine d'hommes, valides ou plus ou moins blessés. Petit à petit, le feu diminua d'intensité. Nous voyions les canons des fusils ennemis se pointer vers nous sur le petit mur qui longe le sommet de la côte et nous savions que sur trois côtés se massaient les forces qui se concentraient pour l'attaque finale. Soudain, de l'étagé, on nous appela : un guetteur avait vu quelqu'un se glisser au milieu des herbes. C'était un des nôtres, un de nous l'avait reconnu. Nous recommençâmes à tirer pour protéger son avance. Il se leva en chancelant et vint tomber devant une meurtrière. Heureusement, celle-ci était assez large pour nous permettre de le prendre par le bas et de l'amener vers l'intérieur. C'était un Allemand blessé au ventre et à la poitrine. On se demandait comment il avait pu arriver jusqu'à



Le pajar aujourd'hui, et quelques giménologues.

nous. Il nous signifia qu'il voulait parler. On s'approcha pour lui demander ce qui arrivait.

« Vous, partir vite. Capitaine fusillé. *Frau* Martha fusillée. Camarades tous morts. Vous partir. Vite! »

Nous nous regardâmes en nous interrogeant : qu'allions-nous faire ? Il fallait tenir jusqu'à la dernière cartouche ou jusqu'au dernier homme ? Hisser le drapeau blanc ou se faire tuer sur place ? Une minorité était partisane de se rendre.

Nous étions en train de compter ceux qui étaient contre la reddition lorsqu'un chapelet d'imprécations, de jurons accompagnant des coups de feu, nous interrompit.

« Salauds, *hijos de puta*, assassins, *verdugos*, *figli di puttana!*... »

Nous nous sommes précipités aux meurtrières. Je croyais devenir fou, je fermais les yeux et je sentais l'estomac me sauter à la gorge. J'avais envie de vomir. Là-bas, dans la poussière, deux corps gisaient, ensanglantés, le ventre ouvert, les entrailles sortant de la blessure béante s'épandaient jusqu'au sol. Elles étaient nues, elles vivaient encore. Leurs mains essayaient de retenir leurs intestins. Augusta, Mimosa. Quelqu'un m'écarta de la meurtrière : c'était Cartagena. Je l'ai vu épauler son fusil, puis j'entendis des détonations. C'était fini. Je pleurais. Je n'étais pas le seul. Georges vint me dire que l'Allemand s'était suicidé en se logeant une balle dans la tête³⁰.

LA CALLE

PLUS PERSONNE, dès lors, ne parla de se rendre. Nous étions tous convaincus que, de toutes façons, nous étions perdus. Ils ne nous feraient pas quartier. L'homme est un animal grégaire et dans certaines situations, la majorité des individus reconnaît la nécessité de se laisser diriger par celui ou ceux qu'elle croit les plus qualifiés pour trouver la solution à ses problèmes.

Cartagena, Georges, La Calle et moi formions un quadrumvirat constamment assailli de questions par le restant de la garnison assiégée. Cartagena était un Espagnol, originaire de la ville du même nom. Grand, maigre, aussi bronzé qu'un Gitan, les yeux très clairs, il était taciturne. Il agissait d'abord et expliquait ensuite. Il était toujours partisan des solutions radicales et irréversibles. Personne ne savait rien sur son passé, sauf qu'il avait dû vivre longtemps en France, car il en parlait la langue parfaitement. Il devait avoir une quarantaine d'années.

Georges était un ami. Il était français (parisien), très cultivé, gai, insouciant et aimant raconter des histoires drôles. Ses parents, disait-il, étaient des voleurs professionnels reconnus et protégés par le gouvernement, en échange d'une dîme qu'ils payaient à ce dernier. Il était, en réalité, fils de commerçants.

La Calle était, quant à lui, d'un tempérament contraire à celui de son compatriote. Espagnol, né à Barcelone, il n'avait jamais connu ses parents. Il avait été élevé dans la rue et y avait grandi, d'où son nom : La Calle (la Rue). Petit (1,45 m ou 1,50 m), La Rue portait bien son nom : parfois bruyant, parfois silencieux et sombre. Franc, il ne cachait pas sa haine ou son mépris pour tout

ce qui se courbe ou s'agenouille devant une image sacrée de n'importe quelle religion. Pour lui, tous les maux de la terre venaient des curés, des moines, pasteurs ou rabbins qui profitaient de l'ignorance et de l'innocence des peuples pour vivre dans le stupre et l'orgie.

Je l'ai souvent entendu raconter sa vie ou des anecdotes, lorsque dans une discussion l'un de nous défendait le droit de croire en n'importe quelle religion si l'on en sentait le besoin. Il éclatait; sa voix montait, froide, incisive.

«Où, je m'en fous, si vous voulez croire, croyez, mais sans curés, sans moines, sans pasteurs et sans rabbins, car vous ne savez pas ce qu'ils cachent derrière leurs façons onctueuses et leurs sourires bienveillants. Moi, si.»

Élevé par on ne sait qui, il se souvenait d'avoir mendié dans les rues de la ville quand il était tout petit. Mendiant et cireur avaient été ses premiers métiers. Devenu un peu plus âgé, il voulut apprendre à lire et à écrire. Il s'exerça à tracer les lettres en prenant pour modèles les pages de journaux qui traînaient dans la rue et ayant pour crayon un morceau de charbon, pour cahier le trottoir.

Un soir, le curé de sa paroisse le surprit recopiant une page sur le mur de l'église et lui proposa de lui apprendre à lire et à écrire. Il accepta, heureux de voir son rêve se réaliser. Il avait alors une quinzaine d'années, mais comme il était petit, personne ne lui donnait son âge. Le prêtre l'invita au presbytère, le fit manger, boire: en un mot, il le mit en confiance. Il lui donna aussi des leçons. Tout alla bien pendant quelques jours. Le petit José La Calle était aux anges.

Un soir, après la leçon, son maître l'invita à passer la soirée chez lui pour lui tenir compagnie, car sa Célestine était obligée de s'absenter. Après le départ de la bonne, le saint homme sentit le besoin de prendre un bain et suggéra à José d'en faire autant. Le petit ne se méfia pas: un curé, c'est chaste, le représentant de Dieu sur terre ne peut pas être un vicieux. Il se déshabilla et rentra dans la petite pièce où une douche était installée. L'homme de Dieu y pénétra avec lui pour l'aider à se savonner. Avec le prétexte du savonnage, il palpa, caressa tout son corps, des mollets aux

fesses, son dos, son ventre, sa poitrine. Il savonna son sexe en faisant jaillir le gland du prépuce. José n'aimait pas du tout cela, mais n'osait rien dire.

Une fois propre comme un sou neuf, son amphitryon lui passa le bras autour des épaules et le guida vers la chambre, tout en lui parlant du plaisir qu'il avait d'avoir un ami si gentil et si jeune, et en plus intelligent comme lui. C'est dans la chambre que les choses se gâtèrent... Le curé commença à l'embrasser, à passer sa main de la nuque aux fesses de José qui, le premier instant de surprise passé, se dégagea, saisit une lampe à pétrole qui était sur la table de chevet et la lui cassa sur le crâne. Puis il s'enfuit après avoir enfilé son froc. Il quitta Barcelone sans prévenir personne, même pas Angelita, une petite fille, son amie de toujours, plus âgée que lui d'un ou deux ans.

Trois ans s'étaient écoulés lorsqu'il revint dans sa ville natale. Il rechercha son amie. Bien sûr, il ne croyait pas trop la trouver encore libre. Il espérait qu'elle serait heureuse avec son mari et lui-même serait content de son bonheur. Si elle était libre, si elle n'était pas fiancée, alors il lui demanderait d'être sa compagne. Il la retrouva un soir au Barrio Chino, devant la Criolla*, le rouge aux lèvres, du noir aux yeux. Elle faisait le tapin. J'entends encore sa voix trembler lorsqu'il disait en serrant les poings et la voix pleine de sanglots :

« Si elle m'avait dit que ce métier lui plaisait, qu'elle le faisait de sa propre volonté, je n'aurais rien dit et je lui aurais proposé de venir avec moi, de vivre avec moi de l'argent que je gagnerais en travaillant. Mais Angelita avait un *chulo* (maquereau) qui la battait quand elle ne gagnait pas assez et qui l'avait obligée, à force de coups et de menaces, à se prostituer. Je suis parti, la laissant à son travail et je me suis planqué. J'ai attendu presque toute la nuit... puis il est arrivé, l'a prise par le bras comme si

* Il s'agit d'un célèbre cabaret sis au cœur du Barrio Chino dans la calle del Cid – que fréquenta Jean Genet en 1932 et qu'il mentionne dans son *Journal du voleur* (1949). L'endroit disposait de nombreuses chambres à louer pour la prostitution des deux sexes, tandis que la partie supérieure de l'édifice abritait des dortoirs pour les immigrants venus à Barcelone en quête de travail.

elle était sa propriété depuis toujours. Je suis sorti de ma planque et me suis approché. J'ai demandé à Angelita s'il était son homme. Elle a répondu : "Oui, José." Ma *navaja* est entrée dans son cœur toute seule. Il n'a pas dit un mot. Il est resté un moment droit, les yeux grands ouverts, puis il est tombé la face contre terre. Voilà pourquoi je hais les prêtres, pourquoi je me bats contre les capitalistes : parce que les prêtres et les capitalistes sont les maquereaux du peuple. Ils nous obligent à travailler pour eux comme les souteneurs forcent les filles à se prostituer : par la force des coups et des menaces, par la misère qu'ils entretiennent dans le monde ouvrier. »

PERDIGUERA - III^e PARTIE

VOILÀ ce que je sais et dont je me souviens de mes trois compagnons. Nous étions les plus anciens du groupe à se trouver là. Cartagena était le plus écouté de tous. Étant le plus décidé, son opinion, exposée en termes concis, était en général acceptée de tous. La Calle, Georges et moi étions partisans de faire une sortie pour essayer de nous dégager de ce guêpier. C'est alors qu'il nous dit d'attendre, car lorsque le combat avait commencé, il avait vu deux ou trois des nôtres courir vers nos lignes. Il espérait que, peut-être, des renforts arriveraient. La matinée passa et rien n'apparut à l'horizon.

Nous étions complètement cernés. Nous avions vu les fascistes prendre position pour nous couper la route de la sierra. À cent ou cent cinquante mètres de la grange commençait un champ de blé presque plat qui s'étendait jusqu'au pied du monte Oscuro. Nous étions séparés de la plaine par des tas de gerbes de blé. Nous avions bien essayé d'empêcher l'encercllement complet, absolu, mais les munitions commençaient à manquer. Nous ne tirions plus qu'à coup sûr. Ils essayaient de nous faire gaspiller les cartouches avec des leurres : chapeaux, bérets tendus au bout des fusils, mais nous les laissions faire pour ne tirer que lorsque nous étions certains que la tête se trouvait dessous.

Ce fut vers 11 heures qu'ayant perdu tout espoir d'une attaque des républicains pour nous aider nous nous décidâmes à en finir. La Calle, énervé par l'attente, comme nous tous, nous dit à peu près ceci :

« Ils ne nous attaqueront que cette nuit. Ils espèrent pouvoir s'approcher assez près pour mettre le feu. C'est ce que je ferais si j'étais à leur place. Et nous, que faisons-nous? Nous attendons qu'ils viennent nous chercher et nous fassent griller? Moi, mort pour mort, je préfère mourir en tuant. On sort et même si on est tous tués, on aura la satisfaction d'en emmener quelques-uns avec nous. »

Nous exposâmes aux copains notre décision. Tous acceptèrent de sortir. De toutes façons, nous étions faits comme des rats. Parmi les blessés, quelqu'un nous fit une proposition : ceux qui, ne pouvant ni courir ni marcher, étaient donc obligés de rester pouvaient, par les meurtrières du rez-de-chaussée, empêcher que toute la puissance des feux ne converge vers ceux qui sortaient. Il nous suffisait de les aider à se mettre en position de tir. Les blessés graves, les mourants nous suppliaient de ne pas les laisser tomber vivants aux mains de l'ennemi. Trois ou quatre, qui avaient gardé leur arme, se suicidèrent. Les autres furent achevés au couteau par Cartagena.

Moi, je regardais tout cela comme si je n'étais pas concerné. J'étais le spectateur indifférent d'une tragédie absurde qui se serait déroulée hors du temps... et où il y aurait eu un acteur qui me ressemblait comme un frère. Avec une ficelle que j'avais ramassée dans un coin, j'avais attaché un de mes pistolets à mon cou en me faisant un collier qui descendait jusqu'au fourreau. L'autre était retenu par une boucle passée à mon poignet. Ainsi paré, ils ne risquaient pas, pendant que je courais en lançant des grenades, de tomber.

Tout était prêt. Cartagena en espagnol, moi en italien, Georges en français expliquâmes notre plan. Nous devions nous diviser en deux groupes : un de chaque côté de la porte. Nous l'ouvrons et nous nous élançons vers la sierra en faisant feu de toutes nos armes, chaque groupe de son côté, pendant que ceux qui restent nous appuient avec les F.M. Nous sommes virtuellement, si nous restons là, tous morts. Si nous nous rendons, dans la meilleure des hypothèses, nous serons fusillés. Donc, notre intérêt est de nous faire tuer les armes à la main. L'exemple est sous nos yeux : les corps de Mimosa et d'Augusta prouvaient que rien ni personne ne trouverait grâce auprès d'eux.

Notre petit speech terminé, tout le monde se plaça devant la porte : Cartagena et Georges d'un côté, La Calle de l'autre en tête. Moi, je devais prendre ma place près de José, mais au dernier moment, pendant quelques secondes, il me fut impossible de bouger. La peur ? Peut-être. Ce que je sais, c'est que, subitement, le souvenir de ma mère, décédée depuis huit ans environ, surgit du tréfonds de ma mémoire et que pendant ce court laps de temps, j'ai cru la voir devant moi. Puis, tout s'effaça et je pris ma place au milieu de ces hommes qui allaient mourir, et qui le savaient.

« ¡Vamos!... On y va!... *Andiamo!*... ¡Adelante!... En avant!... *Avanti!*... Vive la liberté! »

Les cris avaient jailli de nos poitrines au même moment que la porte, repoussée avec violence, s'ouvrait sur la plaine inondée de soleil.



Miliciens à l'assaut sur le front d'Aragon, été 1936.

PERDIGUERA - IV^e PARTIE

DIRE ce qui se passa dès que nous fûmes dehors est presque impossible. Lancés comme des flèches au milieu des hurlements, des explosions, en deux directions divergentes, nous pûmes nous éloigner de la grange, mais l'effet de surprise fut court. J'étais parmi les derniers à avoir franchi le seuil de notre fortin. Je courais et à mesure que j'avancais, je voyais les copains qui étaient devant tomber. Combien de fois me suis-je laissé choir par terre pour recharger mes armes ? Je l'ignore. Je me souviens d'avoir vu Cartagena s'arrêter, porter son pistolet à la tempe et s'écrouler. Des hommes se battaient au corps-à-corps et leurs armes brillaient au soleil. Je vis Georges bondir par-dessus un tas de gerbes de blé et une baïonnette jaillir de derrière et s'enfoncer dans sa poitrine. J'ai tiré sur l'homme qui, à genoux, tenait le fusil. Ils sont tombés tous les deux, l'un sur l'autre.

Comme je passais, je sentais les balles siffler près de moi, à mes oreilles. Devant moi, la plaine et au loin La Calle, son F.M. serré sous son bras, fonce vers la vie. Le fusil lui échappe des mains, il tombe. Des petits nuages de poussière s'élèvent autour de moi comme les premières gouttes de pluie en soulèvent en tombant sur une route poussiéreuse en été. Il y a une mitrailleuse sur le clocher. Je commence à courir en zigzag. José, à plat ventre, pointe son arme et tire. Je vois tressauter le canon au rythme des rafales qu'il éjecte. On ne me vise plus. La pluie tombe dru tout près de lui. Il me crie : « *Más de prisa* [plus vite], Antonio, *más de prisa* » et se redresse sur ses mains comme s'il

voulait se lever. Il retombe et reste immobile une main crispée sur son fusil. Je continuai ma course et je reçus un coup de poing dans les reins. Je ne voyais plus les nuages de poussière se lever devant moi, mais j'entendais encore loin derrière moi les rafales rageuses de la mitrailleuse. Enfin, elle s'est tue. Moi, je me suis écroulé, j'ai roulé par terre et suis tombé dans un abîme sans fond.

Je me suis réveillé au fond d'un *barranco* [ravin]. J'avais glissé et perdu connaissance en dévalant les parois de ce fossé naturel. Il faisait encore jour. Deux cavaliers en patrouille m'ont ramassé au bord d'un sentier et reconduit à Farlete. J'étais complètement épuisé.

Après avoir satisfait la curiosité naturelle des copains réunis dans le P.C. et avoir ingurgité pas mal de victuailles, j'ai demandé à Madeleine de prendre un paquet de cigarettes dans la cartouchère du ceinturon que j'avais déposé à l'écart, car la poche de mon blouson était vide. La boîte à chargeurs me servait de réserve pour mon service de fumeur. Une exclamation en sa langue maternelle nous fit tourner la tête : elle regardait le cuir comme si elle n'en avait jamais vu :

« Qu'y a-t-il ? »

– Mais regardez ! »

Et ce disant, elle vida le contenu sur la table. Sur la face extérieure de la boîte, il y avait un trou. Le paquet de cigarettes était traversé par un morceau de cuivre. Madeleine, s'apercevant que ma manche gauche était trouée, me fit lever pour mieux m'examiner avec les autres. Chance, malchance ? Qui peut répondre à cette question ? Même pas moi. Si vivre est une chance, alors ce jour-là j'ai été chanceux. Trois balles m'avaient frôlé de si près qu'elles avaient percé mon blouson en deux endroits : la manche et le côté, la troisième, le bas de mon pantalon. Toutes trois du côté gauche. J'ai gardé le petit cône de cuivre bourré de plomb pendant longtemps sur moi comme un porte-bonheur.

ARRIVÉE DE PABLO

LE LENDEMAIN, on m'apprit que je n'étais pas le seul rescapé de ce massacre. Ben Sala, un Algérien, et Manuel sont arrivés dans la nuit : le sang-froid, l'art du camouflage du fils du Maghreb et la connaissance du terrain de Manuel leur ont permis d'échapper aux regards des fascistes, de s'éloigner et de rejoindre nos lignes une fois la nuit tombée. Ils avaient, de leur cachette, vu la fin de Berthomieu, de Marthe et de beaucoup d'autres. Leurs dires confirmèrent ce que le copain allemand nous avait dit avant de mourir.

À Farlete, personne ne savait pourquoi les centuries n'avaient pas bougé de leur position. Une rapide enquête auprès des différents secteurs intéressés nous apprit qu'aucun ordre ne leur était parvenu. Les responsables croyaient que nous opérions un simple coup de main comme d'habitude³¹. Au Q.G. de Durruti, il nous fut impossible de trouver Ruano, le responsable de l'application du plan. Buenaventura ignorait tout des origines de l'affaire qui avait coûté la vie à cent vingt d'entre nous³².

Ce jour-là, je fus témoin d'un fait qui me fit découvrir un aspect nouveau pour moi du caractère de « Gori » : un commando de trois ou quatre paysans avait été surpris, la nuit précédente, en train de s'approcher de la tente où Durruti reposait, pour le trahir. Ils venaient de la sierra d'Alcubierre et étaient de pauvres bergers fanatisés par les curés. Vieillis avant l'âge par le travail et les privations, ils attendaient, résignés, l'exécution de la sentence qui les avait condamnés à mort. Le peloton se plaça en face, à une dizaine de mètres des condamnés. « En joue ! » Je vis les pauvres

hères faire le signe de la croix. « Feu ! » Les douze fusils ne firent qu'une seule détonation. Tous les condamnés tombèrent sauf un qui resta debout en regardant le peloton avec des yeux écarquillés par la surprise : il devait se dire que les révolutionnaires étaient de bien mauvais tireurs pour le manquer à cette distance avec un fusil. Moi aussi, j'étais stupéfait. Je m'attendais à entendre une seconde décharge et à voir un des hommes s'approcher pour leur porter le coup de grâce. Au lieu de cela, je vis deux types porteurs de seaux pleins d'eau qu'ils vidèrent consciencieusement sur les prétendus morts. Les fusils étaient chargés de cartouches à blanc. « Gori » les laissa repartir après leur avoir dit que nous faisons la guerre à l'ignorance et à l'esclavage et non aux pauvres bougres qui ne comprenaient pas où étaient la justice et la liberté.

Le Groupe international de la colonne Durruti avait reçu un coup mortel à Perdiguera, mais il n'était pas complètement fini. Un ex-colonel de l'armée italienne vint remplacer Berthomieu. On l'appelait Pablo. Je n'ai jamais su son vrai nom ni les raisons profondes qui l'avaient fait choir parmi les révolutionnaires. Il était assez âgé. Officier de la guerre 14-18, il n'était pas ce qu'aujourd'hui on appellerait un « baroudeur » ou un chef de guérilla, comme Louis. Avec lui, nous commençâmes à faire la vie de tranchée ou les attaques de masse comme troupes de choc.

Pablo était accompagné, partout où il allait, par une jeune femme qui se faisait appeler Louise. Mince, un minois chiffonné, assez agréable à regarder, elle avait une voix douce et musicale qui enchantait l'oreille. Comme elle était exactement le contraire de Madeleine, plutôt petite et boulotte, j'en tombai amoureux, tant et si bien que Pablo s'en aperçut et, pour m'éloigner de sa gouvernante, m'octroya quelques jours de permission à Barcelone³³.

BARCELONE

AVEC MOI, il y avait un autre permissionnaire: Lorenzo Giua. Il était fils d'un professeur de je ne sais plus quelle école de Turin, en Italie. Il avait été envoyé par Mussolini au *domicilio coatto* dans une île de la Méditerranée. Lui-même étudiant, il s'était exilé pour échapper aux sbires du fascisme italien³⁴. On ne tarda pas à sympathiser. À notre retour du front, on devint presque inséparables et pendant de longs mois, nous partageâmes tout ce que nous avions. À notre passage à Bujaraloz, on nous remit une forte somme d'argent. La solde de trois mois. Dix pesetas par jour pour essayer de nous faire tuer. C'était pas trop mal payé.

J'avais bien entendu dire que pour ne pas effaroucher les gouvernements des pays démocratiques qui pouvaient nous aider en nous vendant des armes, le Comité révolutionnaire avait été obligé de remettre en circulation les pesetas. Mais pour moi, ce fut comme une révélation: la révolution avait échoué. Comme en Russie, quelque temps après la victoire des masses ouvrières et paysannes, les chefs du Parti communiste déclarèrent qu'il fallait faire un pas en arrière et rétablir la valeur de la monnaie. Ce premier pas avait été suivi de beaucoup d'autres, et le peuple russe n'avait fait que changer de maître: après le tsar père de toutes les Russies, le petit père du peuple: Staline.

Barcelone ne fit qu'augmenter mon amertume: les ramblas regorgeaient* de monde, la prostitution régnait en souveraine sur

* On lit « régurgitaient » (italianisme) dans l'original.

la grande ville. Les miliciens en permission, reconnaissables à la salopette (*mono*) qu'ils avaient adoptée, remplissaient les rues de leurs chants et de leurs rires sans voir que la cause était trahie, la révolution morte. Il ne restait plus que la guerre contre le fascisme, la guerre entre deux formes d'esclavage.

L'argent, cette peste, avait recommencé son œuvre. Après une courte visite au syndicat, Lorenzo me conduisit chez des amis où je fis la connaissance de Francisco et Emilio Ferrer, petits-fils du fondateur de l'École moderne, fusillé à Montjuich avant la guerre 14-18 pour ses idées.

Francisco décida de venir avec nous en Aragon avec celle qui était sa compagne : Giuditta, une Italienne, vieille militante anarchiste chassée d'Italie par l'avènement de Mussolini. Elle avait connu Francisco encore enfant, s'était attachée à lui et ne l'avait plus quitté, jouant auprès de lui le rôle de gouvernante-maîtresse. Brave femme, convaincue de la justesse de ses idées, toujours prête à rendre service et à faire tous les sacrifices pour le triomphe de son idéal et le bonheur de son Francisco³⁵.

À Barcelone, j'ai eu la chance de rencontrer un échantillon d'une espèce qu'il n'est pas facile de découvrir dans la vie courante, même en connaissant son existence. Lorenzo m'avait invité à passer une soirée avec deux filles qu'il avait rencontrées : elles pouvaient avoir entre 16 et 17 ans. L'après-midi fut délicieux : la fille qui m'avait choisi pour compagnon de jeu était sympathique, spirituelle, rieuse et, ce qui ne gâchait rien, assez jolie. Je dépen-sais sans compter et je poussais Lorenzo à se défaire des billets qui gonflaient ses poches, tant et si bien qu'il se décida à m'avouer que les filles étaient deux professionnelles qu'il avait louées pour la soirée, et pour la nuit si cela me faisait plaisir.

J'ai toujours aimé la Femme et depuis ma puberté le seul passe-temps que je préfère est le jeu de l'amour. Mais je n'ai jamais pu m'amuser avec une prostituée que je paie : la pensée qu'elle suppute les gains que lui rapporte ma pratique pendant que je la caresse me coupe toute envie de batifoler.

Discrètement, je proposai à ma compagne de laisser tomber Lorenzo et son amie. Elle accepta et, profitant des remous de la foule, nous perdîmes nos compagnons. Attablés à la terrasse d'un

café, je lui demandai de me raconter les raisons qui l'avaient poussée à choisir le plus vieux métier du monde. Franchement, je m'attendais à l'éternel et classique baratin sur la mère malade, la famille à nourrir, les petits frères à élever. Elle me dit que depuis toujours elle faisait ce métier : toute gosse, elle se faisait caresser pour des bonbons par l'épicier du quartier, puis, plus grande, pour des jouets et des bijoux de pacotille. À 12 ans, elle s'était laissé faire par un type qui, pour sa complaisance, lui avait offert un collier en or qu'elle portait encore à son cou. Je l'écoutais raconter tout cela, surpris de voir l'expression candide et sereine de son visage et de ses yeux, comme si ce qu'elle faisait était naturel. Je pensais aux courtisanes, prêtresses de Vénus, de l'Antiquité grecque ou romaine...

Quand elle eut terminé son récit, je lui exposai ma façon de concevoir les rapports entre un homme et une femme, puis je lui parlai de La Calle et de la petite Angelita. Je ne la regardai pas en parlant de celui dont la mort m'avait permis de sortir de l'enfer de Perdiguera. L'émotion nouait ma gorge et mon regard se voilait de larmes. Je revivais ces instants, pour moi tragiques. À la fin, je levai les yeux vers elle : les coudes sur la table, le visage serré dans la coupe de ses mains, ses yeux paraissaient voir une vision lointaine.

Je me levai et partis en déposant une poignée de pesetas devant elle. Je n'étais pas très loin de là quand elle me rejoignit en courant et prenant mon bras, elle remit les billets dans ma poche en disant :

« Ne me quitte pas encore, rien ne t'appelle nulle part. »

Ses yeux étaient rouges, sa voix tremblait comme celle d'une fillette qui a peur qu'on lui refuse ce qu'elle désire et qu'on la gronde. Nous nous sommes promenés tard dans la nuit, puis je l'ai accompagnée chez elle. Au moment de nous séparer, elle m'a demandé :

« Quand pars-tu ?

– Peut-être demain, sûrement après-demain, lui ai-je répondu.

– Ici, c'est chez mes parents. Merci. *¡Adiós!*

– Merci de quoi ?

– De ne pas avoir voulu coucher avec moi et d'avoir eu la gentillesse de me raccompagner. »

Elle ferma la porte et disparut. Je ne lui avais pas demandé son nom, je ne lui avais pas dit le mien.

DURRUTI, ASCASO ET LES AUTRES

CIUDITTA et Francisco Ferrer m'avaient présenté à María Ascaso, sœur de Francisco Ascaso, mort le 15 juillet* pendant l'attaque de la caserne d'Atarazanas. Durruti, Ascaso, Jover, trois noms, trois hommes célèbres en Espagne et dans toute l'Europe³⁶. Tous les journaux avaient parlé de leurs faits et gestes à la suite du meurtre du cardinal Soldevila et de l'attentat contre le roi Alphonse XIII.

Francisco est mort le premier, Buenaventura quelques mois après, seul Jover en réchappera et viendra se réfugier en France.

On me conta chez María cette anecdote sur Ascaso qui témoignait de sa détermination et de son courage : dans un café d'une petite ville de Catalogne, des phalangistes, autour d'une table, déblatéraient sur la FAI et la CNT et se vantaient de donner une bonne raclée à tout cénétiste qui se présenterait. L'endroit était fréquenté presque exclusivement par des phalangistes. Je dis « presque » car ce soir-là s'y trouvait quelqu'un qui alla répéter tout de suite les propos qu'il venait d'entendre à Francisco, qui ne se trouvait pas loin. Ascaso entra dans le café, s'approcha de la table où les quatre amis continuaient leurs rodomontades, déclina son nom et ses qualités puis tira, sans sortir son arme de la poche, et disparut avant que les présents ne se fussent ressaisis.

Dans tous les villages, bourgs, hameaux de la péninsule ibérique, on parlait d'eux avec admiration et respect. Je me souviens

* Il est mort le 20 juillet au matin du second jour de l'assaut à la caserne.

qu'une fois, en 1935, dans une gare où un contrôleur m'avait arrêté car j'avais omis d'acheter mon billet, des paysans m'offrirent l'hospitalité pour la nuit. C'était en Castille, entre Madrid et Tolède, le hameau se trouvait à une dizaine de kilomètres de la gare où ces paysans venaient se ravitailler en eau potable à un wagon-citerne, avec un bourricot chargé de deux barils. L'animal connaissait si bien le chemin que l'on n'avait pas besoin de le surveiller, on le suivait, et par la nuit la plus noire il nous aurait conduits à la maison.

Chemin faisant, on parla de la CNT et le nom de Durruti vint à mes lèvres : ce fut comme si j'avais nommé un héros de légende, un chevalier de la Table ronde qui allait par les routes du monde, pourchassant les puissants et se penchant sur les misères du petit peuple pour le soulager. À leurs yeux, moi qui partageais ses idées, j'étais devenu une espèce d'apôtre. Braves gens, pauvres paysans de Castille. Dans cette famille de plus de dix personnes, une seule savait à peine lire et écrire : une jeune femme estropiée par un coup de pied de mulet lorsqu'elle était encore enfant, et qui vivait dans l'établissement où elle était soignée.



*Ascaso, Durruti et Jover dans les locaux du Libertaire
à Paris, le 14 juillet 1927.*

BERNERI

MON COURT séjour à Barcelone m'apprit que la révolution sociale reculait : la nécessité vitale de gagner la guerre faisait passer au dernier rang les réformes qui nous étaient chères. Pour les anarchistes, la poursuite de la guerre primait tout : ils avaient accepté de rentrer dans le gouvernement de Catalogne pour conserver l'unité des forces prolétariennes. On parlait déjà de la réorganisation de l'armée, de sa restructuration en divisions, bataillons...

Chez María Ascaso, les discussions très animées, entre ceux qui étaient pour et ceux qui étaient contre, duraient jusqu'à des heures très avancées de la nuit. J'étais un des adversaires du retour à l'armée classique. Mais mes adversaires avaient un argument de poids : il fallait gagner la guerre d'abord. Mes compagnons, confiants dans leur combativité, dans la justesse et la bonté de leur idéal, méprisant la conquête du pouvoir pour eux-mêmes, croyaient qu'une fois la paix revenue, les masses ouvrières et paysannes s'organiseraient, suivant l'exemple des collectivités aragonaises et catalanes que nous avons implantées là où nous étions passés. Ils tenaient pour négligeable le fait que tous les partis et organisations en lutte contre les fascistes avaient ouvert leurs portes à n'importe qui pour gonfler leurs effectifs. Ainsi, numériquement parlant, le rapport des forces avait changé, basculant d'un camp à un autre³⁷.

Dans certaines villes, le Parti communiste, pratiquement inexistant avant le 19 juillet, était devenu majoritaire. Les autres formations politiques aussi voyaient le nombre de leurs adhérents

augmenter, mais dans des proportions moindres. La lutte pour le pouvoir était perceptible par tous, même par ceux qui, comme moi, ne côtoyaient pas les hautes sphères de la politique.

Le jour où j'avais connu Francisco Ferrer, j'avais également fait la connaissance de Camillo Berneri, professeur de philosophie et conseiller écouté des libertaires d'origine italienne. Je l'avais, par la suite, souvent rencontré chez María. Au fil des discussions, nous avons sympathisé. J'éprouvais un véritable plaisir à l'écouter, et lui riait lorsque, lui répondant, je poussais mon raisonnement jusqu'à l'absurde.

Un soir, le débat s'était engagé sur la possibilité, pour un libertaire, de travailler à son compte et d'ouvrir un atelier. Prenant la parole, j'essayais de lui démontrer qu'avec le temps, si l'affaire prospérait, le libertaire serait porté à agrandir son atelier, à embaucher des ouvriers pour faire face aux commandes et satisfaire les clients. Et, un beau jour, l'ancien anarchiste se retrouverait faisant partie d'une organisation patronale et membre honoraire des œuvres de la police pour défendre ses usines et son capital devant les exigences de ses ouvriers et employés. L'anarchiste est un être humain : il est sujet à toutes les tentations, à toutes les embûches de la société dans laquelle il évolue. L'effort le plus grand qu'il doit fournir est celui qui lui permet de rester, s'il est ouvrier, paysan, employé, ce qu'il est. Si le sort l'a fait naître nanti de tous les biens de la terre, il doit trouver la force de renoncer à son rang et à la fortune, et devenir à son tour quelqu'un qui travaille pour vivre, c'est-à-dire un exploité.

Ma tirade m'avait valu la sympathie du professeur qui, en apprenant que je désirais retourner au front car l'ambiance de la ville commençait à me fatiguer, me proposa de faire le voyage avec lui. Berneri ne se faisait pas d'illusions sur le dénouement de la lutte entre les différentes factions pour la conquête du pouvoir dans l'Espagne antifasciste. Comme je lui citai une phrase de Louise Michel, «Le pouvoir est maudit, il pourrit tous ceux qui l'exercent», il me dit que la Bonne Louise avait raison, mais que, malgré les défaillances de certains de ses compagnons les plus chers, elle avait continué son combat jusqu'au dernier jour de sa vie, fidèle à son idéal. Il dit aussi qu'il ne fallait jamais désespérer,

malgré les échecs, les défaillances, les trahisons. L'humanité marchait vers l'Anarchie, c'est-à-dire vers la Liberté absolue de tout individu, vers cette forme de société où il n'y aura, au livre des lois, que deux articles :

- 1 – La Liberté d'un individu finit là où la Liberté d'un autre commence.
- 2 – Chacun doit produire selon ses possibilités et consommer selon ses nécessités.

Puis il me rappela cette phrase d'Élisée Reclus :

« L'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre. »

C'est Camillo Berneri qui me donna de la progression sociale cette image :

« Le cheminement de l'Humanité est comparable, me dit-il, à une migration de fourmis rouges dans les pays tropicaux : elles avancent en rangs serrés, détruisant toute vie animale ou végétale sur leur route, pour se nourrir. Les indigènes allument des feux, creusent des fossés pour les détourner, les arrêter dans leur marche et protéger ainsi leurs champs, leurs récoltes... Les fourmis avancent... Les premiers rangs étouffent le feu, comblent le fossé plein d'eau. Les autres passent sur les cadavres calcinés ou noyés de ceux qui se sont sacrifiés pour que leur peuple arrive là où il pourra construire la nouvelle Cité. Les anarchistes ont été depuis toujours le fer de lance du progrès social vers la liberté absolue de l'être humain. Obligés par les réactionnaires à user de la violence pour défendre ou conquérir les droits à la vie, nous exposons nos idées, mais nous nous refusons toujours à les imposer par la force³⁸. »

LA SIERRA D'ALCUBIERRE

ARRIVÉS à Bujaraloz, nous nous séparâmes après nous être promis de nous revoir.

À Farlete, le groupe n'était plus le même : beaucoup parmi les plus anciens étaient partis. Les uns avaient quitté l'Espagne, les autres avaient rejoint les autres formations (celles que l'on appela « Brigades internationales »)³⁹.

Pablo, après mon retour, appela au rapport tous les vétérans. On se retrouva une dizaine : où étaient-ils, tous les autres ? La grande majorité était restée à Perdiguera. Les autres, dégoûtés par ce qui s'était passé, avaient préféré partir.

Affinenghi, Scolari, Otto, Jacques, et d'autres dont j'ai oublié le nom, avaient formé un petit groupe que le colonel garda à son P.C. pour les missions de reconnaissance et pour effectuer des coups de main⁴⁰. Parmi les dernières recrues, il y avait certains individus que je soupçonnais d'être venus plus attirés par l'appât du gain que par choix idéologique. Ils étaient gueulards, prétentieux, toujours prêts à se battre entre eux pour un oui ou pour un non et ils obligèrent Pablo à demander de nous envoyer en ligne. C'est ainsi que, de groupe mobile d'assaut, on commença à devenir une unité comme les autres.

On nous expédia dans la sierra d'Alcubierre relever une centurie. Les compagnons de la CNT avaient fait du bon travail. Les tranchées étaient creusées, très bien conçues, je dirais même presque confortables. Des couloirs d'accès, couverts, reliaient les postes de combat à une cité troglodytique où habitaient les unités qui avaient la garde de la position. Ces grottes, véritables maisons

souterraines, creusées au flanc de la montagne, nous offrirent un abri parfait contre les rigueurs de l'hiver. Il faisait en effet assez froid sur les hauteurs, surtout la nuit.

Je partageais ma caverne avec Affinenghi et deux Espagnols, ainsi qu'avec Tarzan, mon chien, qui dormait au pied de mon lit. Prévoyant une assez longue absence, j'avais suivi l'exemple de plusieurs compagnons et j'avais amené mon ami à quatre pattes avec moi. Tarzan faisait tache dans la meute à tous les points de vue : il était noir, son poil, long et frisé, lui recouvrait presque complètement les yeux, ses pattes étaient fortes et musclées. Tout le différençait de la gent canine qui partageait notre vie. Les autres chiens étaient de Galgos, de la famille de chiens courant, faits pour chasser le lièvre en plaine ; leurs pattes étaient longues et nerveuses, leur poil ras et de couleur claire. Tarzan ne donnait jamais de la voix. Partout où j'allais, il était près de moi. En patrouille, il me précédait de quelques mètres, le nez en l'air, les oreilles dressées, attentif à toutes les odeurs, à tous les bruits imperceptibles à mes sens. Parfois il s'arrêtait, un léger grondement sortait de sa gorge comme pour me prévenir, à voix basse, qu'il y avait une présence étrangère à proximité. Je crois que les chiens sont dotés d'une espèce d'intelligence, que certains individus de la race canine sont capables de juger une situation donnée et agir en



Le col d'Alcubierre, vu de la position que défendait Orwell.

conséquence. Pour moi, Tarzan était un chien intelligent. La preuve? La voici : il avait neigé toute la nuit et toute la journée. La sierra était couverte de neige. Vers 1 heure du matin, je quittai mon poste après avoir passé les consignes au compagnon qui était venu me relever. Il faisait un froid sibérien et, une fois quitté le boyau d'accès à la tranchée, je me retrouvai dans un paysage lunaire d'une blancheur blafarde. La neige tombait toujours. Je suivais Tarzan, m'efforçant de mettre mes pieds dans l'empreinte de ses pattes, car toute trace de chemin avait disparu sous l'épais manteau blanc. Nous étions presque arrivés à mon gourbi, lorsqu'il s'arrêta, pointant sa tête vers le bas de la vallée, et commença à grogner doucement. Je le caressai pour le calmer, mais il continua à gronder, retroussant ses babines comme s'il voulait mordre, puis il recommença à avancer. J'étais loin de me douter de quoi il s'agissait. Je pensais qu'il avait éventé un gros gibier, que son instinct de chasseur s'était réveillé. La curiosité me poussa à le suivre pour voir le déroulement de la chasse et, s'il était nécessaire, lui prêter main forte. Nous avançons sans bruit. Voyant que je le suivais, Tarzan avait cessé de grogner, le silence était absolu. Au pied d'un grand pin, il s'arrêta et s'accroupit, prêt à bondir sur la proie lorsqu'elle serait à sa portée. Moi, j'essayais de voir si quelque chose bougeait dans les parages, dans les espaces entre les arbres ; quelle sorte de gibier avait-il flairée? Je ne tardai pas à être fixé.

Au bout d'un petit moment, je vis une masse sombre sortir du couvert, traverser en bondissant un tapis de neige et disparaître derrière un buisson. Puis une, deux, trois, quatre formes noires bondir pour rejoindre la première. Un commando essayait de nous surprendre, profitant de la tempête de neige et du froid de canard. Ils avaient contourné nos lignes en se fauflant entre deux postes et ils voulaient nous surprendre par-derrière, en espérant peut-être que, s'ils étaient découverts avant l'attaque, ils pourraient se faire passer pour des républicains égarés.

Moi, sur le moment, je ne raisonnais pas si loin. Après avoir lancé une Lafitte derrière le buisson, je commençai à tirer au pistolet. L'explosion de la grenade et les coups de feu réveillèrent tout le monde en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Je fus entouré d'hommes en armes. Ma bombe n'avait tué personne, les

coups de pistolet non plus, mais les avait cloués sur place. On fit cinq prisonniers que l'on envoya au Q.G.

Ce n'était pas la première fois que les chiens éventaient l'approche de francs-tireurs ennemis, mais ils aboyaient, et en nous prévenant ils avertissaient l'adversaire qui se retirait avant que nous ne puissions intervenir.

Si je m'étends si longuement sur l'intelligence et les capacités de mon ami à quatre pattes, c'est que je n'ai aucun mérite pour son éducation. Mais son premier maître devait être un as du dressage. Moi, je découvrais avec étonnement ses qualités d'intelligence, de courage et aussi sa fidélité. Plusieurs copains espagnols m'affirmèrent que mon Tarzan était un chien de braconnier. Or, comme je n'aimais pas la chasse, je ne m'étais jamais préoccupé de le mettre à l'épreuve. Ce n'est que six mois après l'exploit militaire que je viens de relater que Tarzan me révéla ses talents de chasseur : depuis près d'un mois, nous étions sur une position qui n'était, c'est le moins que l'on puisse dire, pas très confortable. L'artillerie et l'aviation de Franco s'étaient juré de nous avoir par la faim, en empêchant que le ravitaillement arrive normalement jusqu'à nous, par des bombardements et des tirs de barrage effectués aussi bien de jour que de nuit. Lorsque l'intendance arrivait à passer les *garbanzos* (pois chiches) qu'elle nous apportait, ils étaient si mal cuits que nous avions pris l'habitude de dire qu'avec des lance-pierres et les pois chiches nous aurions pu repousser une attaque victorieusement.

Un matin, une salve d'exclamations attira mon attention :

« Regarde, là-bas, c'est un lapin, non un lièvre... *Es demasiado lejo para tirar...* [Il est trop loin pour tirer...] On lâche les chiens?... Oui, oui, laissons les chiens... »

On ouvrit les chicanes du réseau de barbelés et la meute hurlante se lança vers la proie qu'elle avait sentie ou vue. J'avais Tarzan en laisse, car il avait pris l'habitude de partir parfois pendant des heures, et je craignais qu'on ne me le transforme en rôti, en bœuf en daube, chose déjà arrivée avec d'autres de ses congénères.

Un de mes amis me conseilla de le lâcher pour voir son comportement dans la chasse à courre qui commençait. Je défis son collier, et après m'avoir regardé il partit comme une flèche... pour

s'arrêter à une centaine de mètres de nous. C'était ridicule : envoyer un chien de son gabarit chasser avec des bêtes taillées pour la course dont quelques-unes avaient déjà une longue expérience. Le lièvre, car c'en était un, fuyait en bondissant par-dessus les touffes de thym, de romarin avec toute la meute à ses trousses. Mon chien, après avoir regardé un bon moment le gibier et les chasseurs, semblait s'être désintéressé de leurs agissements et était parti au petit trot dans une direction parallèle... J'étais déçu : je savais que mon ami ne pouvait pas battre des lévriers à la course. La nature ne l'avait pas fait pour ça. Je regrettai de l'avoir lancé dans cette aventure où il n'avait aucun rôle à jouer. J'allais rentrer sous ma tente lorsqu'un cri m'arrêta :

« Bravo Tarzan!... Bravo!... »

Un copain m'expliqua : Tarzan, au lieu de courir derrière le lièvre, était allé se poster là où il pensait que la bête devait passer. Il ne s'était pas trompé. Il l'avait saisie au passage et, maintenant sa proie dans la gueule, il courait de toute sa vitesse pour venir se mettre sous ma protection, car il avait toute la meute à ses trousses. Toute ma section se précipita à la rencontre du chien pour le protéger des autres qui lui auraient fait un mauvais parti afin de reprendre l'objet de leur convoitise.

Mais retournons dans la sierra. Pendant les deux mois que nous y passâmes, à part quelques alertes pour repousser des coups de main de petite envergure, les jours s'écoulaient calmes et paisibles. Notre tâche se réduisait à monter la garde et à entretenir les armes en bon état. Nous occupions nos loisirs comme nous pouvions : les amateurs de jeux faisaient d'interminables parties de cartes, de dames ou d'échecs. D'autres s'escrimaient à tailler au couteau des morceaux de bois. Mais la majorité préférait écouter les cours d'histoire, de géographie ou de sociologie que les conférenciers improvisés donnaient l'après-midi et le soir dans une grotte assez spacieuse pour contenir une trentaine de personnes.

Le conférencier traitait le même sujet plusieurs jours de suite, répondant aux questions, essayant de bien se faire comprendre par l'auditoire et ne passant à un autre sujet que lorsque plus personne ne lui posait de questions. Combien de fois ai-je entendu ces mots ?

« Depuis des millénaires, ceux qui produisent se révoltent contre leurs exploiters. De la révolte de Spartacus à la révolte russe, les ouvriers, les paysans se sont toujours battus pour bâtir la Cité du Bonheur et ils ont toujours été trahis par ceux en qui ils avaient confiance, quand ils avaient la chance de vaincre l'adversaire. Deux exemples : tout le monde connaît la Révolution française ; pour le peuple français, exploité par la noblesse et le clergé, la république était synonyme de liberté et de justice sociale : "Les hommes naissent libres et égaux devant la loi." Mais quelle loi ? Celle édictée par la bourgeoisie alliée au clergé : "Le patron a remplacé le noble. L'ouvrier et le paysan continuent à trimmer." Mais, malgré l'échec de l'égalité dans le domaine économique et social, l'humanité a brisé la plus forte de ses chaînes, la croyance dans le droit divin qui permettait, avec l'aide de Dieu et par sa volonté toute puissante, d'écraser et d'exploiter le peuple. Avec la Révolution française, l'humanité commençait une des dernières étapes sur le chemin de la liberté et de l'égalité entre les hommes. En Russie, les soviets ouvriers et paysans ont chassé la noblesse, le clergé, la bourgeoisie russe, mais ils ont fait confiance à un parti politique et à ses dirigeants qui, une fois au pouvoir, ont réorganisé l'appareil répressif en le rendant plus efficace et plus impitoyable. Grâce à cela, ils ont enlevé aux conseils ouvriers toutes leurs prérogatives. La Russie s'est retrouvée sous la domination d'un nouveau tsar sorti des rangs de la révolution. Le capitalisme a changé de nom. Les richesses de la nation ne sont plus la propriété de quelques familles. Elles appartiennent à l'État, ce qui revient à dire qu'elles sont la propriété des dignitaires du parti au pouvoir. En Russie, la dictature du prolétariat est en réalité la dictature du Parti communiste : qui dit dictature dit oppression, esclavage, délation, violence, meurtre pour ceux qui réclament le droit à la liberté, l'égalité économique et sociale⁴¹. »

Ainsi, nous passons notre temps : en essayant d'augmenter notre culture et en nous efforçant de la partager avec ceux qui n'avaient pas eu la chance de s'asseoir sur les bancs d'une école.

Un beau jour, on retourna à Farlete⁴².

LA NIÑA

MADELEINE était partie voir son mari et son fils à Barcelone⁴³. Je suis rentré à Pina. Là aussi, on commençait à percevoir un certain changement. La population avait évolué. Les petits propriétaires s'étaient intégrés volontairement à la collectivité. De grandes surfaces avaient été travaillées⁴⁴. Les filles et les garçons s'étaient affranchis et secouaient le joug de la vieille morale qui leur défendait de s'entretenir entre eux sans la présence d'un chaperon.

De cette évolution j'ai eu la preuve dès les premiers jours de mon arrivée au *pueblo*. Je me promenais avec Tarzan, lorsqu'on m'interpella :

« Antonio, tu ne salues plus maintenant ? »

C'était une jeune fille avec qui, avant Perdiguera, j'avais beaucoup discuté, en compagnie de La Calle, sur les droits et les devoirs de la femme dans la société libertaire telle que nous la voyions. Elle avait entre 20 et 25 ans. Elle était petite, mince, avait un visage triangulaire bronzé comme celui d'une Gitane. Elle n'était pas jolie, mais dès qu'on la regardait, on ne voyait plus que ses yeux et sa bouche. D'immenses cils dans de grands yeux rendaient plus sombres ses prunelles noires... Sa bouche, aux lèvres épaisses et rouges, était parfaitement dessinée : tout cela sans l'aide du moindre fard, naturellement.

« Salut ! Je croyais que tu étais au jardin. Où vas-tu ?

– Je me promène. Je suis en congé. Veux-tu un verre de vin chaud ?

– Offert par une jolie fille, j'accepte n'importe quoi.

– Rentre et ne dis pas de bêtises. »

Le feu pétillait dans la cheminée. D'une casserole posée sur les braises s'échappait le parfum du vin cuit. Je m'assis au coin de l'âtre, surpris de ne pas voir sa mère ou quelque voisine. Je lui demandai :

« Et ta mère ? »

– Elle est aux champs avec père.

– Tu es toute seule ?

– Oui.

– Bien, dans ce cas, je te remercie de ta gentillesse. Je vais partir, je ne veux pas que l'on jase sur toi. Ton fiancé ne serait pas content s'il apprenait que tu as reçu un homme chez toi et que tu es restée seule avec lui.

– Antoine, les temps ont changé. Personne ne dira rien, je suis majeure. Francisco, après sept ans de fiançailles, est parti à la guerre et il n'a pas donné de ses nouvelles depuis. Assieds-toi et dis-moi ce que sont devenus tes copains, on ne voit plus personne à Pina. »

Tout en parlant, elle avait servi le vin et s'était assise près de moi sur le banc. En satisfaisant sa curiosité, je l'observais : je la trouvais changée, pas physiquement car elle était toujours aussi grêle, menue. S'apercevant de mon examen, elle me demanda à quoi je pensais en la regardant ainsi.

« Sais-tu que tu es plus jolie qu'avant que je parte ? »

– menteur, je ne suis pas aveugle. Plus personne ne m'a jamais dit qu'on me trouvait jolie.

– Les garçons, qu'est-ce qu'ils te disent ?

– Rien.

– Et ton fiancé ?

– Il est parti.

– Oui, je sais, mais avant qu'il ne parte, il ne t'a jamais dit que tes yeux sont les plus beaux du monde, que ta bouche, lorsqu'on la regarde, donne envie de la mordre ? »

Elle se mit à rire en disant :

« Tu as envie de mordre ? Tu n'as pas mangé à midi ? »

Je posai mon verre sur la dalle de l'âtre. Je pris son visage dans la coupe de mes mains et je lui donnai un baiser sur les lèvres. Elle se rejeta en arrière.

« Pardonne-moi, *niña*, depuis longtemps j'avais envie de t'embrasser, n'aie pas peur, je vais m'en aller.

– Pourquoi? Je n'ai pas peur de toi. »

Ses yeux brillaient, la bouche entrouverte souriait en laissant voir le bout rose de la langue. Pour m'empêcher de me lever, ses mains appuyèrent sur mes épaules. Nos lèvres, d'un commun accord, se rencontrèrent encore. Elle portait un pantalon ouvert, mais quand je l'ai quittée, elle était encore vierge. Sur le pas de la porte, elle me demanda en parlant tout bas :

« Tu reviendras ?

– Oui, *querida*.

– *¿Mañana?*

– Oui, demain. »

Le lendemain, je suis retourné autant pour tenir ma promesse que pour lui annoncer mon départ. Le matin même, on m'avait prévenu que le congé était fini. Je devais rejoindre le groupe à Farlete dans la nuit.

En rentrant, l'espoir de flirter avec elle s'évanouit : sa mère était là devant un grand tas de linge à repasser. Après les salutations d'usage, je lui annonçai mon départ. La petite, alarmée, me demanda :

« De suite ?

– Non, cette nuit.

– Alors, on a le temps. Tu soupes avec nous. Ma mère prévientra la *tía* Pascuala. »

Surpris par cette façon de décider qui n'était pas dans les habitudes des familles espagnoles de l'époque, je lui suggérai que c'était elle qui aurait dû faire la commission, car sa mère était très âgée. La vieille devança sa fille pour me répondre :

« Fils, il ne vous reste plus que quelques heures pour bavarder ensemble, ne les gaspillez pas. »

Et elle ajouta d'une voix pleine de tristesse :

« Il faut profiter de la vie tant qu'il est temps⁴⁵. »

La petite me prit la main en disant :

« Viens Antoine, viens.

– Où ?

– En haut. »

Je la suivis. J'étais déconcerté. Il m'était bien arrivé d'aider Vicenta et María à déplacer des meubles dans leur chambre, mais ce n'était pas pour travailler que la fille m'amenait dans sa chambre, car elle ne m'avait pas demandé de l'aider à quoi que ce fût devant sa mère. Arrivés en haut de l'escalier, jugeant que sa mère ne pouvait plus nous entendre, je lui dis :

« *Niña*, qu'est-ce que l'on va faire ? Avec ta mère en bas, c'est dangereux, elle peut nous surprendre.

– *Tonto* (fada), me répondit-elle, je lui ai tout dit. Ma mère est restée à la maison pour que nous soyons libres de faire ce que nous voulons. Puis, poussant une porte : ici, c'est chez moi. »

Puis, ce disant, elle avait mis le verrou et donné un tour de clé. J'avoue que j'étais abasourdi. Je devais avoir l'air d'un canard qui a rencontré un couteau. Heureusement, l'assurance qu'elle avait montrée jusque-là s'était évanouie. Elle était aussi troublée que moi. Nous nous sommes regardés un instant en silence. Je me souviens de lui avoir demandé de défaire ses cheveux qu'elle portait enroulés en un gros chignon. Je me sentais bête, emprunté. Je ne désirais plus m'amuser avec elle. Je la voyais si petite, si frêle. J'avais peur de la blesser, de lui faire mal. Je serais bien parti si j'avais pu le faire sans la choquer, sans lui faire comprendre que je ne la croyais pas capable de supporter l'assaut d'un mâle. Sa déception aurait été peut-être plus douloureuse que n'importe quoi d'autre.

Je me suis approché et j'ai commencé à déboutonner sa robe. Sa chevelure libérée descendait presque jusqu'aux chevilles, lui faisant une cape noire et mouvante qu'elle rejeta en arrière lorsque la dernière étoffe qui la couvrait fut tombée pour offrir à mes yeux le modèle réduit de son corps de femme amoureuse. Le sommet de sa tête m'arrivait juste au menton, les seins paraissaient être deux poires de taille moyenne surmontées d'une corolle rose pâle. On aurait pu la prendre pour une fillette de 13 ou 14 ans si ce n'était la forêt sombre de son pubis qui débordait et lui ombrait la partie supérieure des cuisses. Je la soulevai pour la poser sur le lit ; passant ses bras autour de mon cou, elle prit ma bouche dans un baiser qui me coupa le souffle. Quand je refis surface, elle murmura :

« *Ponte en cueros también* (Mets-toi à poil toi aussi). »

D'un bond, elle descendit du lit pour m'aider à me défaire de tout ce qui pouvait la gêner. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, on était tous les deux dans le premier costume: celui d'Adam et Ève avant le péché. Elle grimpa sur la couche qui était très haute et s'étendit en travers, les jambes pendantes, les cuisses légèrement écartées. Je me penchai sur elle; ma bouche s'appropriâ un sein et une main l'autre. Longuement, je la caressai ainsi. Moi, je savais qu'elle était vierge et j'avais peur, non pas des conséquences, elle voulait, elle ne demandait que ça, j'avais peur de lui faire trop mal et de la dégoûter de l'amour et des hommes. Ma main quitta sa poitrine, glissa sur son ventre, frôla la noire toison, pénétra entre ses cuisses, mes doigts commencèrent à jouer. Ma bouche à son tour quitta sa proie et, fléchissant mes genoux, j'em brassai son bouton. Surprise, elle se cabra en disant :

« *Tómame, tómame toda.* »

Après le premier spasme, elle était restée immobile, comme endormie. Ma langue et mes lèvres continuèrent leurs caresses et son ventre recommença à se mouvoir lentement. Je sentais contre mes paumes ses tétons qui se dressaient et dans mes doigts la chaleur des seins durcis par le plaisir.

Lorsque je pénétraï en elle, un cri de douleur lui échappa. Puis, me prenant par les épaules, elle m'attira vers elle et m'em brassa tandis que ses jambes ceinturaient mes reins comme pour m'empêcher de me retirer. Seul, son ventre rythmait la danse du plaisir. Nous sommes restés un court moment enlacés, sans rien dire. Moi, je regardais ce visage que je ne reconnaissais pas. Il était plus jeune, presque beau.

Les premiers mots qu'elle prononça m'emplirent d'inquiétude :

« Chéri, merci d'avoir fait de moi une femme... ta femme. »

Je me sentis pâlir. Je la fixai, étonné. Sur le coup, je pensai être tombé dans un piège. Je suis parti à rire :

« Ma femme? Mais, tu ne sais pas si je suis déjà marié. Je ne t'ai pas promis le mariage que je sache? »

– Non, tu ne comprends pas. Tu peux partir, cette nuit tu t'en iras je ne sais où. Tu ne reviendras peut-être jamais, mais je suis et resterai ta femme. Hier, tu m'as fait jouir avec tes caresses et tu

n'as pas voulu profiter de moi. C'est pour cela que je t'ai dit de revenir. Je ne me marierai pas.

– Tu es folle, et ton fiancé?

– Mon fiancé se mariait avec les champs de mon père, pas avec moi. Les autres garçons me parlent comme si j'étais leur sœur. Mais tous me trouvent trop petite, trop faible pour être une vraie femme capable d'avoir des enfants tout en les aidant dans leur travail.»

Je la repris dans mes bras, mais elle se dégagea en disant :

« Augusta m'a dit qu'après avoir fait l'amour, il faut se laver. Veux-tu faire ta toilette? »

Augusta, La Calle, Louis. Tous les autres. Ils étaient partis, mais leurs leçons portaient les fruits espérés. Pendant un court instant j'ai cru les revoir exposant nos principes, nos idées, mais le rire heureux de la petite me rappela à la réalité.

« Regarde chéri. Elle me montrait des taches de sang sur la couverture de laine blanche. Viens, prends-moi encore, *hazme gozar.* »



Miliciens cénétistes à Barcelone.

SIÉTAMO*

A LA TOMBÉE de la nuit, nous étions partis pour une destination inconnue. Les camions nous avaient laissés, à l'aurore, dans un champ, en bordure d'un bois d'oliviers sous les frondaisons duquel nous nous abritâmes pour échapper aux regards des pilotes de l'aviation franquiste.

Au crépuscule, nous nous remîmes en route. Pendant des heures et des heures, nous marchâmes en file indienne, suivant des sentiers à peine tracés, nous fauflant dans l'ombre des haies qui délimitaient les champs cultivés, car la lune nous éclairait comme un phare perdu dans l'espace.

Enfin, nous arrivâmes dans une ferme abandonnée. Nous étions épuisés. Moi je n'avais qu'une envie : me coucher et dormir. C'est ce que je fis. Mon petit groupe en avait fait autant. Allongés à même le sol, la tête appuyée sur le paquetage que l'on n'avait pas défait en prévision d'un nouveau départ, nous appelâmes un sommeil qui, malgré la fatigue ou peut-être à cause d'elle, tardait à venir, lorsque deux coups de feu éclatèrent à l'extérieur. Nous nous levâmes d'un bond et nous précipitâmes au dehors. Un Espagnol nous arrêta en criant :

* Suite à l'inversion chronologique de l'auteur, toute la partie du texte à venir, jusqu'au chapitre « Sariñena », aurait dû prendre place avant le chapitre « Farlete », plus haut dans le manuscrit (cf. page 73). Nous sommes donc maintenant un peu avant le 12 septembre 1936, et le Groupe international est encore dirigé par Louis Berthomieu.

« *Calma compañeros*, ce n'est rien de grave. Nous avons tué ce salaud de Ruano*.⁴⁶ »

Ruano, le responsable du massacre de Perdiguera, venait de payer sa trahison. On entoura le compagnon en l'assaillant de questions. Où étions-nous? Était-ce une étape ou le bout du voyage? Il nous apprit que nous étions devant Siétamo, un village dominé par un château fort. Il était occupé par l'armée de Franco et par des phalangistes et avait été presque complètement investi par les colonnes du POUM. Pablo acheva de nous donner les renseignements qui nous manquaient ainsi que les consignes et les conseils qu'il crut nécessaires dans la situation où nous nous trouvions. Parti pour prendre contact avec l'état-major des forces qui entouraient le village, il nous quitta avant le jour.

Les premiers rayons de soleil nous révélèrent la précarité de notre position. Nous étions pris entre deux feux: d'un côté les fusils retranchés dans les maisons et le fort, de l'autre les tirs des mortiers et de l'artillerie légère, comme le démontraient clairement les impacts des obus sur les murs, le toit de la ferme et le long de l'ébauche de tranchée qui se perdait à droite et à gauche des bâtiments.

Les unités espagnoles qui avaient occupé la position avant nous, prises sous les tirs conjugués de l'artillerie et des engins qui crachaient la mort depuis le donjon et les fenêtres des maisons, avaient abandonné les postes, laissant ouverte une brèche par où passaient les renforts et le ravitaillement pour la garnison. Ceci d'autant plus facilement qu'une route coupait notre ligne à une



Le village de Siétamo, avant la guerre civile, avec le château à gauche.

* Roano, dans l'original.

cinquantaine de mètres de l'endroit où nous nous trouvions. Selon ce que nous avait dit Pablo, on nous avait envoyés là pour colmater la brèche et attaquer le village.

Ce fut Otto qui résuma la situation en disant :

« Dès qu'ils nous auront repérés, ils nous arroseront de mitraille. Et, bonsoir la compagnie. »

Nous étions une vingtaine, vingt-cinq au maximum. Les vétérans, ceux qui étaient au groupe avant Perdiguera, qui avaient connu Berthomieu, expliquèrent en vitesse la conduite à suivre aux nouvelles recrues, et nous décidâmes de faire les morts jusqu'à la nuit. Puis, avant que la lune ne se lève, de faire un bond en avant et d'aller établir nos quartiers plus près des maisons du village. Ce mouvement avait l'avantage de nous porter dans l'angle mort des armes automatiques du donjon et, peut-être, de gêner les tirs d'artillerie qui risquaient, en réglant les pièces, d'envoyer quelques obus sur Siétamo⁴⁷.

Nous passâmes la journée à échafauder des plans. Louis nous avait toujours dit que, lorsque nous étions en mission, c'était à nous de trouver la solution la meilleure à nos problèmes, sans attendre d'un quelconque chef qu'il nous l'apporte. Je me souviens qu'Affinenghi avait proposé de partir à l'assaut dès le début du bombardement et si, par chance, un obus tombait sur les premières maisons, de profiter du désarroi des assiégés pour pénétrer dans le village. Pendant toute la journée, il défendit son plan sans vouloir en démordre. Heureusement, les événements ne lui donnèrent pas raison. Nous ne fûmes pas obligés de faire comme Gribouille : nous jeter à l'eau pour ne pas nous mouiller.

Lorsque la lune se leva, nous étions à environ cinquante mètres du mur de la première maison du village. Un double rideau d'arbres nous cachait à la vue. Deux petits bâtiments, une grange et une étable, nous servirent de points d'appui et de Q.G. Tout le coteau était quadrillé comme un jeu de dames, chaque pré délimité par une haie de grands arbres et d'arbustes. Le pré qui séparait notre Q.G. de la route qui suivait le contour du village en passant au pied du château était, lui aussi, complètement entouré d'arbres et de buissons. Nous profitâmes de la densité de cette barrière naturelle pour placer nos postes de garde à

quelques mètres seulement des fenêtres d'où nos ennemis nous guettaient. C'était risqué mais, à condition de ne pas faire de bruit, ni de parler pendant la garde, on ne pouvait pas deviner que nous étions si près.

La première émotion vint vers le milieu de la journée. Nous avions dépêché une estafette pour prévenir Pablo de notre bond en avant. Lorsqu'elle revint, il faisait grand jour et les guetteurs du château l'aperçurent au moment où elle traversait un espace découvert et la saluèrent avec quelques rafales de mitrailleuse. Nous la regardions sauter d'un arbre à un buisson pour essayer de rejoindre la grande haie perpendiculaire au village que nous avions suivie en quittant notre première position et qui le mettrait à l'abri des regards ennemis. C'est alors qu'Affinenghi, avec le mépris du danger qui le caractérisait, s'élança et, à grandes enjambées, plié en deux les mains près du sol, dévala la pente, pénétra dans le rideau de verdure agitant arbustes et buissons. Notre agent de liaison était arrivé et faisait son rapport, mais la mitrailleuse tirait toujours dans la haie, là où les branches bougeaient toujours plus loin vers notre première position. Il ne remonta qu'à la nuit tombée. En riant, il nous dit que du moment que l'ennemi savait que l'on occupait le bas du coteau, il n'y avait plus à se gêner. Il avait allumé un bon feu et l'avait recouvert de beaucoup de feuilles mortes, espérant qu'au petit jour, cela fumerait toujours pour signaler notre présence. Cela leur ferait gaspiller quelques obus et pas mal de munitions. Un tollé de reproches accueillit ses révélations. Son idée ne plaisait à personne d'autre que lui. Il s'en fut furieux relever un copain de garde pour ne plus nous entendre.

Nous étions tous en proie à l'incertitude et au doute. Les consignes du Q.G. étaient simples et sans équivoque possible. Il fallait coûte que coûte tenir la position et, en attendant le jour J de l'attaque, chercher la brèche dans le dispositif ennemi ou encore ses points faibles.

Nous passâmes la nuit à faire des patrouilles et à visiter les postes de garde que nous avions établis autour de notre camp et nous ne nous couchâmes qu'au petit jour pour prendre un peu de repos. Des explosions me réveillèrent. Affinenghi ne s'était pas trompé : ils pilonnaient au mortier tout le bas du coteau.

Pendant une dizaine de jours, nous restâmes terrés comme des renards dans leur trou, ne sortant que la nuit, marchant le long des haies en faisant des détours de plusieurs dizaines de mètres pour rester toujours à l'abri des buissons lorsqu'on relevait des sentinelles. Car, si on traversait un pré à découvert le jour, et même la nuit par temps clair, on était bon pour l'infirmier, dans la meilleure des hypothèses.

C'est à Siétamo que j'ai effectué ma seule et unique prise de guerre : ma part de butin, vingt-huit mois de guerre, gain en plus de la solde : une paire de jumelles que j'ai encore chez moi. Otto et moi étions sortis pour effectuer une ronde. Tout était calme, le silence absolu. Nous étions parvenus à la pointe extrême de notre dispositif et nous nous préparions à faire demi-tour, lorsque l'homme de garde nous fit signe de nous arrêter. Un bruit léger venait de la route. Il approchait. En rampant, Otto partit à sa rencontre. Je le suivis. Arrivés au bout de la haie, nous vîmes deux ombres se dresser sur la route et s'apprêter à dévaler le talus pour venir dans le pré. Otto me fit voir son couteau : j'avais compris. Je sortis mon poignard et j'attendis. Mon copain, souple comme une couleuvre, se glissa un peu plus près du talus.

La première ombre sauta, se reçut sur ses talons et, ayant mal calculé la hauteur, tomba et se releva. Mon adversaire se trouvait à moins de deux mètres devant moi et il me tournait le dos. Son compagnon sauta à son tour. J'avais la bouche sèche. Un étai serait ma tête à la faire éclater. Je percevais les battements de mon cœur comme ceux d'un tambour qui accompagne un cortège funèbre. Je bondis, mon poing soudé au manche de mon arme pour frapper entre les épaules. C'est alors qu'il se retourna vers moi. Mon bras s'abassa, la lame pénétra jusqu'à la garde au défaut de l'épaule gauche. Il tomba sans un cri. Otto avait proprement coupé la gorge à l'autre soldat de l'armée franquiste. Nous enlevâmes leurs armes, en l'occurrence le fusil du soldat et le pistolet d'ordonnance que portait celui que j'avais abattu, un officier qui avait aussi des jumelles, que j'ai gardées en souvenir car je n'avais jusqu'alors rien pris pour moi.

CROYANCE

DIX JOURS : c'est relativement long. Les tout premiers avaient été occupés à fortifier notre position. Puis, comme les patrouilles, la garde et le sommeil nous laissaient des loisirs, nous essayâmes de passer notre temps libre de la façon la plus plaisante pour chacun de nous. Dans les premiers jours, les diverses personnalités qui formaient notre unité se réunirent selon leurs goûts, leurs affinités, leur sympathie : joueurs de cartes, de dames, de dominos, bricoleurs qui passaient leur temps à figner nos retranchements ; enfin, ceux qui, comme moi, noircissaient des pages et des pages de cahier en taquinant les muses ou en écrivant des nouvelles ou des articles que l'on faisait lire à la ronde.

Parfois le jour, mais très souvent la nuit, un de nous improvisait une espèce de conférence sur un sujet quelconque ; nous les appelions « nos berceuses », car la majorité d'entre nous s'endormait avant la fin. Tout et n'importe quoi servait de prétexte à ces longs discours, à ces spéculations plus ou moins logiques.

Un après-midi, le soleil brillait tiède car c'était l'hiver*, je revenais d'effectuer une ronde. Je m'étais allongé par terre, ma musette et ma capote en guise d'oreiller, et près de moi Scolari, Otto et quelques autres lézardaient au soleil en attendant le moment de la relève, lorsque Mario, qui arpentait la cour, plongé dans ses problèmes, vint vers nous avec une petite croix

* En fait, nous sommes en septembre.

en fer-blanc, comme celles que les petites filles portent avec une chaînette autour du cou, et nous la montra en disant :

« *Compañeros*, voilà l'instrument des hautes œuvres qui, il y a deux mille ans, servait à exécuter les condamnés à mort. Si un homme pareil à celui qu'on appelle Jésus vivait de nos jours, en Espagne on le ferait mourir par le garrot, en France par la guillotine, en Angleterre on le pendrait haut et court et, dans deux mille ans, une petite guillotine ou une petite potence ornerait les corsages des fillettes de nos campagnes. Voyez-vous mes amis, mes compagnons, notre société est la même que celle qui existait au temps où ce vagabond, rêveur et poète, sillonnait les routes de Galilée, prêchant l'égalité entre les hommes, réclamant la justice et la liberté.

« Jésus, si toutefois il a vraiment existé, était ce qu'on appellerait aujourd'hui un propagandiste révolutionnaire. En effet, qui étaient ses disciples, où trouvait-il ses néophytes ? Dans les couches les plus misérables de la société de son temps : les esclaves, les pêcheurs, les ouvriers. Les massacres, les persécutions prouvent que les idées propagées par ce rêveur, liberté, égalité, justice, faisaient peur aux classes dirigeantes de l'époque. Le nombre des adeptes devint légion. Fuyant les persécutions, les militants se répandirent sur toutes les routes du monde, prêchant leur impossible chimère. Jésus, ce troubadour qui vivait en contant ses apologies au hasard des chemins, devait être un fameux conteur, intelligent et sensible à la misère, pour avoir fait si peur aux bourgeois, au clergé et à l'armée romaine qui occupait sa terre natale et qui ont décidé ensemble de faire un exemple en le crucifiant. Pour dominer, domestiquer, endiguer cette soif de justice qui menaçait la société dans ses bases, on en fit un Dieu. Jésus n'était probablement pas le seul à propager ces idées, ni le premier. Selon moi, il est celui qui a été exécuté avec le plus grand appareil et la plus grande cruauté. Sa mort est restée gravée dans la mémoire des disciples, qui l'ont racontée, embellie pour les besoins de la cause.

« Des hommes sans scrupules, certes intelligents et rusés, profitant de l'ignorance du peuple, prirent la direction de ce vaste mouvement, le transformèrent en instrument d'oppression et

d'esclavage librement consenti en organisant la puissance de l'Église catholique romaine. Le pouvoir spirituel allié au pouvoir temporel : l'ordre social était sauvé ainsi que les privilèges des classes dominantes. Jésus, ce va-nu-pieds, est devenu le symbole de la soumission, de la résignation à la misère et à l'esclavage.

« Et Dieu ? Non, je ne crois pas en Dieu, car je n'aime pas la haine. Si Dieu existait, je serais obligé de le haïr pour tout le mal qu'il laisse endurer à l'Humanité. Cette Humanité que, selon les croyants, il a faite de ses mains, à son image. On ne peut pas aimer ce père qui condamne ses enfants à la peste, le choléra, la tuberculose, le cancer et tous les autres maux qui affligent la terre. Ce père Tout-Puissant qui permet que la grande majorité de ses fils trime pour qu'une infime minorité se gave de tous les biens de la terre. Ne me parlez pas du libre arbitre qu'il a, soi-disant, laissé aux hommes. Un père infiniment puissant, infiniment bon, qui voit ses enfants faire un si mauvais usage de la liberté qu'il leur a accordée, s'il les aime vraiment, avec toute sa puissance, aurait vite fait de corriger leurs défauts, et, s'il ne le peut pas, c'est un pauvre type, s'il ne le fait pas, un salaud qui ne mérite que mépris et dégoût.

« Mais Dieu n'existe pas : il est né de l'ignorance des hommes et du besoin d'expliquer des phénomènes naturels dont ils ignorent les causes. L'homme est un drôle d'animal : il a besoin de connaître la raison des choses, et pour expliquer l'origine ou la cause d'un fait qu'il ignore, il invente. Lorsque l'intelligence a commencé à éclore, l'homme primitif s'est posé une infinité de questions pour lui restées sans réponse. Alors il a peuplé tout son environnement de dieux, d'esprits et de démons. Au fur et à mesure que ses connaissances augmentaient, les êtres surnaturels ont quitté la terre et se sont réfugiés dans les immensités de l'espace. C'est pour ne pas perdre leurs privilèges que les Églises se sont toujours opposées aux progrès de la science. »

ATTAQUE

C'EST AINSI que nous occupions nos loisirs entre deux tours de garde et les patrouilles. La mort rôdait autour de nous, toujours présente. Parfois, un des nôtres tombait, victime de son imprudence ou de son envie d'en finir avec la vie. Oui, au moins un de ceux qui sont morts à Siétamo s'est fait tuer volontairement. Je ne me souviens plus comment il se faisait appeler. Il avait environ 60 ans. Arrivé au groupe depuis peu, il ne parlait à personne, se tenant toujours à l'écart. Un jour, en allant prendre la garde, au lieu de suivre la haie en rampant, celle qui nous cachait aux regards des guetteurs, il traversa le pré en diagonale. Il reçut une balle en pleine tête. Des papiers et des coupures de journaux nous apprirent qu'il était recherché par la police pour tout autre chose que la lutte sociale. Avec deux complices, il avait tué deux rentiers au cours d'une agression.

Cette découverte ne nous surprit pas. Nous savions que beaucoup d'entre nous avaient eu maille à partir avec la police pour d'autres causes que la lutte sociale, mais du moment qu'ils respectaient les règles que nous nous étions imposées, nous ne leur faisons aucun grief. J'ai dit qu'il avait cherché la mort. C'est vrai, car traverser le pré, tout le monde le savait, signifiait servir de cible aux meilleurs tireurs d'en face.

Une nuit, nous décidâmes d'attaquer. Nous avions repéré une porte qui paraissait n'abriter aucun tireur. Il y avait bien, un peu plus loin à droite et à gauche, des mitrailleuses aux fenêtres les plus proches, c'est-à-dire à environ six ou sept mètres de chaque côté, mais jamais aucun coup de feu n'avait été tiré de cet endroit ; c'était peut-être un piège. Tant pis, on verrait bien.

Nous avons décidé de traverser la route à plat ventre pour donner moins de chances aux guetteurs de nous apercevoir. Car, s'il n'y avait pas de lune, « la blanche clarté qui tombe des étoiles » pouvait très bien nous trahir. Affinenghi devait traverser le premier. Étant le plus costaud de nous tous, il pouvait faire sauter la serrure plus facilement.

Têtu comme une mule, il voulut traverser en bondissant à travers la route. Il se dressa sur le talus et tomba avec une balle dans la cuisse. Le sort m'avait désigné pour partir après lui. Le Savoyard ayant échoué, c'était à moi de tenter ma chance. Traverser une route, ce n'est pas la mer à boire; pourtant, ces trois mètres qui me séparaient de mon but me parurent infranchissables. J'ai commencé ma reptation collé au sol, les mâchoires serrées pour empêcher mes dents de claquer, le fer de pioche passé dans ma ceinture pesant comme une masse de plomb sur mes reins, avec dans ma tête une seule pensée: lorsque tu entendras la détonation, la balle sera loin... la balle sera loin.

Le bout de mes doigts toucha le mur. Les détonations éclatèrent de partout. Ils m'ont vu trop tard, je suis passé et me suis levé en me plaquant contre le mur. Un bout de corde terminé par un gros nœud pendait au-dessus de la serrure: le loquet. J'allongeai le bras et tirai: la porte céda, elle n'était pas fermée à clé. C'était peut-être un piège. Je dégoupillai une grenade, poussai la porte avec toutes mes forces et lançai l'ananas. Le feu se calma. Les F.M. de Ritter⁴⁸ et d'Otto ont eu raison de leurs adversaires.

Des copains me rejoignirent, pénétrèrent dans la maison. Il n'y avait que deux pièces: un rez-de-chaussée et un étage sans aucune



L'arrière de l'église, par où le groupe d'Antoine a mené son attaque.

communication avec les autres appartements. Tout le monde se transforma en terrassier-démolisseur et on démolit les cloisons. Le jour commençait à poindre lorsque le premier pan de maison fut complètement en notre pouvoir. Nous essayâmes de sortir dans la rue, mais ce fut impossible, car quelques armes automatiques bien placées nous en empêchèrent. Accompagné par une dizaine de copains, je ressortis par où j'étais rentré et nous fîmes le tour du pâté de maisons. Nous nous retrouvâmes sur une petite place d'où partait une rue. Un côté était à nous, l'autre était encore aux mains des phalangistes. La rue conduisait au pied du château. Tout le village paraissait abandonné; pas un coup de feu ne salua notre arrivée sur la place. Un de nous partit en courant. Une rafale de balles le coucha raide. Un autre prit le relais, à son tour il tomba. La traversée s'avérait dangereuse. Scolari prit un fusil de la main d'un camarade et disparut dans la maison d'à côté. Jacques, le cinéaste⁴⁹, me fit signe de le suivre.

Je fis le tour de la place, longeant les murs. Arrivés à hauteur de la rue, nous partîmes en courant; un coup de feu. Nous étions passés. Nous nous engouffrâmes dans un immeuble, grimpâmes les escaliers jusqu'aux combles et, de là, sur les toits. Cassant pas mal de tuiles, nous arrivâmes sans anicroche au clocher. Jacques sortit un drapeau noir et rouge et le fixa au sommet du clocher. Nous avions réussi.



La place centrale de Siétamo, pendant les combats.

Surpris que personne ne nous tire dessus, nous redescendîmes calmement dans l'église déserte; après nous être assurés que personne n'y était caché, nous descendîmes au sous-sol. Mais là, une surprise nous attendait: trois soldats cachés nous attendaient derrière une statue de marbre. Ils sortirent de leur cachette les bras en l'air.

Par eux, nous apprîmes que toute la garnison avait reçu l'ordre de se replier dans le château et que la population y était aussi depuis le commencement du siège, retenue dans les caves de la forteresse.

Après avoir remis les prisonniers volontaires à notre P.C., je partis fouiller systématiquement toutes les maisons du village. Toutes avaient l'aspect d'habitations abandonnées à la hâte: armoires ouvertes, lits défaits, linge traînant par terre. Une seule chose avait été faite méticuleusement: la rafle de ce qui était comestible. Pas un morceau de pain, dans les greniers pas une poignée de graines. Je ne parle pas des poules et des lapins, car eux aussi brillaient par leur absence. Seuls les morts témoignaient que le village n'avait pas été abandonné depuis longtemps. Le sang versé n'était pas encore sec. Je m'en souviens car, ayant mis le pied sur une de ces flaques, j'ai glissé et je me suis affalé contre une petite porte basse que je n'avais pas vue auparavant et qui donnait accès à un escalier descendant à la cave.

La première chose que je vis fut un jambon pendu à la poutre maîtresse. Sortir mon poignard, couper et mordre à pleines dents dans le morceau fut plus vite fait que dit. Lorsque je fus rassasié, je fis l'inventaire: il y avait plusieurs jambons et un baril ou deux de vin. Je décrochai deux jambons, je remplis ma gourde et je sortis de la maison pour être accueilli par les cris de joie de mes camarades surpris par une telle aubaine. Ce jour-là, on goûta comme des capitalistes: jambon nature arrosé d'un petit vin du terroir qui ne demandait qu'à se laisser boire.

L'occupation du village terminée, nous nous étions tous rassemblés autour du château. Après avoir exhorté la garnison à se rendre pour éviter une inutile effusion de sang, avec pour seule réponse une rafale de balles, Otto, fatigué d'attendre, se découvrit en essayant d'aller poser une grenade sous le portail pour le faire sauter. Nous le vîmes s'arrêter net et tomber. Scolari et un autre s'élancèrent pour aller le chercher. Pour les couvrir, nous déclenchâmes un feu d'enfer,

toutes nos armes crachèrent la mort. Scolari et son copain traînèrent le corps à l'abri. J'étais trop loin pour aller voir moi-même. Quelqu'un vint me dire qu'il était mort : une balle en plein cœur. Un peu plus tard, les unités de ligne vinrent nous relever.

« On a tué Otto. Otto est mort. »

La perte de mon ami effaçait la joie de la victoire. Avec Scolari, Mario et Ritter, j'accompagnai les brancardiers qui allaient chercher Otto. Nous voulions voir pour la dernière fois la dépouille de celui qui avait été notre compagnon. Il était là, au bas de l'escalier où Scolari l'avait laissé, couché sur le dos, les bras allongés comme dans un garde-à-vous horizontal. Mais ses yeux, grands ouverts, bougeaient et nous regardaient. Nous nous précipitâmes sur lui. Un brancardier défit son blouson, sa chemise pour examiner sa blessure : pas une goutte de sang. Seulement sous le sein gauche, un bleu, un hématome grand comme une pièce d'un douro. C'était tout ce qu'il avait. Il était resté environ deux heures évanoui. Lorsque nous arrivâmes, il commençait à reprendre pied dans ce monde que nous croyions qu'il avait quitté pour toujours. Mystère de la balistique ? Balle défectueuse ? Loi impénétrable du destin ? Ces questions, je ne me les suis posées que plus tard, en 44, lorsque j'appris sa mort dans les environs de Limoges où il se battait dans les rangs de la Résistance.

La seule chose importante sur le moment était que mon ami allemand vivait encore, qu'il pourrait continuer à jouer de l'harmonica pour notre plus grand plaisir en accompagnant les chants de Mario, Ritter ou García. Deux bonnes gorgées de cognac, généreusement offertes par les brancardiers, le remirent presque d'aplomb. Encore un peu faible, il se leva en s'appuyant sur nous et demanda :

« Ils se sont rendus ? »

Ce furent les premières paroles qu'il prononça. La balle qui l'avait frappé, après avoir cassé une paire de lunettes, était logée dans le portefeuille et y était restée.

Il y avait dans le village trois voitures abandonnées. Nous en prîmes une et nous partîmes tous les cinq faire une balade autour du château. Nous riions, chantions, gueulions comme des gosses à qui on a donné congé ou qui font l'école buissonnière. Un seul d'entre nous savait conduire : Ritter. Il prit le volant, mais au bout

de quelques minutes, un autre voulut essayer de conduire. Nous étions tous plutôt gais. À tour de rôle, nous prenions le volant. Quand ce fut mon tour, la voiture qui avec les autres conducteurs avait été presque docile commença à faire l'ivrogne. Elle allait de droite à gauche et nous riions comme des fous. À la fin, fâchée peut-être de ne pas arriver à nous faire peur, elle prit, subitement, la décision de quitter les sentiers battus et se coucha dans le fossé qui bordait la route. Nous rentrâmes à pied.

Une surprise nous attendait au P.C. : Aznar, un des soldats que nous avons trouvés dans la crypte de l'église, avait prouvé qu'il avait, avant de partir au service, milité dans une organisation ouvrière et on lui avait accordé le droit de rester avec nous. En mangeant, il nous dit que tous les habitants du village étaient enfermés dans les souterrains du château, que les hommes en état de porter les armes avaient été enrôlés et participaient à la défense de la place. Il était un des servants de la mitrailleuse postée sur la gauche du point où j'avais traversé la route. Il nous révéla que j'avais dû mon succès à la conviction du mitrailleur que, ne s'agissant que d'une patrouille – et une fois Affinenghi abattu –, personne n'oserait, pour cette nuit-là, s'aventurer sur la route. Lorsqu'il reprit sa place, j'étais déjà passé et nos F.M. étaient entrés en action.

Cette nuit-là, nous nous couchâmes très tard. Mario chanta de vieilles chansons napolitaines, Ritter des tyroliennes, un copain espagnol récita des poèmes de Federico García Lorca accompagné par l'harmonica d'Otto.

Je n'ai jamais su dire comment la garnison assiégée put nous fausser compagnie. La seule chose que je puisse dire est que, au petit jour, le portail s'était ouvert et que les femmes, les enfants, les anciens du village en sortirent tremblants de peur.

Le même soir, nous quittâmes pour toujours Siétamo pour aller prendre nos postes à une dizaine de kilomètres de là : à Loporzano⁵⁰. Ce village ne fut pour moi qu'une escale de quelques heures. Ça ne vaudrait pas la peine de le mentionner si, après une nuit de sommeil, je ne m'étais réveillé avec une légère douleur à la mâchoire : c'était la première fois que j'avais mal aux dents.

SARIÑENA

AVEC une logique toute militaire, après nous avoir fait remonter à dix kilomètres au nord de Siétamo, on me donna l'ordre de convoier un camion d'armes et de munitions vers le sud. On devait rejoindre Farlete par des chemins qui longeaient la sierra d'Alcubierre, évitant le plus possible les villes et les villages occupés par les formations du POUM ou du PSUC qui auraient pu nous réquisitionner le camion.

Aznar, notre nouvelle recrue, tenait le volant tout en me parlant de la vie des assiégés et en me disant pour la dixième fois comment, pendant dix jours, ils avaient écouté le moindre bruit nocturne. Comment, persuadés que nous voulions les prendre par la faim, ils avaient relâché la surveillance et qu'après le passage des patrouilles, ils jouaient aux cartes, me permettant à moi de passer. Après avoir tiré sur Affinenghi, ils étaient sûrs que, comme les nuits précédentes, nous irions nous coucher en emportant notre blessé.

À quelques kilomètres au sud de Siétamo, nous fûmes interceptés par un groupe de francs-tireurs qui nous obligèrent à quitter les chemins carrossables et à filer à travers champs. Les deux copains qui se trouvaient à l'arrière furent blessés pendant la fusillade. Grâce à leur courage et au sang-froid d'Aznar, on parvint à les semer, mais, dans notre fuite, on se perdit. Ne connaissant pas la région, nous fûmes obligés de rouler un peu à l'aveuglette, cap au sud-est.

Un clocher se pointait à l'horizon lorsque le moteur commença à crachoter et Aznar à jurer comme un charretier :

« ¡Me cago en dios y en su puta madre, hijos de putas de todos los santos! »

Et le camion s'arrêta. Nous étions en panne d'essence. Les deux copains blessés – ils ne l'étaient que légèrement – et Aznar me demandèrent d'aller chercher du secours. J'étais, selon eux, le meilleur marcheur. Aznar devait rester pour piéger le camion et le faire sauter en cas de danger.

Une heure après, j'arrivai à Sariñena. Cette petite ville était un fief du POUM; ses milices étaient organisées selon le modèle classique de toutes les armées du monde: la hiérarchie y régnait sans discussion. Arrivé au Q.G., je m'adressai au planton qui me renvoya au caporal, celui-ci au sergent et ainsi de suite jusqu'au capitaine qui me fit rentrer dans une grande pièce en me disant d'attendre. L'officier qui commandait la place était en conférence et le capitaine n'était pas habilité pour détacher des hommes avec une voiture pour transporter l'essence nécessaire. Mon mal aux dents avait repris de plus belle: j'avais l'impression que l'on m'enfonçait des aiguilles à coups de marteau dans le crâne.

Combien de temps avais-je marché en long et en large dans cette pièce? Je ne l'ai jamais su. Je me souviens d'avoir enfoncé d'un coup de tête une porte et de m'être retrouvé dans la salle de conférence. Une douzaine de personnes, assises autour d'une longue table, se dressèrent, surprises par mon intrusion. Je leur criai qu'il me fallait de l'essence pour dépanner le camion et que je voulais parler au commandant de la place. On m'entoura, me demanda qui j'étais, d'où je venais. La douleur s'était calmée comme par enchantement. Des ordres fusèrent. J'enfourchai une moto et le motard qui conduisait fonça à travers champs, suivi par une petite voiture chargée de bidons.

Le soir même, nous couchions à Sariñena et je perdais ma première molaire. Notre succès à Siétamo était bien peu de chose dans la poursuite de la guerre*. Les nouvelles étaient mauvaises:

* Le récit d'Antoine retombe ici sur ses pieds: nous sommes maintenant à la fin novembre 1936.

Durruti était parti pour Madrid investie par les divisions de Franco⁵¹. Celui-ci avait pris la tête à la mort du général Mola et à celle de Sanjurjo. À Séville, Queipo de Llano dirigeait l'offensive contre Málaga. Dans le Nord (Asturies et Pays basque), les combats continuaient⁵².

À Pina, je devais apprendre que « Gori » avait été assassiné par les communistes à Madrid devant la cité universitaire⁵³. On m'avait déjà dit qu'il était mort, mais je n'avais pas voulu le croire, car tant de fois depuis que je le connaissais je l'avais cru disparu à jamais. Cette fois, c'était pour de bon. Les communistes ne l'avaient pas raté. Manzana l'avait remplacé à la tête de la colonne que l'on commençait à appeler « Division » tout comme les centuries qui s'étaient transformées en compagnies⁵⁴.

Pendant les premières semaines, nous sillonnâmes le front d'Aragon, de la sierra d'Alcubierre à Velilla de Ebro. Patrouilles de reconnaissance, coups de main alternèrent avec des séjours à Pina où j'avais repris mes quartiers chez la *tía* Pascuala, toujours heureuse de me recevoir comme un enfant prodigue à chacun de mes retours.

Madeleine était revenue de Barcelone. Son compagnon, toujours hospitalisé, se remettait lentement de ses blessures. Elle se languissait de moi. Selon elle, ses compatriotes n'arrivaient pas à la satisfaire. Malheureusement pour elle, à Pina je couchais chez la *Madre*, et elle dans une autre famille et il nous était presque impossible de nous rencontrer seuls assez longtemps pour assouvir sa faim. Alors, elle se vengeait en ne me quittant pas d'une semelle pendant toute la durée de mes séjours dans le secteur. Partout où j'allais, elle me suivait. J'étais souvent avec Tarzan, et nous donnions, Madeleine et moi, l'impression d'un ménage en train de promener l'animal familial.

Les nouvelles qu'elle apportait de la capitale catalane étaient décevantes. La lutte pour la conquête du pouvoir entre les différentes factions du camp républicain continuait. La CNT faisait partie du gouvernement avec García Oliver et Federica Montseny. Cette participation à un gouvernement, fût-il de coalition, était pour moi une trahison, la preuve que nous n'étions pas encore assez clairvoyants pour comprendre que nous ne devons

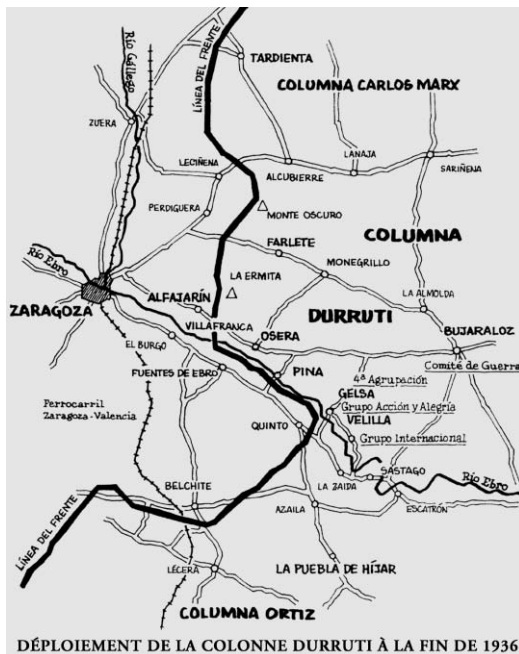
pas accepter les méthodes de direction des partis politiques et nous asseoir à leur table. Mais nous devions, tout en apportant notre collaboration à l'effort de guerre, rester indépendants sur le plan social pour pouvoir refuser toute loi ou toute réforme du système qui aurait été contre les libertés essentielles des masses productrices.

La réorganisation de la colonne en bataillons, compagnies, etc. marchait bon train. En grinçant des dents, les copains acceptaient d'être encadrés par des officiers qui étaient, presque toujours, choisis par la troupe ou par le syndicat. C'est dans le Groupe international que cette transformation fut le plus mal reçue, au point que de Barcelone on nous dépêcha une commission de militants pour nous convaincre d'accepter, au moins en apparence et sur le papier, ce nouvel état des choses. María Ascaso faisait partie de la commission. Elle vint me voir à Velilla de Ebro pour me remettre une cartouche de cigarettes françaises et me reprocher de ne pas avoir été à la réunion qui avait eu lieu au P.C. de la division, laquelle visait à nous persuader de nous plier, au moins en apparence, aux exigences de la nouvelle structuration des forces armées républicaines.

Je me souviens que nous passâmes tout un après-midi à discuter. Elle, pour me prouver la nécessité que nous avions de rassurer les nations démocratiques comme la France et l'Angleterre, en leur faisant croire que nous défendions la république et que nous avions une armée forte et disciplinée prête à défendre la forme de société en vigueur sur leur territoire. Moi, pour essayer de lui faire comprendre que nous étions un groupe de francs-tireurs avec nos propres règlements, et que nous avions plus d'efficacité en restant en dehors de l'armée. J'arrivai à la persuader que j'avais raison, mais ma victoire fut de courte durée. La majorité des composants du groupe se rallièrent aux suggestions de la commission de propagande qui rentra à Barcelone fière de la mission accomplie⁵⁵.

Le seul résultat tangible de la militarisation fut que presque tous les Allemands, une bonne partie des Français et des Italiens nous quittèrent pour aller grossir les rangs des Brigades à Albacete.

L'assassinat de Durruti avait sérieusement ébranlé mon ardeur à la combativité. Avec mes amis Scolari, Giua, Otto, Mario et Ritter, nous formions un petit noyau réfractaire à la militarisation et à la discipline en découlant. Pablo savait qu'il pouvait compter sur nous en cas de coup dur, à condition de ne pas nous demander d'accomplir des choses que nous avons toujours refusé de faire même au prix de notre liberté ou de notre bien-être matériel. Nous étions presque tous des insoumis ou des déserteurs⁵⁶. L'exode des copains vers les Brigades internationales avait réduit les effectifs de près de la moitié. Pablo décida de m'envoyer à Barcelone pour recruter : Italiens, Français et autres qui se trouvaient dans la capitale catalane, des volontaires pour grossir nos rangs ; Giua, Ritter et Otto m'accompagnaient⁵⁷.*



* Antoine fait une nouvelle erreur chronologique : il ne parle pas ici de la bataille de Santa Quiteria du 12 avril 1937, alors que c'est visiblement ce combat qu'il décrit plus loin dans le chapitre « La mort de Rosario ».

BARCELONE : MAI 1937

DÈS QU'ELLE apprit que je devais partir vers l'arrière, Madeleine, qui n'était pas du tout contente de son séjour à Pina (les continuels déplacements du groupe ne nous avaient pratiquement pas permis de nous rencontrer en tête à tête comme elle l'aurait voulu), déclara à Pablo que son mari la réclamait à son chevet et qu'elle venait avec nous. À Barcelone, le syndicat avait réquisitionné un appartement pour elle dans une rue adjacente* de la Diagonal, la plus longue artère de la ville qui formait avant l'insurrection le quartier le plus luxueux de la ville.

C'est dans son appartement qu'elle me persuada de rester pour la durée de mon séjour. Cela me tint loin du centre et des échauffourées qui se produisirent quelques jours plus tard entre les partisans du PC d'un côté et la CNT et le POUM de l'autre.

Une fois la porte refermée sur nous, Madeleine posa ses paquets et en se tournant vers moi, elle me prit dans ses bras en disant tout bas :

« Enfin, nous sommes seuls. »

Je me suis souvent demandé, en ce temps-là, ce qu'elle avait dans le sang, ce qui la poussait à demander des caresses, des baisers. Est-ce qu'elle sentait inconsciemment que ses jours étaient comptés ? Qu'elle n'avait plus que quelques mois pour jouir de la vie ? Je ne sais si c'était la prémonition d'une fin proche ou autre chose ; ce dont je suis certain, c'est qu'elle était insatiable. Dans

* Peut-être calle del Francolí (cf. p. 331), bien qu'elle ne donne pas sur la Diagonal.

l'appartement, nous pratiquions le nudisme intégral : souvent, quand nous n'étions pas dans la même pièce, elle m'appelait :

« Tony, viens... »

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Viens ! »

Lorsque j'étais près d'elle, d'une voix assourdie, elle me disait :
« Caresse-moi, chéri. »

J'obtempérais à sa requête avec plaisir car j'aimais sa peau tiède et douce au toucher.

Les premiers jours passèrent comme un éclair. Puis, un soir, on sonna à la porte. C'était son fils, un jeune homme de 15 ou 16 ans : il arrivait de France. Sa présence nous obligea, en nous rappelant à la réalité de la vie, à sortir et à reprendre contact avec le monde extérieur.

Barcelone était en effervescence : la lutte pour le pouvoir entre les différentes formations battait son plein. L'assassinat de Durruti avait énervé les anarchistes. Des fusillades et des bombes éclataient çà et là dans la ville. Les polices du Parti communiste, de la CNT, du PSUC, du POUM sillonnaient la ville et contrôlaient les passants. J'ai bien dit les « polices », car si le PC avait sa police secrète, calquée sur le modèle russe, la CNT et les autres formations politiques avaient organisé des patrouilles de contrôle pour lutter contre la cinquième colonne. Chaque formation ayant sa police particulière, cela n'arrangeait les choses pour personne⁵⁸.

Un matin, j'ai rencontré Berneri au syndicat. Comme nous étions pressés de finir de prendre les contacts pour les recrutements des volontaires⁵⁹, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain *a media tarde* [en milieu d'après-midi]. Je ne devais plus le revoir. Dans la soirée, on vint me prévenir que les communistes avaient occupé la *Telefónica*⁶⁰ et que Berneri avait été tué avec son ami Barbieri à la Generalidad où ils avaient été convoqués*.

Après Durruti, Berneri. Les communistes, partisans du pouvoir absolu, écartaient d'une façon définitive et radicale tous

* Antoine comprime un peu le temps, car on n'apprendra la mort de Berneri que le 6 mai.

ceux qui pouvaient s'opposer à leur hégémonie sur les masses populaires.

Communisme : nouvelle religion qui a Marx et Lénine pour Dieu bicéphale et Staline pour prophète, aussi fanatiques que les chrétiens ou les musulmans du Moyen Âge, avec leur Inquisition, leur impitoyable police. Les communistes, qui n'admettent pas que l'on puisse discuter leurs dogmes, ni que l'on puisse avoir des idées ou des vues plus libérales ou plus révolutionnaires qu'eux. Toujours prêts à arrêter un mouvement lorsque celui-ci risque d'échapper à leur contrôle et se transformer en révolution autogestionnaire (comme Maurice Thorez en France en 1936 avec son slogan : « Il faut savoir arrêter une grève. »). Car pour les communistes, les masses ouvrières et paysannes ont le seul devoir d'obéir aux directives et les individus ne doivent s'exprimer autrement que selon la ligne tracée par la direction du parti.

Je savais par Alexandre Staradoff comment, après avoir cherché l'alliance de Nestor Makhno, lorsque celui-ci avec ses bandes libertaires eut chassé les armées de Wrangel et Denikine hors de l'Ukraine, les communistes avaient attaqué par surprise le camp. Makhno put s'enfuir et se réfugier en France. Staradoff, fait prisonnier, fut déporté en Sibérie. De son séjour dans les mines de sel il avait un souvenir : deux bracelets autour des poignets et des chevilles. Les déportés travaillaient enchaînés. La poussière du sel, se glissant entre le fer et la chair, avait brûlé la peau et marqué des cercles blanchâtres aux endroits où il portait les fers.

Ce jour-là, Madeleine et moi allâmes rejoindre les copains qui se battaient dans la ville. Les barricades barraient certains carrefours. En descendant vers le centre, nous nous arrê tâmes au siège du groupe allemand « Spartacus »⁶¹ devant lequel on était en train de dépaver la chaussée pour ériger une barricade. Ma compagne connaissait pas mal de monde et demanda à ce que nous nous joignons à ce groupe. Pour moi, être là ou ailleurs m'était indifférent. La mort de Berneri m'avait enlevé le goût et l'envie de faire quoi que ce soit, même de me battre. Pour moi, la guerre révolutionnaire était finie et perdue.

Madeleine me présenta à plusieurs de ses compatriotes. Comme elle ne se privait pas de dire que j'étais un rescapé de

Perdiguera et que j'avais été à Siétamo (dont le film tourné par Jacques était projeté dans les cinémas de Barcelone⁶²), je fus accueilli, par ceux qui parlaient français ou espagnol, avec amitié. Parmi les noms des copains qu'elle me présenta, un frappa mon oreille : Einstein. C'était un homme d'un certain âge avec des cheveux grisonnants. Nous bavardâmes un bon moment devant une carte de la ville qu'il étudiait, dans une pièce qui lui servait de bureau. Ce ne fut qu'en le quittant que je me souvins de la théorie de la relativité, et je demandai à ma compagne s'il en était l'auteur. Elle me répondit que c'était son frère. Quelques années plus tard, je devais apprendre qu'il s'était suicidé pour ne pas être livré à Hitler par les collaborateurs de Laval et de Pétain⁶³.

Un ou deux jours passèrent ainsi : échangeant des coups de feu avec les *guardias de asalto* qui occupaient un immeuble en face de notre retranchement, écoutant la radio qui diffusait les discours et les appels au calme des dirigeants des différentes formations politiques, discutant sur les probabilités de l'arrivée à Barcelone des centuries que la rumeur publique affirmait s'être mises en mouvement du front d'Aragon vers la Catalogne pour faire échec aux coups de force communistes.

Puis ce fut le pathétique appel de García Oliver et Federica Montseny demandant aux libertaires de la CNT d'arrêter le combat.

SOLEDAD

AVEC Madeleine, j'étais rentré à la maison complètement dégoûté, découragé, ne sachant plus quoi faire : retourner au front ? Quitter l'Espagne ? Mon amie, voyant mon désarroi, déploya des trésors d'imagination, d'affection pour me remonter le moral et pour que je reste avec elle. Craignant que je ne me laisse tenter par l'accomplissement de quelque geste aussi violent qu'inutile, elle ne me quitta plus un instant.

Pour me distraire, elle organisa des soirées où elle recevait ses amies, presque toutes employées de l'hôpital où son mari était soigné. Elle me força aussi à sortir pour de longues randonnées dans la campagne catalane, parfois en groupe, parfois seuls tous les deux comme des amoureux cherchant la solitude.

Parmi les infirmières avec qui elle avait lié amitié, il y en avait une vraiment rigolote. Toujours en train de rire, toujours prête à blaguer ; il semblait que, pour elle, tout dans la vie était prétexte à moquerie. Elle n'était pas jolie : sa figure ronde faisait penser à une ébauche inachevée, ses yeux étaient ronds comme des billes de loto, et le nez minuscule légèrement relevé. Seule sa bouche donnait, avec ses lèvres charnues et d'un rouge foncé, l'impression d'être bien faite. Mais, je ne le jurerai pas, car je ne me souviens pas de l'avoir vue au repos : je crois que même dans le sommeil elle devait rire ou parler. Son esprit moqueur n'épargnait personne, surtout pas moi : pour elle, je n'étais qu'un rêveur perdu dans les nuages, incapable de voir la sordide réalité de la vie. Dépourvue de toute confiance en l'humanité, convaincue que les êtres humains étaient veules, incapables de raisonner logiquement, paresseux

intellectuellement, toujours prêts à suivre aveuglément le premier beau parleur qui leur promettait la lune, tout comme un troupeau de moutons suit le berger qui le conduit à la boucherie, elle affichait un mépris absolu pour tout ce qui était conventionnel, scandalisant son entourage par ses réparties souvent blessantes pour l'amour-propre de ceux qui l'écoutaient.

Elle pouvait avoir entre 30 et 35 ans. Soledad était son nom. Solitude. Ce nom lui allait comme un gant. Selon Madeleine, elle était moralement seule, très cultivée, parlant quatre langues en plus de l'espagnol, partageant sa vie entre son travail et l'étude, indifférente au bien-être matériel et à la majorité des choses qui font l'intérêt des femmes. Soledad affirmait que les seuls besoins, les seules nécessités de l'animal humain étaient manger, boire, dormir et faire l'amour.

Un jour, Madeleine fut obligée de partir de bon matin avec deux de ses amies et son fils pour aller le confier à des paysans des environs de Barcelone. J'étais donc seul à la maison lorsqu'on frappa à la porte : c'était Soledad.

« Madeleine n'est pas là, lui dis-je.

– Je le sais, c'est elle qui m'a dit que tu étais seul aujourd'hui. Je suis de repos. J'ai toute la journée à moi. Le sachant, Madeleine m'a demandé de venir bavarder avec toi. »

Tout en parlant, elle avait refermé la porte et donné un tour de clé.

« Ainsi, on ne sera pas dérangés, dit-elle, je veux parler franchement avec toi. »

J'étais atterré. Je ne pouvais pas la mettre à la porte. Je n'osais pas lui dire de se taire, de s'en aller, de me laisser en paix savourer quelques heures de solitude. Son moulin à paroles déversait inlassablement sa musique. En préparant le dîner, elle me mit au courant de tous les potins de l'hôpital, de la santé de ses malades, des blessés qui arrivaient du front. Après avoir servi le café, elle se tut. Surpris par le silence, je levai mon regard : les coudes sur la table, Soledad me regardait en souriant.

« À toi de parler, je parie que tu es incapable de me dire quoi que ce soit sur mes propos, à part, peut-être, que je t'ai cassé les oreilles. Je suis venue pour te demander quelque chose.

– Ah oui! Quoi?

– Que penses-tu de la discussion d’hier soir?»

En effet, Soledad avait affirmé pendant une discussion sur la jeunesse que les parents n’avaient aucun droit sur leur progéniture, rien que des devoirs car les géniteurs ne pensent jamais à ce que sera la vie de leurs enfants sur cette terre. Sa théorie était la suivante : les couples font l’amour pour leur plaisir et par nécessité physiologique, la nature l’ayant voulu ainsi pour permettre la continuité de l’espèce, comme les autres êtres vivants sur cette terre. Au fil des millénaires, l’homme a évolué, s’est libéré de beaucoup de contraintes morales et de dangers matériels, a défini et édifié la société actuelle basée sur la loi du plus fort. Toutes les connaissances en matière de réduction des naissances sont interdites et punies par le code pénal, par les dogmes religieux. Plus il y a d’êtres humains sur terre, plus il y a de misère, plus il y a pour les gens au pouvoir la possibilité de recruter de la main-d’œuvre à bas prix et des policiers pour encadrer les va-nu-pieds et réprimer, le cas échéant, les tentatives de révolte. Nous mettons au monde des enfants pour que l’on puisse perpétuer l’esclavage de l’homme par l’homme. Et nous voudrions qu’ils nous soient reconnaissants d’une existence de servitude dans une société basée sur l’exploitation de la majorité productive par une minorité hypocrite qui domine en s’appuyant sur l’ignorance et la force de son appareil répressif. Les enfants des classes prolétaires ne doivent rien à leurs parents, car ceux-ci ne se sont pas souciés de réfléchir aux conditions de vie qu’ils pourraient leur donner. Ils n’ont pensé qu’au plaisir de baiser et à l’orgueil de perpétuer l’espèce.

Après avoir réfléchi un instant, je répondis à sa question :

« Je crois fort que tu as raison, mais je dois avouer que je ne m’étais jamais posé la question avant hier soir.

– Écoute Tony, Madeleine m’a dit que tu veux quitter l’Espagne. La guerre n’est pas finie. Nous pouvons encore, malgré nos revers, gagner cette guerre. Je comprends que tu sois dégoûté par tous ces morts, par ces combats impitoyables pour la conquête du pouvoir. Tu prends trop à cœur tes rêves de justice et d’amour universel. Souviens-toi qu’au cours de l’histoire de l’humanité, les

révolutions n'ont servi qu'à conquérir la reconnaissance de quelques droits pour les individus. Que l'on perde ou que l'on gagne, cela ne changera pas grand-chose aux structures de notre société. Tant que l'ignorance restera le lot des masses, celles-ci auront des maîtres. Phalangistes, socialistes, communistes, tous parlent au nom de la liberté des peuples, mais en réalité ils ne songent qu'à leurs propres intérêts, à la possibilité de garder ou de conquérir des privilèges. Reste avec nous, sans te faire d'illusions. La lutte continue et continuera toujours quel que soit le vainqueur. Depuis la nuit des temps, des hommes luttent pour conquérir la liberté et la justice. Mais, dès qu'une fraction prend le pouvoir, elle se transforme aussitôt en force de répression pour conserver les privilèges acquis par quelques individus et la lutte reprend, génération après génération, vers cette chimère que l'on appelle Anarchie⁶⁴. »

Tout l'après-midi se passa en discussions. Nous avions complètement oublié Madeleine qui devait rentrer *a media tarde*, lorsque sa voix retentit dans le vestibule :

« Qu'est-ce que vous faites ? Vous vous disputez ? »

Elle avait ouvert la porte avec sa clé et nous n'avions rien entendu.

« Tony, si tu as encore quelques forces, viens m'aider. »

En riant, Soledad protesta :

« Tony est sûrement plus reposé que ce matin. »

On la débarrassa de ses paquets et elle disparut dans la chambre pour réapparaître quelques instants plus tard dans le costume d'Ève avant le péché. Cela faisait des mois qu'elle était ma maîtresse ; pourtant, chaque fois qu'elle m'apparaissait ainsi, sans voile, son visage tendu vers moi, le regard plein de tendresse, une flamme de désir toujours renouvelé m'embrasait et courait dans mes veines comme un torrent de lave sur les pentes d'un volcan.

J'ignorais le degré d'intimité qu'il pouvait y avoir entre mon amie et Soledad. Je les regardais, abasourdi, ne sachant quelle attitude prendre. En riant de ma surprise, elle défit le cordon de mon peignoir qu'elle fit glisser sur mes épaules en disant à sa copine :

« Veux-tu que ça soit moi ou Tony qui t'aide à te mettre à l'aise ? »

Je ne suis pas un exhibitionniste et la présence de Soledad calmait le désir que j'avais de Madeleine. Énervé, je lui dis de laisser tomber et de ne pas embêter sa copine et je me tournai pour aller ramasser mon peignoir. Mais Madeleine me retint en disant :

« Regarde si elle est belle, Tony. »

Soledad avait enlevé son corsage. Elle ne portait pas de soutien-gorge ni de combinaison. Sa jupe et sa petite culotte s'en furent rejoindre l'autre pièce de son habillement sur le siège où elle l'avait jetée. Sol était plus mince que Madeleine : légèrement plus grande, les cuisses longues, le ventre plat de sportive, les seins petits. La nature avait réussi le corps et raté le visage. Se tenant par la taille, elles me regardaient en souriant, puis Madeleine se sépara de son amie et en me prenant par le cou me dit :

« Caresse-moi, chéri, caresse-moi. »

Je sentis deux bras qui me ceinturaient et je me retrouvai par terre, couché sur le dos. Ce fut une nuit folle de jeux érotiques, une orgie de caresses, de baisers. Mes deux partenaires étaient déchaînées, insatiables. Soledad, parfois, se retirait de la joute et me servait à boire.

Lorsque je me réveillai, Madeleine et Soledad dormaient encore. Leurs jambes se croisaient sur mes cuisses et leurs bras emprisonnaient ma poitrine. Nous étions couchés en travers du lit : je n'ai jamais su, elles non plus d'ailleurs, à quel moment nous étions passés de la salle à manger à la chambre à coucher. Le mouvement que je fis pour me dégager les réveilla :

« Chéri, ne nous quitte pas. »

J'avais mal au crâne, la bouche pâteuse et l'impression d'avoir un abîme à la place de l'estomac. Je le leur dis en me libérant et je me levai pour aller dans la cuisine où elles me rejoignirent presque immédiatement pour m'obliger à aller m'asseoir dans un fauteuil du salon. J'étais surpris car ce n'était pas dans nos habitudes. Lorsqu'il y avait quelque chose à faire, on s'aidait si c'était possible ou nécessaire, ou bien on restait l'un près de l'autre à batifoler. Ce ne fut qu'après avoir satisfait nos estomacs que je me rendis compte que mes amies paraissaient soucieuses. Sol restait muette, Madeleine ne quémait ni bises ni caresses. Cela était contraire à leur tempérament. Tout au moins tel que je le connaissais.

« Qu'est-ce que vous avez toutes les deux ? Vous boudez ? Vous êtes fâchées ? Qu'est-ce que je ne vous ai pas fait ? »

Sol se leva en silence et s'en fut chercher une feuille de papier dans le tiroir du buffet. C'était une lettre de Pablo qui me demandait de rejoindre le groupe le plus vite possible. Lorenzo Giua avait donné la lettre à Madeleine après l'avoir retirée au siège de la CNT où elle avait été expédiée. Au lieu de me la remettre, elle en avait parlé à Soledad, et toutes deux s'étaient mises d'accord pour organiser la folle nuit que nous venions de terminer.

« Que vas-tu faire ? »

Je ne savais quoi répondre. Le souvenir de Durruti, Berneri, Barbieri assassinés⁶⁵, des dizaines de copains tombés sous les coups des fanatiques du pouvoir⁶⁶ ou disparus dans les geôles de la GPU⁶⁷ me dégoûtaient de la guerre. À quoi bon se battre ? Les masses étaient comme des troupeaux de moutons enragés qui se massacrent entre eux, incapables de raisonner avec leur propre cerveau, et suivent les marchands de vent de la politique sans apercevoir que ceux-ci se servent d'eux pour conquérir ou conserver la puissance qui leur permet de continuer à les exploiter.

Je sentais comme dans un rêve la tiédeur des deux corps de femme contre le mien, quatre mains qui frôlaient mon corps en le couvrant de caresses.

« Que vas-tu faire ? »

– Je reste ici. »

Le jour s'écoula paisiblement. Soledad m'avoua qu'elle avait mélangé un aphrodisiaque au malaga qu'elle me servait entre deux joutes. Je regrette aujourd'hui d'avoir perdu la liste des composants de ce stimulant érotique uniquement fait d'herbes et de racines, et qu'elle composait elle-même.

Sous la pression de ma conviction que la révolution était perdue⁶⁸, au moins pour les libertaires, j'avais décidé de rester à Barcelone avec mes copines et de chercher un emploi (le travail ne manquait pas) pour pouvoir me laisser vivre.

L'arrivée inopinée de Lorenzo accompagné de Georges et d'Alfred, deux amis à moi qu'il avait rencontrés au syndicat, où ils attendaient de partir pour le front, devait tout remettre en question. Jo et Fredy étaient arrivés avec un convoi de volontaires

QUINTO DE EBRO

DIX MOIS durant, depuis le début de la guerre, nous avons stoppé la force de Franco devant Madrid, nous avons remporté la bataille de Guadalajara, mais dans l'ensemble les armées fascistes occupaient les trois quarts du territoire: l'armement italo-allemand, infiniment supérieur pour les troupes de terre, était renforcé par l'aviation italo-allemande qui presque toujours emportait la décision, malgré le courage et l'esprit d'initiative des combattants républicains.

De notre côté, nous parlions bien de l'aide russe en armes et munitions, mais je dois reconnaître qu'à la fin de juillet 1937, dans le secteur du front où j'étais, nous n'avions encore rien vu. Une seule différence: les fusils de chasse avaient été remis au clou et remplacés par les fusils de guerre Winchester et Lebel. Les premiers venaient du Mexique et les autres de France. Nos mitrailleuses dataient de la guerre 14-18.

Tout cela ne nous empêchait pas d'avoir confiance. La révolution perdue, on pouvait encore espérer gagner la guerre. Pour beaucoup d'entre nous, à cet espoir s'ajoutait une autre raison de continuer le combat: la haine que l'on ressentait pour les auteurs des massacres de Badajoz, Málaga, pour ceux qui avaient rasé Guernica, qui bombardaient les villes et les villages avec des avions fournis par Hitler et Mussolini.

Le retour sur le front d'Aragon avec mes amis me retrempa dans cette atmosphère de lutte et de rage retenue qui régnait parmi les miliciens qui garnissaient les premières lignes. La militarisation des centuries avait donné pour résultat de rendre le

secteur complètement calme. Les unités régulières ne faisaient d'autres mouvements que ceux ordonnés par le Q.G. Relèves des tours de garde ou marches d'entraînement, tout le monde rongait son frein et attendait le moment où l'on pourrait bon-dir en avant.

Au groupe, nous échappâmes de peu à la règle générale : nous étions assez souvent chargés de missions de reconnaissance et, seulement une fois, nous fîmes une tentative d'attaque sur Quinto de Ebro. De Velilla où nous traversâmes le fleuve, nous nous dirigeâmes vers le village en espérant le surprendre, mais cet essai échoua. Le seul souvenir qui me reste de ces vingt-quatre heures passées est le cri poussé par un homme blessé à mort et que je crois entendre encore quand, dans un cinéma ou à la télévision, je regarde un film de guerre où l'on voit des hommes tomber sur des champs de bataille. « *Mamma... Mamma...* », ce nom lancé à travers l'espace comme un dernier appel au secours, ou bien murmuré dans un dernier souffle, combien de fois l'ai-je entendu ? Je ne sais plus. Pourtant, je me souviens de celui-là, peut-être parce que la journée était belle. Peut-être parce que l'on croyait que, après une première escarmouche, déjà terminée depuis longtemps, on ne courait plus aucun danger et que le bruit de la guerre s'était tu. Un peu en arrière de nos lignes, allongés par terre, Lorenzo et moi observions les positions ennemies. Rien ne bougeait. Le soleil, presque au zénith, inondait de ses brûlants rayons la plaine et engourdissait les hommes fatigués par une nuit sans sommeil. Puis ce fut ce cri qui éclata, violent, désespéré, brisant l'envoûtement et nous rappelant à la réalité. Le silence retomba sur nous, lourd de menaces et de dangers. Un homme était mort : il avait traversé l'Italie, la France et une bonne partie de l'Espagne pour venir terminer son existence sur la terre aragonaise.

J'ai dit que c'était le seul souvenir de cette expédition. Mais je me suis trompé : un autre remonte à ma mémoire. Quelques heures plus tard, après que nous eûmes été relevés de notre poste d'observation, nous nous reposons de notre longue pose en position horizontale en faisant quelques mouvements de gymnastique, lorsque nous entendîmes un bruit lointain de moteurs : les

avions. Trois appareils s'approchaient : « *las tres María* » venant de Saragosse. Ils venaient prêter main-forte aux fantassins qui défendaient Quinto. C'était la première fois que je voyais les avions à l'œuvre. J'avais bien entendu parler des « trois Marie » qui sillonnaient le ciel, bombardant parfois nos lignes, mais je ne m'étais jamais trouvé aux premières loges. Couchés sur le dos, les yeux rivés aux trois engins volants, nous les regardions s'avancer. Après avoir décrit un grand cercle au-dessus de nous, ils commencèrent leur travail. Ils commencèrent à une extrémité de notre dispositif : nous voyions les bombes briller aux rayons du soleil, dans leur chute, avant qu'elles n'éclatent au contact du sol dans un bruit de tonnerre. Formant un triangle, les avions venaient vers nous se vidant de la charge qui les alourdissait. Les voilà sur nous. Un éclair d'argent fonça dans notre direction avec un sifflement aigu. Je fermai les yeux et entendis un choc sourd.

Quand je rouvris les yeux, Lorenzo me regardait puis se tourna pour voir derrière nos têtes. Je fis de même. La bombe était là, à moins d'un mètre de nous, fichée par terre et ses ailettes vibraient encore. Sans échanger un mot, pris par une peur panique, nous bondîmes sur nos pieds et fonçâmes loin à toute vitesse. Le lendemain, une fois rentrés à Velilla, nous racontâmes à nos amis notre aventure. Nous rîmes comme des fous de notre peur. Lorenzo proposa à Pablo de remplacer les estafettes à cheval du groupe et le motard par un couple d'agents de liaison, capables de battre à la course n'importe qui, car, disait-il, nous avions battu tous les records de course à pied depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Sa façon de raconter et de se moquer de nous-mêmes était telle que j'étais le premier à rire.

Cette opération fut la seule de quelque importance que Pablo mit en exécution quelques jours après notre retour au front. Elle se solda par un échec⁶⁹.

CONCHITA, ASUMPCIÓN, ROSITA

QUAND nous retournâmes à Farlete où nous reprîmes la vie de château, de vraies vacances, agrémentées parfois de promenades nocturnes chez les gens d'en face, nous attendaient. Une chance insolente paraissait nous accompagner, mes deux amis et moi. Nous rentrions toujours de nos expéditions sans perte, et parfois avec des prises de guerre, armes d'origine allemande ou italienne.

Une fois, nous ramenâmes avec nous quatre jeunes gens. Nous étions partis avec un jeune Espagnol, originaire des environs de Saragosse, avec pour mission de reconnaître la position et la force d'une concentration d'artillerie qui avait été signalée au Q.G. Tout se déroula bien, sauf une anicroche : le jour nous surprit sur le chemin du retour. Nous n'avions d'autre recours que de nous cacher et attendre la nuit. Notre guide nous conduisit sur un petit plateau recouvert de thym, de romarin et de genêts ; au loin, nous apercevions les toits d'une ferme. Le copain nous dit qu'il désirait aller embrasser sa mère qui vivait dans une des maisons que l'on voyait et qu'il serait de retour à la nuit. Il nous quitta après s'être débarrassé de son lourd armement : fusils et grenades.

Jamais journée ne me parut si longue : tous nos sens étaient en alerte. Le moindre bruit, l'ombre d'un oiseau nous faisaient sursauter. Nous avions les nerfs tendus à craquer. Mais tout restait calme. Le soleil continuait sa course, trop lente à notre gré, vers le zénith. L'après-midi se passa un peu mieux, au moins pour moi, car après avoir mangé quelques biscuits et vidé ma gourde, je m'étais endormi.

À mon réveil, le soleil était bas, au couchant. La journée s'achevait. Bientôt, nous pourrions reprendre notre marche. La nuit recouvrit la terre de ténèbres. Déjà plus rassurés, nous décidâmes d'attendre une heure notre camarade avant de nous mettre en route. Nous allions partir lorsqu'il arriva, mais il n'était pas seul : quatre adolescents, des garçons, l'accompagnaient, chargés de baluchons. Notre guide nous expliqua qu'ils désiraient passer chez nous et qu'ils étaient des parents à lui. Avant l'aube nous étions de retour à notre base.

Ce ne fut que le lendemain que nous eûmes la surprise de voir notre guide se promener, fier comme Artaban, au bras d'une superbe fille qu'il nous présenta comme étant sa femme. Il y avait également trois autres jeunes filles, plus jeunes : deux belles-sœurs et une cousine. Les quatre jeunes que nous avions pris pour des garçons étaient en réalité des femmes : il ne nous avait pas dévoilé leur sexe par peur que nous refusions de les emmener, vu les dangers que nous pouvions rencontrer sur notre chemin. On fêta la réussite de son plan en riant de la ruse et de notre ingénuité car aucun de nous n'avait eu de doutes sur la véritable identité de nos compagnons de la dernière heure.

On devint vite inséparables. Une étrange amitié naquit entre nous, faite de tendresse, de confiance, et pour nous, de respect pour leur jeunesse. Nous nous efforcions, dans nos propos et dans nos gestes, de ne pas les troubler, ni de leur faire croire qu'elles étaient, à nos yeux, des femmes : nous les traitions comme si elles avaient été des gamines. Conchita, Asumpción, Rosita : 16, 18, 19 ans.

Dès les premiers jours, nous avons pris en commun une décision : les petites ne devaient être pour nous que des copines, des jeunes camarades. Nous nous étions juré de ne pas profiter de l'attachement qu'elles nous manifestaient avec une spontanéité vraiment touchante, surtout depuis que Francisco, leur beau-frère et cousin, accompagné de sa femme Pilar, avait rejoint son unité. Elles nous attendaient parfois la nuit entière. Quand nous étions de service, elles nous suivaient aux séances d'entraînement, se forçant à nous suivre dans les mêmes exercices que nous avec une telle volonté que bientôt elles surent se servir d'un fusil ou d'un

pistolet, lancer des grenades et se faufiler en rampant au travers des buissons. Autant, durant les heures de travail, elles étaient calmes, sérieuses et appliquées, autant dès que l'entraînement était terminé et que l'on prenait le chemin du retour, elles devenaient gaies et moqueuses, riant de tout et de rien. Elles se chamaillaient entre elles pour avoir le plaisir de se blottir contre nous en nous appelant au secours dans leurs querelles pour rire.

Combien de fois nous sommes-nous promenés autour de Farlete ou Pina? Parfois, Otto, Ritter ou Mario se joignaient à nous. Elles les assaillaient de questions sur leur pays, leur famille. Ils répondaient en riant et parfois ils se moquaient d'elles, surtout Mario. Une fois, je ne me souviens plus laquelle lui demanda comment il s'appelait. Mario répondit :

« *Niña*, je ne m'appelle pas. Les gens, quand ils ont besoin de moi, m'appellent Mario. »

Une autre fois, nous discutons sur la sincérité des opinions politiques d'un copain. Mario, après avoir écouté en silence notre argumentation, sortit de sa musette une bouteille soigneusement bouchée et nous demanda ce qu'elle contenait. Son étiquette mentionnait « Cognac » avec trois étoiles. La bouteille paraissait neuve. Le bouchon effleurait à peine le goulot et nous répondîmes :

« C'est du cognac. »

Sérieux comme un pape, il déboucha le flacon et le tendit aux filles en disant :

« Honneur aux dames, goûtez les premières. »

Conchita, plus rapide, s'en empara et le porta à ses lèvres.

« C'est de l'eau ! s'exclama-t-elle. »

– Oui, c'est de l'eau. Voyez-vous, les hommes sont comme cette bouteille. D'abord elle a contenu du cognac, puis du vin et à présent de l'eau. L'étiquette est restée, mais on aurait pu la changer. Les hommes, c'est pareil. Ils changent au cours de leur vie. Certains révolutionnaires d'aujourd'hui seront conservateurs demain si leur condition économique a changé. Les uns changeront d'étiquette, d'autres de contenu idéologique si leur intérêt personnel est en jeu. On ne peut pas dire qu'un individu a été ou non fidèle à son idéal premier avant qu'il ne soit mort. C'est à ce

moment seulement que l'on pourra voir s'il a trahi ou respecté ses idées car on saura comment il a vécu. Parmi la faune humaine, il y a un genre très dangereux pour les classes ouvrières et paysannes : l'homme politique. L'homme politique de gauche, celui qui nous demande notre appui pour conquérir le pouvoir et qui, lorsqu'il arrive à s'asseoir au gouvernement, oublie les promesses et devient le défenseur le plus ferme des privilèges qu'il combattait naguère. Un prolétaire qui milite dans un mouvement révolutionnaire pour conquérir son droit à une vie plus aisée, s'il a la chance de devenir patron ou rentier, se transforme en bourgeois conservateur.

Les partis politiques suivent le même chemin : républicains, socialistes, communistes, dès qu'ils deviennent majoritaires et prennent la direction d'un pays, oublient leur finalité première pour devenir les plus durs défenseurs d'un régime qu'ils combattaient lorsqu'ils étaient en dehors de l'équipe dirigeante. Mussolini, socialiste, pressé de prendre le pouvoir, se vend au capitalisme et, grâce à la veulerie des élus du peuple, impose sa dictature en Italie. Léon Blum, socialiste à la tête du gouvernement français, fait voter la loi de non-intervention mais permet à Hitler et à Mussolini d'envoyer leurs armées en Espagne. Le pouvoir corrompt les hommes et les idées. Le socialisme de Jaurès n'est pas le même que celui de Blum. Les républicains de la Commune n'ont pas les mêmes buts que ceux de la III^e République. Les révolutionnaires se transforment en farouches conservateurs ou réactionnaires. Les paysans et les ouvriers doivent leur arracher, bribe par bribe, leurs droits au bien-être et à la liberté. Kropotkine, Reclus, Pietro Gori ont renoncé aux privilèges de leur classe pour défendre et propager cet idéal d'égalité et de liberté totale que nous essayons de réaliser, ici. »

Mario aimait parler. Pendant quinze ans, il avait réfléchi dans une cellule de prison. Il se rattrapait de trois lustres de silence et nous l'écoutions sans rien dire, car ses paroles avaient une étrange résonance au fond de nous-mêmes.

J'ai dit qu'il aimait parler. C'est vrai, mais seulement lorsqu'il était sollicité. Nous aimions l'inciter à nous développer ses idées, ses points de vue, sa façon de voir et de résoudre certains

problèmes sociaux. Une fois, je ne me souviens plus qui affirma que les différences sociales existeraient toujours même si on instaurait une société plus libre. Un manoeuvre serait inférieur, économiquement parlant, à un ingénieur, les besoins et la culture n'étant pas les mêmes. Avec l'aide de quelques copains, j'essayai de réfuter ses arguments en réclamant le droit à la plus stricte égalité, mais mon adversaire trouvait toujours de nouveaux raisonnements pour me contrer. J'allais me déclarer vaincu par sa dialectique lorsque Mario, qui nous avait écoutés sans souffler un mot, se leva et dit :

« Camarade, chacun est libre de penser ce qu'il veut. Tu es un intellectuel, tu as fait des études. Ici, nous sommes tous des gens du "peuple" (*peones*), bergers, ouvriers, paysans; pas beaucoup d'entre nous savent lire et écrire. Tu parais plus intelligent à leurs yeux car tu es plus instruit. Permets-moi de te dire que tu es moins nécessaire à l'humanité que le berger qui chaque matin t'apporte le lait pour ton déjeuner. La structure de la société est la même que celle des temps préhistoriques. Elle est basée sur la force qui était nécessaire pour la survie de l'espèce. Au fil des siècles, au fur et à mesure que la conscience et la connaissance se sont développées, pour consolider la puissance du chef des guerriers, on créa la puissance religieuse et pour finir on étaya le tout par le plus corrosif des poisons psychiques : l'argent et son corollaire, la propriété privée. Lentement, au cours des siècles, l'humanité a progressé : l'esclave des premiers âges a été remplacé par le salarié.

« Au temps de l'Empire romain, le rêve de l'esclave était de pouvoir se racheter et redevenir un homme libre. Aujourd'hui, celui du prolétaire est de gravir les échelons de l'échelle sociale. Si ce n'est pas pour lui-même, c'est pour sa progéniture. Un manoeuvre rêve que son fils devienne ouvrier, celui-ci que son enfant soit un jour employé de bureau ou instituteur. Tous les partis politiques dits révolutionnaires clament qu'ils veulent renverser cette échelle, la retourner sens dessus dessous. Moi, je me bats, ne vous en déplaise, non pas pour la retourner, mais pour la coucher bien à plat pour que tous ses échelons soient sur le même plan. Oui, sur le même plan, car je trouve aberrant que les métiers les plus utiles, ceux dont personne ne peut se passer,

soient les plus méprisés, les moins considérés. Que les classes qui ne produisent rien, celles qui sont aujourd'hui tout en haut de l'échelle sociale et dont l'utilité est artificiellement créée, dominent et écrasent toutes les autres.

« L'humanité n'a pas besoin, pour vivre et prospérer, de banquiers, d'avocats, de militaires, de policiers. Elle a besoin d'agriculteurs, de mineurs, d'ouvriers d'abord et ensuite d'ingénieurs, de chimistes, de physiciens. Depuis des millénaires, la lutte s'est engagée entre les tenants du pouvoir et les parias qui triment pour que l'humanité avance vers la justice, l'égalité et l'amour entre tous les individus. Même le christianisme, à ses débuts, était communautaire : les riches convertis devaient donner leur fortune à la communauté. Au fur et à mesure qu'elle s'est développée, qu'elle a pris assez de force pour prendre le pouvoir, elle s'est corrompue et aujourd'hui, avec sa puissance spirituelle basée sur l'ignorance des masses, freine la progression des hommes vers la liberté.

« Pourquoi toutes les philosophies, toutes les révolutions motivées par le droit à l'égalité, à la justice et à la liberté des individus ont-elles échoué ? Pour une raison très simple : on a toujours essayé de combattre "les faits" sans en rechercher et éliminer "les causes". Cette cause s'appelle "propriété" et son virus est l'argent sous n'importe quelle forme : métal ou chiffons de papier. Tant que l'on n'aura pas aboli la propriété, qu'elle soit individuelle ou d'État, il n'y aura ni justice ni égalité entre les hommes. Je me bats pour une société où seul le travail de chacun aura de la valeur et permettra à tous de vivre libres et égaux. Nous sommes tous, depuis notre plus jeune âge, habitués à penser, non pas à ce qui est le plus utile à la vie mais à ce qui nous rapportera le plus d'argent pour nous permettre de satisfaire nos désirs ou tout simplement pour mieux vivre. Pour arriver à la richesse, tous les moyens sont bons : l'assassinat, le vol, la prostitution, l'escroquerie. La société dans laquelle nous vivons aujourd'hui est une jungle et nous nous prétendons civilisés. Nous ne le serons vraiment que lorsque chacun pourra choisir, dans les métiers nécessaires à la collectivité, celui qui lui plaira le plus en sachant que cela lui permettra de vivre sa vie en pleine liberté étant l'égal de tous les autres. »

Ainsi parlait Mario. Nous l'écoutions en approuvant ses idées. Parfois, un des présents lui portait la contradiction, davantage pour l'inciter à développer son raisonnement que pour réfuter ses arguments. En effet, ses paroles évoquaient pour nous la réalisation d'un monde d'où la misère et les inégalités sociales seraient exclues.

Beaucoup plus tard, en abattant les taillis des bords de la Vézère, j'ai pensé à mon ami et j'ai reconnu que, comme un bûcheron, il avait débroussaillé mon cerveau, l'avait patiemment nettoyé de toutes les ronces qui étouffaient le désir de liberté qui anime la jeunesse et qui nous poussait à la révolte, souvent aveugle et inconsciente contre l'injustice sociale.



OFFENSIVE

LE TEMPS passait. Au mois d'août, des bruits commencèrent à circuler : on parlait des Brigades internationales qui devaient venir prendre position sur le front d'Aragon. Puis, on apprit qu'un camp d'aviation avait été aménagé à Candanos. Pablo nous demanda de rester dans nos cantonnements pour être prêts à toute éventualité. Cet ordre eut des conséquences : on ne quittait plus nos copines Rosita, Asumpción et Conchita et, malgré nos bonnes résolutions, il arriva ce qui devait arriver.

Je ne me souviens plus lequel de nous céda le premier. Ce dont je me souviens, c'est qu'un soir je me suis retrouvé seul avec Conchita. J'arrivais du P.C. où j'avais rencontré tous les vétérans du groupe : Otto, Ritter, Mario, un copain suédois, deux Français et quelqu'un d'autre dont j'ai oublié le nom. Pablo nous annonça que les Brigades allaient arriver et que nous devions nous préparer à passer sur les arrières ennemis. Nous étions en état d'alerte permanent.

Conchita m'attendait comme d'habitude. Les autres, d'après elle, s'étaient couchés depuis un bon moment. Je la regardais pendant qu'elle me parlait. L'expression de mon visage devait réfléchir l'envie que j'ai eue, subitement, de la prendre dans mes bras, de mordre sa bouche car elle me demanda en riant ce que j'avais, si je n'étais pas malade. Le son de sa voix me rendit ma lucidité et je lui dis d'aller se coucher. Elle refusa, alléguant que c'était encore trop tôt. Pour la faire partir, espérant que l'éducation reçue la ferait s'éloigner, je lui avouai que j'étais marié mais qu'elle était trop jolie et que j'avais envie d'elle. Sa réaction me

surprit : s'approchant de moi, le visage rayonnant de bonheur, elle s'écria :

« ¿Es verdad? ¿Me quieres? ¿Antonio, quieres que sea tu querida? (C'est vrai? Tu m'aimes? Antoine, veux-tu que je sois ta chérie?) »

Serrée contre moi, les bras passés autour de mon cou, sa bouche était près, trop près de la mienne. Conchita n'avait pas dix-sept ans. En lui disant que j'étais marié, j'avais espéré sincèrement qu'elle s'en aille pour que je puisse échapper au désir que j'avais d'elle. Je m'étais trompé. Mon aveu n'avait fait que précipiter les choses. Elle était déjà femme, pourquoi la décevoir? Ma bouche rejoignit la sienne, son corps se fit plus lourd dans mes bras. Étroitement enlacés, nous rentrâmes dans la chambre. Arrivés près du lit, elle s'écarta, déboutonna son *mono* et le fit glisser lentement vers le bas. Ses yeux et ses lèvres me souriaient. Moi, je la regardais faire sans bouger, comme si j'avais peur de la voir disparaître en me réveillant d'un beau rêve. Je la vois encore dégager ses pieds de la salopette tout en dégrafant son corsage. Les jambes, les cuisses, la tache noire du pubis, puis les seins haut placés, petits, durs, couronnés par deux fleurs rose pâle dont les tétons pointaient à peine. Elle eut un frisson quand mes doigts frôlèrent sa poitrine pour glisser sous ses aisselles et ma bouche commença à caresser les sommets de sa poitrine. C'est à ce moment que la pensée qu'elle était, probablement, encore vierge, traversa mon cerveau. Mon désir disparut, laissant la place à la crainte de la blesser, de lui faire mal.

Pour lui cacher ma défaillance, j'allais fléchir les genoux lorsque, prenant appui sur les coudes, elle se hissa sur le lit où elle se renversa, jambes pendantes, cuisses écartées offrant à ma vue une figue dont la chair gonflée par la sève aurait fait éclater la peau, laissant voir la pulpe rouge du fruit. Conchita cria. Ses mains saisirent ma nuque lorsque mes lèvres se fermèrent sur son clitoris, comme si elle craignait que je m'écarte. Son corps s'agitait, se tordait. Je sentais ses ongles griffer ma peau puis, après un dernier sursaut, elle resta immobile. Je ne m'arrêtai pas de la caresser : les mains effleurant doucement les tétons que je sentais droits et durs sous mes paumes, je continuai à butiner son sexe d'autant

plus que mon désir reprenait le dessus et que je n'avais plus qu'une envie : la porter au paroxysme du plaisir. Ses hanches commencèrent à onduler lentement, ses mains reprirent possession de ma tête. Les mouvements de son corps devenaient plus rapides. Quand je pénétrai en elle, un petit cri de douleur ou de surprise s'échappa de ses lèvres. Ses jambes s'étaient croisées sur mes cuisses, ses doigts m'agrippèrent aux épaules et m'attirèrent, recherchant un contact plus complet de nos deux êtres.

Des coups violents contre la porte nous réveillèrent. C'était mes amis qui venaient m'avertir qu'une des Brigades internationales campait dans les environs. Nous voyant sortir tous les deux de la chambre, ils partirent dans un quadruple éclat de rire. Rosita et Asumpción étaient avec eux. Puis ils nous félicitèrent à leur façon : Jo et Fred en me mettant en boîte, les deux filles en posant des questions à Conchita et en riant.

La région grouillait d'hommes en armes, volontaires venus de tous les horizons. La 15^e brigade était à pied d'œuvre. Il y avait beaucoup d'Anglais et d'Américains mais aussi des Italiens, des Français, des Cubains avec lesquels on put engager un dialogue.

J'invitai un communiste italien à visiter la collectivité de Pina. Malgré la proximité du front, les paysans du village avaient fait de tels progrès que même les trois ou quatre petits propriétaires terriens de la commune qui, un an auparavant, avaient préféré continuer à travailler leur terre individuellement, comprenant qu'en travaillant en commun ils pourraient passer moins de temps dans les champs et s'adonner à d'autres occupations selon leurs préférences, avaient demandé leur intégration à la collectivité. Tout le village se trouvait habité par une vaste famille où tout était partagé selon les désirs et les nécessités de chacun. Des terrains qui, de mémoire d'homme, n'avaient jamais été labourés, avaient été défrichés et ensemencés. Les familles mangeaient de la viande deux ou trois fois par semaine (avant 36, elles n'y avaient droit qu'une à deux fois par an, et encore, pas toujours).

Le camarade, qui voulait me convaincre que pour parvenir à la réalisation du communisme libertaire il fallait passer par la

dictature du prolétariat, comme en Russie, reconnu loyalement que l'expérience libertaire en Aragon était encourageante, mais il doutait que l'on puisse l'étendre, avec succès, à toute une nation. Pour lui, le communisme russe, fortement centralisé, au pouvoir absolu, était nécessaire pour faire face aux innombrables ennemis de la révolution prolétarienne. Il ne voulait pas admettre que la nouvelle classe dirigeante ne voudrait plus perdre la puissance acquise et qu'elle ferait le nécessaire pour empêcher les masses de penser aux injustices et les individus de réclamer leurs droits.

Nous nous quittâmes en fin de matinée, bons copains, mais en restant sur nos positions. Il avait une confiance aveugle en ses chefs. Du commissaire de sa compagnie à Staline, en passant par toute la hiérarchie du parti, tous étaient infaillibles et sincères.

Ce soir-là, Jo, Fred et moi rentrâmes pour retrouver nos compagnes affairées autour de la table où trois couverts étaient mis. Sur la table, il y avait un véritable festin : poulet rôti, lapin frit, jambon cru, fromage et vin rouge. La surprise nous fut d'autant plus agréable que nous savions que le lendemain matin nous devions partir pour une mission autre qu'une simple reconnaissance. Trois assiettes, trois verres, trois chaises. Jamais je n'oublierai cette soirée. Pour que personne n'eût à se déranger pour chercher les plats ou la boisson, nous avions tout mis sur la table. Les filles s'étaient assises sur nos genoux. On avait ri, blagué comme des fous. Conchita m'obligeait à prendre des morceaux de viande sur ses lèvres et trouvait d'autres gamineries qui la faisaient rire aux éclats. Nous avions oublié la guerre, les dangers passés et ceux qui nous attendaient dans un proche avenir. Nous n'étions plus que des êtres jeunes, pleins de vie, d'amour et de joie.

Vers la fin du repas, je ne sais plus qui parla de notre départ. Le premier instant de surprise passé, Asumpción dit calmement :

« La femme doit suivre son mari. Fred, *querido*, je viendrai avec toi. »

Rosita lui fit écho :

« Moi aussi.

– Moi, enchaîna Conchita, je ne suis pas sa femme mais « *su querida* ». J'irai où il ira car je suis une milicienne et Tony m'a toujours dit que nous sommes libres de choisir notre façon de

vivre et notre combat. Je sais qu'il ne me refusera pas le bonheur de me battre à ses côtés.»

La discussion fut très courte et je me retrouvai dans ma chambre avec Conchita. Celle-ci était heureuse de partir le lendemain avec nous pour cette nouvelle aventure qui, pour elle, serait le premier combat réel.



SACRIFIÉS

LE LENDEMAIN après-midi, nous repartîmes. Nous avons fait circuler le bruit que trente parmi nous partaient en permission. Les autres seraient relevés par les Brigades pour pouvoir aller se reposer au Cruce de Gelsa. À Bujaraloz, Pablo nous révéla nos objectifs. Il fallait pénétrer dans les lignes ennemies et retarder ou empêcher l'arrivée de renforts pendant l'offensive qui devait être déclenchée au cours de la nuit. Nous avons juste le temps de rejoindre notre zone d'opérations. Cinq groupes de six, échelonnés sur un front de vingt kilomètres environ : de Velilla de Ebro à Fuentes.

Notre guide nous quitta au dernier avant-poste de l'armée républicaine après nous avoir indiqué le chemin que nous devons emprunter. Après avoir traversé une étroite vallée et contourné une colline couverte de pins et de broussailles, nous vîmes, loin derrière nous, sur un sommet, briller des lumières : nous avons réussi à traverser les dispositifs de défense adverse. Nous marchâmes vers le sud en suivant la base des collines boisées. Un bruit lointain nous fit stopper net. Un véhicule, auto ou camion, se rapprochait. Le camion, car cela en était un, passa à une quarantaine de mètres de l'endroit où nous étions pour aller s'arrêter un peu plus loin. Les hommes qui en descendirent parlaient sans crainte d'être entendus : ils allaient relever leurs camarades.

Nous coulant comme des couleuvres dans les buissons, nous réduisîmes la distance qui nous séparait. Jo et Fred mirent les F.M. en position et nous ouvrièmes le feu. Cris de douleur, hurlements d'épouvante. Tout signe de vie s'effaça. On arrêta le tir. La

surprise avait été totale. L'adversaire n'avait pratiquement pas riposté. Le bruit des moteurs nous annonça que d'autres forces arrivaient, mais celles-là s'arrêtèrent avant d'arriver à notre portée. On ne voyait rien et, comme nous, ceux d'en face se dissimulaient parmi les touffes de genêts et de romarin. C'est Fred qui les entendit le premier. Quelqu'un se glissait en rampant vers nous. Tirant presque au ras du sol, les F.M. balayèrent le terrain pendant que les filles et moi nous débarrassions des grenades. Et tout redevint calme lorsque se fut éteint le bruit de la course de ceux qui avaient échoué dans leur tentative d'approche.

Le temps passa. Laissant nos compagnes aux aguets, nous explorâmes l'espace autour de nous. Nous étions à la base d'une colline dont la pente était très raide et difficile à escalader au moins dans ses débuts. La retraite s'avérait difficile. Une détonation éclata, assourdie par la distance, suivie par un sifflement et une explosion sur le flanc de la colline. Des pierres tombèrent autour de nous. Une autre éclata devant notre position. Puis, un cri poussé par je ne sais combien de poitrines remplit la nuit :

« ¡Arriba España! »

Les dernières grenades et les F.M. nous permirent de les repousser, mais Fred et Asumpción gisaient sans vie, les mains crispées sur leur arme. On décida de battre en retraite. Trop tard : un déluge d'obus s'abattit sur nous.

Je repris conscience sur une couche de peaux de moutons, dans une *paridera*, une cabane aux murs en pierres sèches et au toit de chaume où les bergers s'abritent avec leur troupeau, la nuit ou par temps d'orage.

J'avais mal partout. La tête était de loin la plus douloureuse car elle me faisait souffrir même si je restais immobile. J'avais l'impression d'avoir roulé en bas d'un escalier de six étages. Un vieux bonhomme s'approcha de moi :

« *Por fin te despiertas* [Tu te réveilles enfin]. »

Il porta sa gourde à mes lèvres et me fit boire en disant :

« *No tengas miedo* (N'aie pas peur). Bois, ça te fera du bien. »

Avant que je ne lui pose des questions, il me dit comment il avait entendu le combat qui s'était déroulé la nuit. Tous les postes franquistes avaient été attaqués presque au même moment. Une

fois le danger passé, il était parti avec son chien et son âne pour retourner chez lui. Il m'avait découvert gisant au milieu de mes camarades déjà froids. Un gémissement avait attiré son attention. Constatant que je n'avais pas de blessures apparentes, il m'avait chargé sur son âne et avait rebroussé chemin. Après m'avoir offert de partager son repas, pain, saucisson, figues sèches, le tout arrosé de quelques gorgées de vin du pays, il m'accompagna un bout de chemin pour m'indiquer un raccourci.

La nuit tombait lorsque j'arrivai à Cruce de Gelsa à bord d'une ambulance qui m'avait pris sur la route. L'offensive d'Aragon se développait en direction de Belchite et, selon le chauffeur, bientôt cette ville serait libérée. Moi, j'avais un mal de crâne tel que je ne me rendais pas compte de ce qu'il me disait : j'enregistrais et c'était tout.

Le groupe campait au carrefour de la route de Bujaraloz en attendant l'ordre de monter en ligne. Un peu plus loin, un bataillon des Brigades se reposait des fatigues d'un long voyage en camion. Je revenais du P.C. lorsque je rencontrai Hans, le compagnon de Madeleine. Elle aussi était partie pour essayer de savoir ce que j'étais devenu. En attendant son retour, Hans me dit les raisons de son engagement dans les Brigades.

Depuis les journées de mai, les militants du POUM étaient pourchassés, Andrés Nin avait disparu et était probablement mort dans une geôle du parti de Staline. Pour un trotskiste allemand, les Brigades étaient l'endroit le plus sûr à condition de se taire et d'accepter la discipline. Sur ces entrefaites, Madeleine arriva. Je me souviens qu'elle parla un moment en allemand avec Hans. Celui-ci prit ensuite congé de moi et s'éloigna en disant :

« *j'Hasta luego!* »⁷⁰

La nuit nous enveloppait dans ses ténèbres. Le contact des lèvres de mon amie sur ma bouche fit céder la tension nerveuse qui m'avait soutenu depuis mon réveil dans la *paridera*. Cette tension lâcha subitement et, cachant mon visage au creux de son épaule, je me mis à pleurer, à chialer comme un gosse. Oui, je sais, c'est ridicule. Comment est-il possible qu'un homme digne de ce nom, un combattant endurci par près d'un an de lutte puisse éclater en sanglots et cela devant une femme, fût-elle sa

maîtresse ? Pourtant, c'est la vérité, j'ai craqué, je me suis effondré comme un pantin à qui on a coupé les ficelles.

Madeleine m'allongea sur une couverture et se coucha presque sur moi tout en me demandant ce qui s'était passé de si terrible. Alors, je lui racontai tout : la mort de Jo et de Fred, celle de Conchita, Asumpción et Rosita qui avaient voulu partager notre sort par amour pour nous. En parlant, je m'étais calmé. À la fin de mon récit, j'avais recouvré mon sang-froid et je lui demandai pardon de ma faiblesse.

Le lendemain matin, je la quittai. Je ne devais plus la revoir, elle non plus, car elle ne devait pas survivre : les bombardiers d'Hitler la tuèrent lors d'un des raids sur Barcelone.

Cette période de ma vie est physiquement la plus mouvementée : l'offensive républicaine en Aragon nous transforma en unité mobile, toujours en mouvement du front de Huesca à celui de Belchite et Teruel.

La première opération nous amena, après une marche épuisante sous un soleil de plomb, au sommet d'une colline où nous fîmes halte. Il faisait déjà nuit. Je m'endormis presque tout de suite au pied d'un arbre pour ne me réveiller que le lendemain matin, secoué par Pablo qui me criait qu'il fallait partir. Nous nous étions trop avancés et risquions d'être encerclés.

Ce jour-là, j'appris ce qu'était un avion de combat. Nous marchions en ordre dispersé, dans un paysage désertique à la végétation rare et rachitique, lorsque les chasseurs allemands foncèrent sur nous, nous arrosant d'une grêle de balles. Le carrousel de la mort continua ainsi, semant la peur. Plaqué au sol, sur le dos comme à mon habitude, je les regardais tomber du ciel comme s'ils devaient s'écraser, puis se relever, remonter, décrire un demi-cercle et recommencer. Au bout d'un moment assez long en vérité, j'entendis la voix de Pablo qui nous criait de tirer sur les appareils :

« *Apuntad delante el aparato* [Visez l'avant de l'appareil]. À mon commandement, feu. »

Je n'avais qu'un revolver. Je m'abstins de gaspiller les munitions, ce qui me permit d'observer ce qui se passait autour et au-dessus de moi. Les premières salves n'eurent aucun résultat appréciable. Entre le passage du dernier avion de l'escadrille et le retour

du premier, quelques minutes se passèrent pendant lesquelles notre mitrailleur en profita pour bondir avec sa machine derrière le tronc d'un arbre mort qui, au milieu de ce paysage dénudé, levait les moignons de ses branches maîtresses vers le ciel. Je vis les petits nuages de poussière, levés par la grêle de plomb, s'avancer presque dans l'axe de l'arbre puis, dans un vrombissement rageur, l'appareil se redressa, remonta en chandelle, laissant derrière lui une traînée de fumée noire, et disparut vers l'est, suivi des autres après un dernier passage.

L'après-midi de ce même jour, j'eus l'occasion de voir les stukas en action. Ces bombardiers piquaient presque verticalement sur l'objectif, lâchaient leur bombe d'une hauteur d'environ quatre ou cinq mètres, peut-être moins. C'est ainsi que je les vis démolir et incendier les camions qui venaient nous chercher et rendre inutilisable la route. Les bombes creusaient des trous de deux mètres de diamètre sur un de profondeur.

D'autres que moi ont décrit l'horreur des bombardements. Camions et voitures qui brûlent et explosent, gens qui courent et tombent fauchés par la mitraille. Si j'en parle, c'est que ce jour-là je m'aperçus que, n'étant moi-même pas en danger car je me trouvais à quelques centaines de mètres du théâtre des opérations, je pouvais regarder indifférent, sans trembler de rage impuissante ou de pitié pour ceux qui tombaient, le spectacle apocalyptique qui se déroulait devant moi. J'avais perdu dans cette guerre tous mes amis et dans l'espace d'une nuit Jo, Fred, Mario, Otto, Ritter⁷¹ avaient été engloutis dans les ténèbres et je me retrouvais seul. Juanita, Conchita, les femmes que j'avais aimées étaient évanouies à tout jamais.

Je restais indifférent devant ce massacre. La guerre m'avait-elle endurci au point de trouver logique et naturelle la perte d'hommes qui luttèrent dans le même camp que moi? « C'est la guerre, m'avait dit Pablo, aujourd'hui c'est eux qui sont tombés, demain ce sera peut-être moi, toi ou quelqu'un d'autre parmi ceux que tu estimes. »

LA MORT DE ROSARIO

MARIO et Otto nous rejoignirent à Tardienta. Pris dans la vague qui déferlait vers Belchite, ils n'avaient pas pu nous rejoindre et nous les avons cru morts. L'offensive républicaine continuait. Les pertes que nous avons subies étaient telles que notre groupe n'avait plus d'« international » que le nom. Il restait une cinquantaine d'hommes sur deux cents et les vides avaient été comblés par un apport de volontaires espagnols.

Pablo réorganisa son unité en trois compagnies de cinquante volontaires de langue espagnole et de deux groupes de vingt-cinq : un à majorité anglo-saxonne et l'autre à prédominance latine, cela pour faciliter la transmission des ordres en campagne. Nous nous retrouvâmes ainsi, moi et mes amis, incorporés dans une unité de ligne. Finies les missions individuelles, les coups de main, les reconnaissances⁷². Je n'en étais pas fâché, au contraire. Des bruits circulaient : le Conseil d'Aragon était dissous, le gouvernement s'apprêtait à prendre sous son contrôle direct les collectivités ouvrières et paysannes de Catalogne et d'Aragon. C'était la fin de l'expérience libertaire⁷³. Comme en Russie, la prise du pouvoir par les communistes sonna le glas des soviets. L'arrivée au gouvernement de Negrín, leur homme de paille, marqua le commencement de la destruction des réalisations libertaires en Espagne et cela était normal : les mêmes causes ayant les mêmes effets, un gouvernement centralisé, quel qu'il soit, ne peut permettre à des groupements professionnels de faire la preuve de leur capacité créative en toute liberté. En effet, cela permettrait aux ouvriers de connaître la valeur exacte de leurs efforts et l'inutilité

de l'existence de tous les oisifs qui se réclament des professions libérales (financiers, politiciens, magistrats, juges, avocats).

Mais la guerre continuait. Une nuit*, nous relevâmes un bataillon qui venait d'enlever une position ennemie. Rosario était une Andalouse, veuve d'un chauffeur fusillé par la Phalange au début de la révolution. Elle s'était jointe à notre groupe peu après sa formation et s'était attribué les tâches les plus humbles et les plus nécessaires de notre formation : la cuisine, la couture pour les compagnons qui ne savaient pas coudre un bouton ou faire une reprise. Elle nous suivait dans tous nos déplacements, toujours prête à nous tendre sa gourde si nous avions soif ou un quignon de pain et une boîte de singe si l'étape était encore loin et que notre estomac criait famine.

Lorsque Pablo avait réorganisé notre unité, il lui avait proposé de l'attacher au P.C., mais elle avait refusé car les officiers, ça ne l'intéressait pas. Rosario avait pris un fusil et s'était jointe à une compagnie. Cette nuit-là, elle avait pris son tour de garde avec les copains, insouciant, comme nous tous, de ce qui nous attendait au fil des heures à venir. Moi, j'avais fini par m'assoupir pour ne me réveiller qu'au petit jour, juste à temps pour voir des silhouettes s'approcher d'un canon abandonné par l'ennemi à une centaine de mètres de notre tranchée et presque au bord de l'autre versant de la colline. Rosario était avec eux. Une cinquantaine d'hommes et une femme agglutinés autour de la pièce pour la pousser dans nos lignes. Tous les regards convergeaient vers cette tache mouvante et noire. Dans la faible clarté du jour naissant, nous ne voyions rien d'autre. Personne n'eut le réflexe de scruter le terrain au-delà de l'emplacement du canon. Imprévisible, la tragédie éclata : des deux côtés à la fois, nous vîmes surgir des ombres qui se précipitèrent en hurlant sur nos camarades. Une mêlée générale s'ensuivit, ponctuée de rares coups de feu : on se battait à l'arme blanche. Puis une voix s'éleva, dominant les bruits de la lutte, comme un ordre :

* Suite à une erreur chronologique d'Antoine, il faut replacer le récit qui suit dans le contexte de la bataille de Santa Quiteria d'avril 1937, évoquée dans la note n° 57.

«; *Mátadme, compañeros, fuego!* [Tuez-moi, *compañeros*, feu!] »

La voix de Rosario. Le mitrailleur déplaça légèrement le canon de son arme et ouvrit le feu.

Il faisait jour lorsque, couverte par les tirs, toute la compagnie, des volontaires, s'en fut récupérer nos morts⁷⁴. Tout redevint calme. Mes camarades, fatigués, dormaient. Quelques-uns lisaient ou parlaient à voix basse du pays. Moi, je feuilletais *El Quijote* de Cervantes.

Le ronronnement des moteurs nous fit regarder vers le ciel : une escadrille, volant très haut, venait vers nous. Elle nous survola une fois et le bombardement commença. Prenant notre tranchée en enfilade, les bombes suivaient le tracé de la position, démolissant tout notre dispositif de défense, nous causant des pertes sérieuses en hommes et en armement. Le téléphone étant coupé, le responsable me demanda d'aller prévenir le Q.G. de notre situation et demander l'appui de la chasse si cela était possible. Lorsque je remontai en ligne, je portais l'ordre de retraite. Notre aviation était occupée ailleurs et nous n'avions pas assez de Mosquitos pour faire face sur tous les fronts.

La panique commençait à s'emparer des hommes. Je n'oublierai jamais le visage hagard, avec le contour des yeux et des lèvres crayeux comme ceux d'un clown, de celui qui dévalait la pente, venant vers moi, mais qui, je le jurerais, ne me vit même pas. Le carrousel de la mort continuait. Je ne puis pas dire comment j'arrivais à parcourir la tranchée sans être touché. La peur me prenait à la gorge et au ventre.

Nous commençâmes à évacuer la position. Les hommes valides portaient les blessés, se couchant et se relevant sous un déluge de bombes et de mitraille car l'aviation ennemie, voyant la carence de la chasse républicaine, employait la sienne à nous mitrailler entre deux passages de bombardiers.

Le blessé que j'essayais de sortir de cet enfer avec l'aide d'un copain mourut avant que nous n'arrivions au bout du boyau. Nous le laissâmes sur place et je revins sur mes pas pour chercher mon sac tyrolien, car à cause du blessé je n'avais pas pu le prendre lorsque j'étais passé par là quelques minutes auparavant, et je tenais beaucoup à mon *Quijote*. J'attendis le passage de la vague

d'avions et je bondis vers l'endroit où j'avais abandonné mes affaires. La peur, toujours présente, que j'avais réussi à dominer, reprit le dessus devant la vision horrible qui me figea sur place : deux corps gisaient sur ma capote. Un à qui il manquait la moitié de la figure, comme si un coup de hache lui avait coupé net le visage en deux parties égales. L'autre, le ventre ouvert laissant échapper par la blessure les intestins qui me semblaient encore palpiter d'un reste de vie. L'horreur, le dégoût, la peur me firent tout oublier. Sans plus me soucier des avions, de la mitraille, des bombes, je fis demi-tour et je m'enfuis jusqu'à ce que quelqu'un m'arrêtât, en me saisissant à bras le corps et en me faisant choir au pied d'un mur.

Il me tendit une bouteille en disant :

« Bois! »

D'un coup sec, contre une pierre, je fis sauter le goulot et je bus. Lorsque je détachai le flacon de ma bouche, il était vide, mais moi, j'avais repris ma lucidité.

« Ça va mieux ? »

– Oui. Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi n'es-tu pas parti ?

– Je suis là pour vous indiquer le chemin et pour donner à boire à ceux qui en ont besoin. Je crois que tu es le dernier. On va attendre encore un peu. »

Par un sentier qui serpentait entre les arbres et les ronces, nous arrivâmes dans la vallée où je rejoignis ce qui restait de mon unité. Nos effectifs avaient fondu comme beurre au soleil. Morts, disparus, blessés. Plus de la moitié de mes camarades manquait à l'appel. Pablo nous interrogeait continuellement, nous faisant recommencer dix fois notre compte rendu des événements, surpris de la précision du bombardement que tous les rescapés lui signalaient.

Au fond de nous-mêmes, nous espérions tous être envoyés à l'arrière pour nous réorganiser et attendre de nouvelles recrues avant de reprendre le combat. Mais notre espoir fut déçu : on nous octroya la garde d'un poste avancé dans une vallée qui, en temps de paix, devait être un pâturage. Devant nous s'étalait une plaine verdoyante, au loin se dessinait la ligne des collines que nous avions abandonnées vingt-quatre heures auparavant. À l'aide d'une paire de jumelles, nous regardions les franquistes remettre

en état les tranchées que leur aviation avait démolies. Nous étions trop loin pour pouvoir les gêner dans leur travail. L'artillerie et l'aviation républicaines brillaient par leur absence.

Je ne me souviens plus exactement depuis combien de jours nous étions sur cette position lorsque les sentinelles donnèrent l'alerte : elles avaient entendu un bruit de voix devant leur poste, une voix qui criait quelque chose que personne ne comprenait. Pendant quelque temps, nous crûmes que c'était des Allemands qui tentaient un coup de main, puis la voix s'éleva de nouveau dans la nuit : on criait « au secours ! » en suédois.

Dans le groupe anglo-saxon, il y avait deux Suédois. Un n'avait pas rejoint ses camarades et nous avions tous pensé qu'il était mort. Le malheureux, les deux jambes criblées de mitraille, une cheville cassée, s'était traîné en rampant pendant ses moments de lucidité (car, souvent, il devait perdre connaissance et ses souffrances avaient dû être atroces), poussé par l'instinct de conservation vers nos lignes. À l'hôpital de campagne où je l'accompagnai, le médecin me dit que la gangrène rendait inutiles tous les soins et qu'il fallait l'opérer d'urgence pour qu'il ait une chance de s'en sortir. Ce que fut cette opération sous une tente, avec du rhum pour anesthésique, je vous laisse l'imaginer. On l'amputa des deux jambes ; quelques jours après, il fut expédié sur Barcelone. On m'a dit qu'il était rentré en Suède quelques mois plus tard⁷⁵.

MÉPRIS MILITAIRE DE LA VIE HUMAINE*

DANS ce secteur, je fus le témoin de la façon dont les officiers supérieurs considéraient la vie de leurs troupes ou peut-être de la manière dont on se débarrasse, en temps de révolution, d'unités formées par les hommes qui n'ont pas la même idéologie que les gens du gouvernement. Nous avons été relevés : une compagnie des Jeunesses libertaires nous remplaçait aux créneaux de la tranchée. Mes compagnons et moi espérions être renvoyés à l'arrière pour quelque temps. En fait de repos, on nous fit camper dans un bois à proximité de la première ligne. Nous étions placés en réserve. Pablo nous prévint que nous aurions une visite. En effet, dans le courant de l'après-midi, un groupe d'officiers, les manches et les bérets pleins de galons, arriva dans le sous-bois. Alignés sur deux rangs, nous les regardions passer, frais, souriants, nous dévisageant comme des maquignons regardent le bétail à la foire. Nous, au fur et à mesure qu'ils nous dépassaient, nous nous couchions sur place sans dire un mot. Quand Pablo nous dit : « Rompez les rangs ! », nous étions déjà tous couchés. Je me souviens qu'il n'était pas très content car, parmi les visiteurs, il y avait des officiers russes qui venaient se rendre compte de la valeur de l'Armée républicaine.

Je ne sais pas si c'était vrai, mais, ce dont je suis certain, c'est que, pendant toute la nuit qui suivit, les camions déversèrent des hommes dans le secteur et qu'à l'aube commença l'attaque. Une

* Le récit reprend son cours : nous sommes en août 1937.

violente fusillade, ponctuée par l'éclatement des grenades, me réveilla. Il faisait encore nuit. Seule la couleur plus claire du ciel annonçait le jour proche. La crête des collines, au loin, se révélait à nos yeux par une ligne sinueuse d'éclairs, et plus bas la rapide lueur des grenades nous faisait deviner la rapidité de la côte. Le sifflement des balles perdues nous faisait parfois, instinctivement, baisser la tête.

Les soldats de Franco avaient repoussé la première attaque. Le jour, déjà, pénétrait dans le fond de la vallée. Le soleil réchauffait les sommets de la sierra lorsque le combat reprit son intensité première. Mais, cette fois, au bruit des fusils, des mitrailleuses, à l'explosion des grenades se mêlait un chant entonné par mille poitrines, un chœur qui arrivait par bribes jusqu'à nous :

*Hijo del pueblo, te oprimen cadenas...
Antes que esclavo prefiere morir...*

C'étaient des bataillons des Jeunesses libertaires qui montaient à l'assaut en chantant. Nous les vîmes essayer de grimper la côte en courant et tomber fauchés par le feu croisé des armes automatiques. Une voix, près de moi, dit :

« Ce n'est pas un combat, c'est une boucherie. »

Et Pablo lui répondit :

« C'est la tactique allemande, attaque de masse, les hommes ne comptent pas. »

Les postes avancés de la position étaient tombés, mais elle tenait toujours. Et tombant du ciel, un bruit de moteur emballé couvrit tous les autres : l'aviation de chasse ennemie venait au secours de l'infanterie menacée.

Des centaines et des centaines de morts, toute une jeunesse sacrifiée pour rien. Ce soir-là, au bivouac, on parla entre nous des raisons qui avaient poussé le Q.G. à engager ces gosses (certains n'avaient pas 16 ans), qui arrivaient presque sans préparation militaire et sans entraînement dans l'assaut de cette position presque inexpugnable par une attaque frontale. On disait, sans pouvoir l'affirmer, que le gouvernement avait ou voulait dissoudre le Conseil d'Aragon et prendre le contrôle des collectivités, qu'il essayait d'éliminer les forces de la CNT et celles du POUM dont

les membres étaient pourchassés par la police secrète des communistes. Au front, nul besoin de police ni de prison. Quelques actions comme celles dont nous avons été les témoins, ainsi les militants et sympathisants du POUM et de la CNT auraient été réduits à néant⁷⁶.

C'était l'hiver⁷⁷ et le théâtre des opérations s'était déplacé. Affecté comme agent de liaison auprès d'un bataillon en ligne, j'échappai à l'intégration que mes copains avaient subie aux Brigades. La bataille de Teruel battait son plein. Le secteur était calme et je passai mon temps à taquiner la muse et à me promener le long de nos positions en compagnie de Bobini, un jeune capitaine, artiste de music-hall qui avait gardé comme nom de guerre son nom de théâtre. Nous discutons à longueur de journée et, parfois, très tard dans la nuit sur les principes de base qui devraient régir notre société. Bobini résumait sa théorie en une phrase :

« Plus étendus sont nos droits, plus grands sont nos devoirs. Si j'ai le droit de consommer, j'ai le devoir de produire. »

Lorsqu'il parlait de son métier, il disait :

« Je suis un inutile, je chante, je dis des blagues, je fais rire. Mais notre monde est une jungle. Ceux qui produisent n'ont rien ou presque. Les oisifs, nobles, bourgeois, militaires ont tout ce qu'il y a de meilleur sur terre et moi, pour vivre, n'étant pas capable de leur prendre par la force ou par la ruse une part de leur superflu pour en faire mon nécessaire, je me suis fait leur bouffon. »

Parfois, il me parlait de ses enfants et des espoirs qu'il nourrissait pour eux. Il me disait :

« Je voudrais qu'ils puissent choisir, sans aucune contrainte économique, dans un monde sans corruption ni hypocrisie, où la liberté et l'égalité ne sont pas des mots vains, vides de sens, d'où l'ignorance serait exclue, où l'on pourrait être à la fois ingénieur et paysan, philosophe et mineur, docteur ès lettres et maçon, ou n'importe quoi d'autre selon les aptitudes et les capacités des individus. J'ai toujours eu horreur de la violence. Jamais je n'ai aimé me battre, et même dans ma jeunesse j'ai évité les bagarres ; pourtant aujourd'hui, je me bats dans la lutte mortelle contre les

tenants du pouvoir, les privilégiés et leurs chiens de garde. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je n'en veux pas aux gars qui sont en face. Je me bats contre eux sans haine, car ils ne font qu'obéir à leurs maîtres, à ceux qui les exploitent depuis toujours au nom d'un destin irréfutable et inhumain.»

Bobini avait la conviction que tous les partis politiques connus à l'époque étaient à la solde de la haute finance. Socialistes, républicains, libéraux, tous étaient dirigés par des bourgeois manipulés par les capitalistes internationaux; même les communistes étaient prêts à se vendre. La preuve? L'arrêt par Thorez du mouvement de juin 36 en France et le pacte de non-intervention en Espagne par Léon Blum.

Nous passâmes l'hiver sans anicroche. On se battait assez loin de nous, mais nous ne fûmes pas appelés en renfort.

Les beaux jours du printemps me surprirent devant une plaine vallonnée et désertique où la compagnie de Bobini s'étirait sur près de deux kilomètres suivant la crête d'une suite de mamelons, et aussi loin que portait notre regard, même avec l'aide d'une paire de jumelles, on ne voyait signe de vie.

C'est ici que Tarzan, mon ami fidèle et dévoué qui pendant tout l'hiver m'avait accompagné, révéla ses talents de chasseur. J'ai déjà parlé de cela au commencement de ce récit.

Un réseau de fils barbelés protégeait nos tranchées. Les jours s'écoulaient sans histoire. Même les bombardements d'artillerie, qui se déclenchaient chaque fois qu'un convoi de ravitaillement essayait d'arriver jusqu'à nous pour nous apporter notre part de pois chiches, nous servaient de distraction. On comptait les coups et le nombre d'obus qui n'explosaient pas, car il y en avait toujours quelques-uns qui s'enfonçaient dans la terre et restaient là tant que l'équipe des artificiers ne venait pas les désamorcer.

Tout alla bien jusqu'au jour où Bobini reçut l'ordre d'envoyer une patrouille pour localiser les avant-postes ennemis. L'agent de liaison arriva tard dans la nuit. Nous partîmes vers 1 heure du matin d'un pas léger, car nous savions que pendant les trois ou quatre premiers kilomètres on ne pouvait rencontrer rien d'autre qu'une autre patrouille. En effet, rien ne vint ralentir notre progression, si ce n'est la fouille d'un *barranco* qui commençait à une

cinquantaine de mètres du pied d'un mamelon et s'éloignait vers le sud en devenant de plus en plus profond et escarpé. Tarzan trotta autour de nous en reniflant toutes les senteurs de la terre qui lentement se réveillait. Nous avons fait halte pour décider s'il fallait continuer à avancer ou faire demi-tour et rentrer, car le jour se levait et déjà les rayons du soleil illuminaient les sommets des plus hautes collines. On opta pour le retour. On donna un coup d'œil avant de rebrousser chemin et nous vîmes la silhouette d'un cheval et son cavalier se dessiner sur le fond bleu du ciel. Une, deux, trois, quatre, un peloton de cavalerie était devant nous. Nous étions découverts. Déjà les cavaliers dévalaient le mamelon. Notre décision fut vite prise : se disperser et les attendre au *bar-ranco*. La course commença. Au bout d'un moment, je m'aperçus que j'avais manqué la tranchée naturelle. Déjà les balles sifflaient. Je courais en zigzag pour déranger leurs lignes de tir. Je me laissai tomber et je tirai. Le cheval se cabra et tomba. La course recommença. Le martèlement des sabots sur la terre sèche m'alerta. Je me retournai et je déchargeai mon 9 mm. Le cavalier ouvrit ses bras et la bête affolée me dépassa. Moi, je me remis à courir comme jamais homme n'a couru de sa vie. Je n'avais plus de chargeur. Je savais que c'était la fin, que j'étais dans la même situation que le renard dans une chasse à courre et, comme le renard, je fonçai. Machinalement, je remis mon pistolet dans son étui et ma main se crispa sur le manche de mon poignard. Mes poursuivants ne tiraient plus. Je jetai un rapide regard en arrière. Mon chasseur avait dégainé et, le sabre haut, il se préparait à m'abattre lorsque je bondis sur lui, saisissant son bras qu'il avait baissé pour me pourfendre. Nous tombâmes tous deux, mais lui avait la lame de mon poignard dans le ventre. Je me relevai et recommençai à courir pendant que j'entendais au lointain le crépitement d'une mitrailleuse en action.

Des ombres s'agitèrent autour de moi. On me souleva et on me demanda :

« ¿ *Estas herido? No parece. Mira como tiembla.* [Tu es blessé ? On ne dirait pas. Regarde comme il tremble.] »

On me donna à boire. Dans ma course folle, j'étais venu échouer devant une position tenue par des copains socialistes.

Alertée par les détonations, toute la compagnie était aux postes de combat lorsque j'arrivai dans leur champ visuel. Le capitaine, aux jumelles, avait suivi les derniers moments de ma course contre la mort. C'est lui qui me félicita de mon sang-froid et de la rapidité de mes réflexes, et pour me convaincre que ma modestie n'avait pas de raison d'être, il me raconta tout ce qu'il avait vu de ses propres yeux. S'il avait pu s'imaginer que c'était la peur qui avait conditionné mon action, que c'était la réaction d'une bête aux abois qui avait commandé tous mes gestes, son admiration pour moi serait certainement retombée à zéro. Mais, de toutes façons, il ne m'aurait pas cru. Je me suis contenté de caresser Tarzan qui, à mes pieds, récupérait ses forces, la gueule grande ouverte et la langue pendante.



SOUVENIR MACABRE

C’EST AU DÉBUT du mois de mars, si mes souvenirs sont bons, que commença la débâcle. J’avais à peine récupéré mes forces lorsque le groupe, que j’avais réintégré le soir même de ma course, fut jeté dans la bagarre. Les franquistes attaquaient sur tout le front.

Combien de temps sommes-nous restés sur cette position ? vingt-quatre, trente-six, quarante-huit heures ? Je n’en sais absolument rien. Je me souviens que nous arrivâmes sous un déluge d’obus à la tombée de la nuit. Les copains espagnols achevaient de repousser un assaut de l’infanterie adverse. Les équipes de brancardiers s’affairaient à évacuer les blessés. Aviation... Artillerie... Fantassins montant à l’assaut. Crépitements des mitrailleuses, fusils, éclatements des grenades, explosions des obus et des bombes. Nous avons perdu toute notion de temps. Ivres de fatigue, de poudre, d’alcool, nous nous accrochions à cette parcelle de terre avec une seule idée en tête : *no pasarán*. Bientôt, il ferait nuit et les avions ne pourraient plus nous voir. Quelqu’un sauta dans une tranchée en demandant le commandant. Une voix lui répondit :

« Il est mort.

– Vite, enchaîna l’inconnu qui arborait sur son képi deux galons dorés, il faut évacuer la position, nous allons être encerclés. Regardez là-bas ! »

L’artillerie avait concentré son tir sur notre terrain. Fuyant le tir des batteries, nous nous dispersâmes. Un de mes copains espagnols

me suivit et nous nous retrouvâmes, complètement épuisés, au pied d'une espèce de falaise.

On n'y voyait goutte. Nous suivîmes la paroi à tâtons, cherchant un passage lorsque mon copain me dit :

« *Oye, hay cuevas* (il y a des grottes), je ne vais pas plus loin, car celle-ci est trop petite pour deux. »

Il n'avait pas fini de parler que ma main rencontrait le vide. C'était une grotte, petite aussi, le sol encombré de bois mort, de bouts de branches et de pierres. La grotte me convenait pour attendre la levée du jour. Je la débarrassai de tout ce qui pouvait me gêner et je me glissai, les pieds vers l'intérieur. Ma musette, que j'avais posée sur deux grosses pierres, me servait de coussin.

Un rayon de soleil me réveilla et ce que je vis me renseigna sur l'endroit où j'avais passé la nuit : un cimetière ravagé par un bombardement. Les monuments funéraires brisés, les saints renversés, les ossements dispersés autour des cratères des bombes et des obus témoignaient de son intensité. La grotte dans laquelle j'avais dormi était un caveau d'où j'avais expulsé son premier et légitime occupant. J'appelai mon copain :

« *¡ Eh! amigo.* »

Je le vis jaillir de son trou comme un boulet en disant :

« *Virgen santísima madre de Dios...* »

Et pendant que d'une main il saisit son fusil, de l'autre il se signa. Le choc éprouvé en constatant qu'il avait violé une tombe était si fort qu'il avait aboli tout raisonnement logique et fait resurgir la peur atavique et les préjugés gravés dans le subconscient par deux mille ans de croyances judéo-chrétiennes. Nous ne nous attardâmes pas dans ce macabre endroit.

COMMENCEMENT DE LA FIN

LES DERNIERS MOIS de la fin, pour moi, furent un vrai cauchemar. Nous étions jetés d'un point à un autre du front pour essayer d'arrêter la percée de l'ennemi qui nous débordait toujours par nos flancs, nous obligeant à nous retirer. Nous étions arrivés à un tel degré de désespoir que certains de mes camarades, plutôt que de reculer encore, préféraient s'accrocher au terrain et se faire tuer sur place. En plus, certaines rumeurs circulaient parmi nous et finissaient par nous démoraliser. Remontant le cours de l'Èbre, des unités de la brigade Líster avaient dissous les collectivités paysannes qui fonctionnaient encore après la disparition, voulue par le gouvernement Negrín, du Conseil d'Aragon, et cela quelques semaines avant le déclenchement de l'offensive ennemie. On disait aussi que les hommes de la FAI, de la CNT et du POUM qui passaient dans les secteurs tenus par Líster ou par El Campesino, tous deux d'obédience communiste, étaient immanquablement fusillés.

J'ai eu, quelque temps après avoir écouté ces bruits, la possibilité de vérifier leur exactitude. Arrivé avec un groupe d'Espagnols aux environs de Lérida, je fus contrôlé et arrêté par des hommes du Campesino qui m'emmenèrent à leur Q.G., ainsi que mes copains. En route, je leur avais demandé de dire que j'étais des Brigades. Un officier nous fit subir un interrogatoire serré. L'un après l'autre, nous passâmes sur la sellette et cela recommença je ne sais plus combien de fois. Le nombre des interrogés diminuait après chaque passage devant les inquisiteurs.

Moi, je répétais toujours mon histoire : j'étais Français, appartenant à la 14^e brigade. J'avais été assommé par une bombe d'aviation et hospitalisé à l'hôpital militaire de Bujaraloz. Je ne connaissais aucun des hommes qui m'accompagnaient. Ils finirent par me relâcher, avec l'ordre de ne pas quitter le camp. À l'aube, j'étais déjà loin.

En allant vers le nord, j'espérais rejoindre mon groupe. En effet, je retrouvai Pablo, Otto et un copain cubain. Tous les autres étaient partis pour Teruel. Pablo me donna une enveloppe que Mario lui avait remise pour moi. Elle contenait un cahier où mon ami répondait à une série de questions que je lui avais posées un soir. Mon départ précipité pour une mission de reconnaissance m'avait empêché d'écouter ses réponses. Depuis, nous ne nous étions plus rencontrés assez longtemps pour pouvoir discuter.

Quelques jours après, je retrouvai Bobini au bord du Segre, mais ce fut de courte durée : il était malade et fut évacué vers Barcelone. Le secteur paraissait calme : l'ennemi était assez loin de la rive du fleuve pour que nous puissions oublier, lorsque nous étions de garde, que la mort et la souffrance nous attendaient au coin du temps qui passait pendant que la guerre continuait.

Un matin, nous fûmes réveillés par le bruit d'une canonnade loin sur notre droite. Nous n'étions pas inquiets, car aussi loin que pouvaient porter nos regards, même avec l'aide de jumelles, on ne voyait rien bouger de l'autre côté du Segre.

J'étais occupé à lire pour la énième fois le cahier de Mario quand on m'appela. Le nouveau capitaine et le commissaire nous avaient été envoyés par un commissaire politique pour nous remonter le moral et nous persuader de la nécessité de passer par la dictature du prolétariat pour arriver à l'instauration du communisme libertaire.

Cathala, le commissaire, me mit au courant de la situation : les phalangistes avaient passé le Segre en amont. Le téléphone étant coupé, je devais rejoindre le Q.G. dans les plus brefs délais et remettre un pli, que me donna le capitaine, à l'officier le plus haut en grade qui s'y trouverait. Après avoir suivi le cours du fleuve pendant un kilomètre ou deux, je décidai de prendre la route qui

allait de Seu de Urgel à Lérida et qui déroulait son ruban goudronné à une centaine de mètres du rivage.

J'avais quitté l'abri que faisaient les roseaux de la rive, et presque aussitôt le sifflement caractéristique d'un obus qui s'approche dangereusement me fit exécuter un plongeon dans l'herbe. Le projectile éclata entre la route et moi. Je redescendis vers le fleuve et un deuxième obus tomba assez loin devant moi. Cela dura je ne sais plus combien de temps. J'avais l'impression, sûrement fautive, que je servais de cible à une pièce d'artillerie. Elle suivait dans son tir tous mes déplacements comme si on voulait m'empêcher d'arriver à la route. Dans la ligne brisée que je traçais dans ma course, j'essayais de me rapprocher malgré tout de mon but. Couper l'axe routier et rejoindre le Q.G. qui se trouvait du côté opposé à celui où je m'évertuais à éviter d'être fauché par la mitraille. Un bond entre deux explosions me porta devant un trou qui s'enfonçait sous la route. Je m'y engouffrai avec toute la vitesse que mes jambes étaient capables de fournir pour m'étaler à bout de souffle sous la voûte du pont.

Je n'étais pas seul, car une voix m'interpella :

« Tu es blessé, *compañero* ? »

C'était une femme. Ses yeux brillaient d'une lumière étrange et tout son corps tremblait : elle avait peur, terriblement peur. Le souffle coupé, je ne pouvais pas parler. La canonnade augmentait d'intensité. Elle s'approcha, passa sa main sur mes joues, mes épaules, ma poitrine, très doucement et répéta sa question :

« Tu es blessé ? »

Ses mains étaient froides, son regard d'une fixité inhumaine paraissait vouloir explorer les profondeurs de mon être. Puis elle rompit le contact, porta ses mains à sa gorge et rapidement déboutonna son corsage : deux globes de marbre jaillirent, dardant vers moi la fleur au téton dressé et durci par la violence du désir. Elle retroussa sa jupe et, m'agrippant aux épaules, se renversa en arrière, emprisonnant mes jambes entre les siennes. D'un bras replié sur ma nuque, elle tenait ma tête contre son visage, l'autre glissé entre mes cuisses et les siennes libérait mon sexe. Surpris par la violence de ce besoin d'aimer en de telles circonstances, par la chaleur de ce corps qui se donnait avec une franchise et une

impétuosité incroyables, le cerveau obnubilé par l'effort que je venais de fournir, je me laissai emporter par la vague érotique qui se dégageait d'elle et pénétrait en moi par tous les sens.

Je me retrouvai, allongé sur le flanc, l'oreille contre le sol et j'entendis un bruit léger, lointain. C'était comme une vibration des couches terrestres. D'un coup, comme une rafale de vent chasse la brume légère d'un matin d'été, mon cerveau recouvra sa lucidité et me fit me précipiter sur le bord de la route. Les tanks roulaient sur l'asphalte, ils approchaient.

Quelques minutes plus tard, je rentrais au Q.G. Je fus reçu à bras ouverts. Le téléphone avait été coupé par la cinquième colonne (les partisans de Franco qui étaient restés en territoire républicain). Les transmissions avaient réparé le sabotage et rétabli la communication. Après avoir écouté ce que j'avais à leur dire sur les chars, l'officier donna l'ordre de nous replier et, immédiatement, on évacua la base.

Le soir même, je réintégrai ma compagnie et les marches et les contremarches reprirent : parfois, nous ne restions que quelques heures sur une position pour être relevés et partir ailleurs. J'avais la nette impression que le haut commandement ne savait absolument pas quoi faire. J'appris plus tard que la lutte pour le pouvoir continuait et que cela se répercutait au niveau des états-majors de l'armée.

CATHALA

CE FUT pendant un de ces départs inexplicables que je fis la paix avec Cathala, le commissaire politique. Depuis son arrivée à la compagnie, je ne lui avais adressé la parole que pour des affaires du service. Je n'allais jamais écouter ses conférences, ce qui faisait que beaucoup de copains n'y allaient pas non plus. Un jour, il me fit demander par l'intermédiaire du capitaine la raison de mon absence systématique. Je lui fis répondre que c'était parce que la contradiction n'était pas admise.

Nous étions donc arrivés sur cette colline. Nous avions placé des avant-postes sur les bords d'un ruisseau qui serpentait au milieu des broussailles un peu plus bas dans le creux du vallon et nous nous escrimions à creuser des trous avec des moyens de fortune, lorsque l'ordre arriva de nous replier en vitesse. Je m'en fus prévenir les hommes des postes avancés.

Quand je remontai, tout le monde était parti, sauf Cathala qui m'attendait et me reprocha mon retard. Je lui fis voir mon foulard plein d'abricots. Il en prit une poignée et, tout en marchant pour rejoindre les autres, il commença à me parler de la nécessité de passer par la dictature du prolétariat pour arriver un jour à l'avènement du communisme libertaire. Nous devons être disciplinés et forts pour faire face à la coalition des forces réactionnaires, dont les représentants, même dans les rangs des soi-disant partis de gauche – me citant le parti socialiste, les autonomistes basques et catalans – étaient les premiers qui, tout en étant au gouvernement, ne faisaient rien pour la classe ouvrière. Ils défendaient les intérêts du capitalisme, étaient les chefs de ce parti, eux-mêmes

étant des bourgeois qui n'hésitaient pas à envoyer la police contre les ouvriers réclamant leurs droits à la vie, les deuxièmes réclamant leur indépendance économique pour pouvoir exploiter à leur seul profit les richesses naturelles et humaines et garder la masse productrice sous la domination des capitalistes et du clergé.

Il y avait beaucoup de vrai dans ce qu'il disait. Je fus obligé de le reconnaître et de le lui dire franchement. Nous avions rejoint le détachement d'arrière-garde. Les copains cheminaient près de nous, écoutant notre conversation. Satisfait d'entendre que je l'approuvais, il allait reprendre son discours lorsque je lui dis :

«Je n'ai pas fini, camarade. Écoute-moi comme je t'ai écouté, je ne te suis pas. Ce que tu reproches aux socialistes arrivés au pouvoir par la voie du suffrage, on pourrait, peut-être, le reprocher aux communistes s'ils arrivaient au gouvernement par le même chemin. L'histoire regorge de pareils exemples depuis la plus haute antiquité. Les esclaves ne se sont révoltés jusqu'à nos jours que pour se donner de nouveaux maîtres. Dans les premiers âges de la révolution humaine, la révolte prenait le visage de la religion, l'ignorance aidant les deux pouvoirs : spirituel et temporel s'aidaient et parfois se confondaient en un seul. Aujourd'hui, il en est de même qu'il y a deux mille ans. Pourquoi ? Parce que les hommes qui ont ou qui prennent la direction d'une société se corrompent et ont besoin, pour affermir leur puissance, d'un moyen de corruption qui leur permette de forger les outils de répression qui empêchent toute tentative de révolte et de rébellion. Ce moyen, c'est l'argent. Les comités ouvriers et paysans russes le savaient bien, car ils ont aboli la monnaie. Le Parti communiste l'a rétablie après s'être emparé du pouvoir, et aujourd'hui la Russie plie la tête sous la botte d'un homme seul : Staline et son organisation policière. Les anciens maîtres ont disparu pour laisser la place aux fonctionnaires du Parti qui ne sont pas meilleurs car, l'homme étant ce qu'il est, un organisme de répression comme celui créé par le PC en Russie ne serait pas nécessaire s'il y régnait la liberté et l'égalité des différents éléments qui forment la société. "Le pouvoir est maudit", a dit Louise Michel, car il pourrit tous ceux qui l'approchent. Nous voulons abattre la forme centralisée du gouvernement, changer la structure de cette soi-disant civilisation

millénaire basée sur la force, l'hypocrisie, le mensonge et l'ignorance. Partout où il y a une organisation sociale de classes et de castes, si on y regarde de près, rien n'a changé dans la condition humaine: esclaves, serfs, fermiers, ouvriers. Les mots ont changé pour désigner la partie la plus nécessaire à la survie de l'humanité, mais la situation est la même.

«Vous, partisans d'une direction centralisée, vous donnez des directives aux différents corps de métier et vous prétendez savoir ce qui est ou non nécessaire à la collectivité que vous dirigez. Vous évaluez l'effort de chacun en argent, vous arrangeant pour que celui des sujets dont le travail est le plus nécessaire à la vie soit le moins rétribué. Nous voulons que chaque individu soit responsable de la vie et du bien-être de la collectivité. Qu'il soit conscient que produire est une nécessité naturelle, donc un devoir, mais aussi qu'il a le droit, en échange, de consommer ce dont il a besoin sans que personne ni rien ne puisse le lui interdire au nom de n'importe quel ordre établi d'origine plus ou moins divine.

«“L'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre.” Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est Élisée Reclus, un professeur d'histoire. Pour moi, c'est vrai, car être anarchiste signifie savoir exactement où s'arrêtent mes droits et ce que sont mes devoirs, sans que personne ne puisse s'attribuer la prérogative de me dire, au nom de quoi que ce soit, ce qui m'est permis de faire et ce qui m'est défendu. Tu veux une preuve? Regarde-nous, nous sommes en guerre. Nous avons accepté le minimum de discipline. Nous ne marchons pas au pas, nous ne saluons pas nos responsables, mais nous obéissons aux combats. Peux-tu me dire, commissaire, combien de fois nous nous sommes retirés devant l'ennemi de notre propre volonté. Pourquoi? Lorsque nous sommes arrivés dans les hameaux, les bourgs, les villages, qu'avons-nous fait? Nous leur avons dit de continuer à travailler leur terre comme auparavant, qu'ils pouvaient l'exploiter en commun s'ils le voulaient, ainsi que les terrains abandonnés par les caciques, que tout leur appartenait.

«Les collectivités paysannes se sont structurées, le Conseil d'Aragon constitué. Dans les ateliers, on a blindé des camions et

réparé des charrues. Dans les campagnes, on a labouré, défriché, semé pour nourrir toute une armée improductive et la masse du peuple des arrières. Cela a fait peur à tous les politiciens assoiffés de pouvoir de tous bords en Espagne et à l'étranger. Ce serait terrible pour eux s'il arrivait que les classes productives, unies par corps de métier, travaillant les unes pour les autres en toute liberté, au lieu d'être encadrées, dirigées par une masse de gens inutiles, se rendaient compte de la situation aberrante où on les maintient depuis des millénaires. Ce serait la fin de tous les privilèges, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. Et cela, aucun homme politique de droite ou de gauche ne le veut, parce qu'il serait obligé de retourner aux champs, à l'atelier, à la mine ou au bureau pour avoir droit à sa juste part du travail de tous. Il est préférable pour eux que les choses restent comme elles sont. Leurs maîtres de la haute finance leur assurant richesse, honneurs, privilèges de toutes sortes à condition de garder le bas peuple dans l'ignorance et la soumission.

« Si on n'abolit pas l'argent et son corollaire la propriété, privée ou d'État, il y aura toujours des riches et des pauvres, des exploités et des exploités. Et cela, nous les libertaires refusons de l'admettre. »

Nous étions arrivés à l'étape. Cathala me regarda un moment en silence, puis me dit :

« Toi, tu es sincère. Mais combien d'hommes seraient capables de vivre selon tes principes ? »

Il me tendit la main et, après avoir serré la mienne, s'éloigna. Nous avions dressé le camp aux environs d'un village qui regorgeait de réfugiés aragonais, tous originaires de Bujaraloz, Pina, Gelsa et des hameaux de cette région.

THÉORIES

J'Y RETROUVAI la plupart de mes amis : la *tía* Pascuala, ses filles et un des deux garçons de la maison ; la *niña*, toute petite à côté d'un gars blond comme les blés et qui paraissait un géant. Elle me le présenta en disant simplement ces mots :

« *Mi compañero.* »

Des copains de Pina me parlèrent de la façon dont la brigade Líster avait dissous les collectivités de la vallée de l'Èbre, détruisant toutes les archives pour effacer les preuves du travail accompli et employant les armes là où elle trouvait une opposition plus forte ou mieux organisée. Je retrouvai là, parmi les autres, une jeune femme et sa fillette, originaires de Peñalba. Après la mort de mes amis Jo et Fredy, je lui avais promis de m'occuper d'elle et de sa fille si je sortais vivant et pas trop amoché de cette guerre. Mais cela fait partie d'une autre histoire⁷⁸.

Nous étions repartis en ligne. Après avoir défendu nos positions de deux ou trois attaques et avoir repoussé l'adversaire avec pertes et fracas, nous avons été relevés et envoyés à Santa María de Molla. La bataille de l'Èbre faisait rage. Les nouvelles qui nous parvenaient étaient contradictoires et imprécises ; mais toutes concordaient sur un point : c'était un véritable enfer.

Notre commandant avait établi son P.C. dans les bâtiments d'une ferme à près de deux cents mètres d'une falaise qui me faisait penser à la proue de trois bateaux échoués sur une plage, en réalité une prairie qui descendait en pente douce.

Notre secteur était calme. Je passais mes journées à lire ou à me faire bronzer, mes soirées à discuter avec l'un ou l'autre des hommes de garde au P.C. du bataillon.

Un jour, Cathala vint me rejoindre dans le pré où, comme d'habitude, je m'étais retiré après le repas de midi pour lire en toute tranquillité un roman de Federico Urales, le père de la Montseny, que l'on venait de me prêter. Le voyant venir, j'enfilai en vitesse mon pantalon car j'étais nu comme un ver. Je le saluai en disant :

« Bonjour mon commissaire.

– Il n'y a plus de commissaire et je n'ai pas d'ordre à te donner.

– De quoi ?

– Je voudrais que tu me dises comment on pourrait instaurer une société libertaire aujourd'hui, sans passer par le communisme marxiste, pour préparer les hommes à vivre dans la collectivité libertaire. Comment on pourrait, sans employer la force, obliger tous les hommes à travailler, à produire, comme tu dis. »

Je dois reconnaître, en toute franchise, que sur le coup, je fus un peu embêté pour lui répondre : je n'ai jamais été un orateur ni un propagandiste. Et quand la révolution avait éclaté en Espagne, j'étais un révolté, un rebelle, un hors-la-loi parfois, un de ceux qu'aujourd'hui on appelle des marginaux. Mais rarement j'avais essayé de convaincre quelqu'un de la justesse de mes idées, de mes rêves. Je l'ai regardé un moment en silence, puis je lui ai dit :

« Nous exposons nos idées, nous ne les imposons pas. Nous ne recourons à la violence que lorsque nous y sommes obligés pour défendre notre liberté et celle des êtres qui nous sont chers. Quand la violence morale et matérielle du système devient intenable, quand le mépris et la morgue se rient de la misère et de la souffrance, alors, poussé au désespoir, préférant la mort à une vie d'esclave, un camarade se lève : la bombe éclate, le pistolet claque, un roi, un ministre, un président tombent. Et voilà que l'on crie au terrorisme. Non, ce ne sont pas nous les terroristes. Les vrais terroristes sont ceux qui, par tous les moyens, veulent garder, à leur seul profit, les richesses de la terre. Nous ne demandons pas que l'on nous fasse confiance, que l'on nous donne la possibilité d'établir des lois et la puissance pour les imposer. Nous ne demandons pas ce que demandent les politiciens, car nous sommes des hommes et sommes corruptibles comme eux. Nous disons que tous les travailleurs du monde doivent prendre

conscience de leurs droits, qu'ils doivent assurer la pleine responsabilité de leur production et des outils et matériaux qu'ils emploient dans leur travail. En abolissant la monnaie, on détruit le moyen de corruption qui permet la différenciation des classes sociales. Notre organisation sociale est celle de la jungle : le plus fort, le plus rusé se nourrit du plus faible. Depuis toujours, des hommes se sont levés pour prêcher le respect de la vie, l'égalité entre tous les humains : Bouddha et Jésus sont les plus connus de ces hommes. Révolutionnaires en leur temps, un a disparu, l'autre a été tué. Leurs doctrines ont été faussées et sont devenues des moyens d'oppression grâce à l'ignorance des masses prolétaires. Comment voyons-nous la société future ? Pour nous, libertaires, la société doit être une association des corps de métier nécessaires à la vie et à l'épanouissement de tous les êtres humains, sans préférences ni privilèges pour personne. Pour nous, un manœuvre a les mêmes droits qu'un ingénieur, du moment que tous les deux donnent le fruit de leur capacité physique ou intellectuelle au service de la collectivité. Chacun doit produire selon ses possibilités et doit consommer tout ce qui lui est nécessaire.»

Je me souviens que nous nous séparâmes à la tombée de la nuit. Avant de me quitter, il me dit en souriant :

« Oui, ça serait beau si on pouvait réaliser ce que tu dis. Mais les hommes sont ce qu'ils sont et vos idées ne sont qu'un rêve. »

Je dois avouer que je n'ai pas dit au commissaire que ce que je lui avais exposé se trouvait écrit, presque mot par mot, dans le cahier que Mario m'avait légué. Mon ami avait, dans ce mince cahier, exposé la somme de son expérience, de ses espoirs et de son idéal.

Je vous demande pardon de ce long exposé d'idées. Pour moi, les souvenirs ne sont pas seulement les faits matériels, les combats, les aventures, mais aussi les motivations plus ou moins conscientes qui nous faisaient agir.

DÉMOBILISÉ

JE RESTAI à Santa María de Molla environ un mois. Un matin, on me convoqua au Q.G. du 2^e corps d'armée où l'on me dit que je devais quitter le front : j'étais démobilisé comme tous les volontaires étrangers⁷⁹. Deux jours après, j'arrivai à Barcelone. La ville et sa banlieue regorgeaient de réfugiés. Le ravitaillement étant très difficile, la faim et la misère s'ajoutaient à l'horreur des bombardements. Malgré cela, dans cette situation catastrophique, dans les hautes sphères de la politique, on continuait à se chamailler pour la conquête d'un pouvoir illusoire et les polices communistes chassaient les militants du POUM.

Moi, je travaillais dans un dépôt où arrivaient les colis que les parents et amis de France envoyaient pour aider à survivre ceux des leurs qui poursuivaient la lutte. Chaque parti ou syndicat avait son organisation de secours qui recevait l'aide collective ou personnelle que l'on expédiait de France par camions, une ou deux fois par semaine. À Moncada, j'avais retrouvé ma compagne qui s'était réfugiée chez des parents, et, pendant quelque temps, je pris le train matin et soir pour aller à mon travail. Puis Antonia loua un appartement en ville et nous vécûmes l'existence de tous les habitants de la vieille cité : partagés entre souci de ravitaillement et peur des bombes.

Dans cette période qui va d'octobre 1938 à février 1939, j'ai vu s'évanouir l'espoir que je nourrissais en secret de retrouver certains de mes compagnons de combat : Mario, Lorenzo, Ritter. De tous mes amis, je revis seulement Otto. Giua était tombé, Mario et Ritter disparurent à tout jamais sur les bords de l'Èbre. Madeleine fut tuée par une bombe à Barcelone même.

La mort avait fait le vide autour de moi et je me demande encore aujourd'hui pourquoi elle m'a épargné. J'ai revu aussi Soledad dans les derniers jours de janvier. Elle ne sortait pratiquement plus de l'hôpital, son travail ne lui laissant pas de répit. Ce matin-là, j'arrivai avant l'heure à mon travail. Soledad venait retirer des colis pour les blessés de son service. Après les premières effusions, elle me donna les nouvelles des copains du groupe qui étaient passés, plus ou moins amochés, entre ses mains : Pablo fut fait prisonnier et le Cubain, qui avait reçu une balle dans la cuisse, l'avait vu, traîné par des soldats italiens pendant une contre-attaque. D'autres, beaucoup d'autres, avaient disparu dans la tourmente, pendant qu'à l'arrière les grosses têtes de la politique se disputaient les parcelles du pouvoir et que la police donnait la chasse aux militants du POUM et de la FAI, irréductibles partisans de la lutte à outrance.

La première semaine de février, pour être plus exact le 1^{er} février, nous quittâmes, Antonia, Pilar et moi notre domicile pour la gare de Barcelone où je retrouvai quelques Italiens : Rossi Ludovico⁸⁰, sa compagne Louise et leur fils, Lina Simonetti, Giuditta la compagne de Francisco Ferrer, petit-fils de celui qui avait été fusillé à Montjuich, abattu par la Tcheka à Barcelone en mai 37, Auguste Magnani, sa femme et leurs deux enfants.

La gare regorgeait d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes nationalités, inquiets, nerveux et craintifs. Le grand exode des vaincus de la Révolution espagnole commençait, pareil à toutes les migrations des peuples chassés par les invasions barbares.

La cinquième colonne multipliait les attentats et les sabotages. Les armées de Franco étaient aux portes de la ville. Nous quittions la terre d'Espagne avec l'espoir de rejoindre le Mexique, le Venezuela ou le Chili. J'avais dans mon portefeuille un papier du consulat du Mexique qui m'autorisait à me rendre dans ce pays avec ma famille. Le train nous conduisit jusqu'à un hameau à une vingtaine de kilomètres de la frontière, où nous passâmes quelques jours. Puis, à pied, longeant la voie ferrée, nous nous approchâmes de France. Notre marche était lente pour plusieurs raisons : l'aviation italo-allemande, qui parfois nous mitraillait, nous obligeait à nous éparpiller dans la nature, les enfants qu'il fallait porter (à cause de la

pénurie du ravitaillement à Barcelone, ils étaient tous sous-alimentés), car ils n'avaient pas la force de continuer la route.

Nous étions près de Culera*, une petite gare, la dernière avant d'arriver à Port-Bou, lorsque la mort frappa une ultime fois pour moi en Espagne. Imaginez une foule : hommes, femmes, enfants traversant un tunnel. Une locomotive, haut le pied, sans personne pour la conduire ou pour freiner, s'engageant à toute vitesse dans ce long et obscur boyau grouillant de monde. Mon expérience de trimardeur m'avait fait conseiller à mes amis de marcher en file indienne, le plus près possible de la paroi et cela nous sauva. La machine passa comme un éclair devant nous dans un bruit infernal de ferraille où se mêlaient les cris d'épouvante et de douleur des blessés et des mourants.

La cinquième colonne avait voulu frapper encore une fois aveuglément ces êtres qui fuyaient les horreurs de la dictature réactionnaire qui s'abattaient sur l'Espagne.

Port-Bou : point terminal des chemins de fer ibériques. Toutes les voies étaient pleines de wagons de marchandises, chargés de munitions, armes, vivres. Depuis deux ou trois jours, aux dires des cheminots, la France livrait à l'Espagne républicaine les convois qu'elle avait bloqués depuis deux, quatre, six mois dans ses gares. Elle les livrait en fait à Franco, et à ses amis Hitler et Mussolini.

À Port-Bou, on fit monter les femmes, les enfants et les hommes âgés sur des wagons de marchandises qui rentraient en France. Les hommes valides devaient passer la frontière par leurs propres moyens.

Pour la dernière fois, je gravis cette colline que je connaissais si bien pour l'avoir franchie, à la barbe des douaniers, maintes et maintes fois avant 36. En marchant, je sortis mon 9 mm de son étui. Je le démontai en m'aidant de mon canif et je jetai les différentes pièces loin dans la colline. La gendarmerie et l'armée françaises nous attendaient⁸¹.

Marseille 1974-1976

* Il s'agit en fait de la ville de Colera.

ÉPILOGUE

JE VIENS de terminer mon récit : je me suis efforcé de ne dire que la stricte vérité, telle que ma mémoire l'a gardée. Certains faits, qui ne me touchaient pas personnellement et dont je ne suis pas certain de l'authenticité, je les ai gardés pour moi. De toutes façons, ce qui pour moi est le plus important, ce ne sont pas les faits matériels mais les motivations qui ont poussé ces hommes à faire ce qu'ils ont fait.

À peine sorti de l'enfance, j'ai vécu l'avènement du fascisme. J'ai vu la veulerie des politiciens devant le déferlement de la violence des chemises noires. Entre 12 et 14 ans, j'avais dévoré les œuvres de Kropotkine, Malatesta, les poèmes de Pietro Gori et une infinité de brochures, ne retenant de tout cela qu'un ferment de révolte et une admiration sans bornes pour ceux qui se levaient, le poignard, le pistolet ou la bombe à la main contre les tyrans qui opprimaient les peuples.

En 1936, j'étais ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un marginal : quelqu'un qui vit en marge de la société et du code pénal. Je croyais être un anarchiste. Je n'étais en réalité qu'un révolté. Mon action de militant se limitait à faire passer la frontière à certaines brochures imprimées en France et en Belgique, sans jamais chercher à savoir comment on pourrait reconstruire une nouvelle société. Mon seul souci était de vivre et de démolir l'édifice existant.

C'est à Pina de Ebro, en voyant s'organiser la collectivité, en écoutant les conférences données par certains copains, en mêlant aux discussions de mes amis, que ma conscience, en

sommeil depuis mon départ d'Italie, se réveilla. Mario voulut me faire profiter de son expérience, de son savoir et, pour cela, il avait mis noir sur blanc nombre d'idées et de connaissances pour que je puisse y réfléchir. Ses arguments, l'exposé clair et concis de sa pensée m'ont permis de regarder froidement l'évolution de la société, de constater la justesse de sa perception des faits, lorsqu'il affirmait que les formations politiques d'origine révolutionnaire devenaient réactionnaires : républicains, socialistes, communistes, une fois arrivés à conquérir le pouvoir n'ont eu rien de plus pressé à faire que de consolider leur appareil de répression et de garder ou rétablir les privilèges qu'ils étaient censés abolir.

Conditionnées par des millénaires d'ignorance et d'esclavage, à écouter, à obéir, à croire, les masses laborieuses de l'humanité se réveillent lentement au fur et à mesure qu'augmente leur capacité de raisonnement et elles réclament le droit de vivre libres de toutes entraves.

Habitué à avoir un maître, un directeur, un berger, les individus qui forment l'humanité se groupent et suivent, selon leur degré de conditionnement, les professionnels de l'escroquerie sociale qui leur promettent l'égalité, la liberté, la justice. Dans aucun pays de notre monde la liberté n'est égale pour tous, ni la justice indépendante, car elles sont contrôlées par la faction qui détient le pouvoir, laquelle, à son tour, obéit au groupe de la haute finance qui lui donne les moyens d'y parvenir. L'argent n'est pas seulement le nerf de la guerre, il est aussi celui de la politique, il est le but de toute activité humaine. Aujourd'hui, tous les efforts sont motivés par la rentabilité. On dit : « Ceci est rentable, cela ne l'est pas », et pour gagner de l'argent, toujours plus d'argent, on oublie ce qui est nécessaire, ce qui est utile à l'humanité, et on emprisonne petit à petit la terre entière.

Il faut qu'agriculteurs et ouvriers, ingénieurs et scientifiques se rendent compte qu'ils n'ont pas besoin de financiers, ni de banquiers, ni de politiciens pour vivre libres et heureux, mais qu'ils ont besoin les uns des autres pour que l'humanité survive et avance vers le bonheur universel et que, pour cela, ils doivent d'abord éliminer tous ces parasites qui les oppriment, les exploitent, les réduisent à l'état d'animaux dressés pour telle ou telle besogne.

Aujourd'hui, dès sa plus tendre enfance, on conditionne l'être humain à connaître la valeur de l'argent. Toute l'éducation est axée sur la possibilité de l'enfant, devenu adulte, de gagner de l'argent pour subvenir à ses besoins. Je pense qu'il serait plus rationnel et plus humain, plus avantageux pour la société, de permettre à l'enfant de choisir parmi les métiers les plus nécessaires à la collectivité, celui qui lui plaira le plus et qui lui permettra, comme n'importe quel autre, de profiter des plaisirs de la vie. Mais cela n'est possible que dans une société libertaire où la propriété privée sera abolie, où aucune espèce de monnaie n'aura plus cours, où l'homme libéré des préjugés et des complexes patriotiques et religieux aura enfin compris que, malgré les différences physiques ou intellectuelles, nous sommes tous égaux et interdépendants les uns des autres, chacun doit apporter à la collectivité le produit de son travail pour pouvoir prendre ce qui lui est nécessaire.

Nous prétendons être civilisés. Mais ce mot ne veut rien dire, car nous avons rétrogradé sociologiquement : la collectivité tribale était plus juste et équitable dans ses structures que notre société super civilisée. La majorité des gens se plaint de la recrudescence de la délinquance et de la violence et charge la jeunesse moderne de tous les maux dont souffre la société, sans se rendre compte que les vrais coupables sont ceux (nous, devrais-je dire) qui n'ont pas su assurer à leurs enfants et petits-enfants une organisation sociale vraiment juste, basée sur l'égalité des tâches nécessaires à la vie et au bien-être de tous. La violence et la délinquance sont utiles aux classes dirigeantes, car elles permettent, sous prétexte de les juguler, de renforcer l'appareil policier qui leur servira à briser toute tentative de révolte des classes productives et de recruter, parmi les hors-la-loi, les hommes de mains pour exécuter les basses besognes que même un policier refuserait d'accomplir. Tout est mis en œuvre pour pousser l'individu, enfant et adolescent, à devenir un adulte épris d'admiration pour les meurtriers, les voleurs, les escrocs de tout acabit.

La littérature, le cinéma, la télévision au service des nantis développent les instincts primitifs de l'animal humain pour le maintenir dans un état de semi-barbarie qui permet de diviser les individus, de dresser les ouvriers contre les paysans, les manœuvres

contre les ouvriers et ceux-ci contre les techniciens, ingénieurs, physiciens, chimistes. La société moderne, basée sur l'argent, ne se soucie guère de ce qui est utile et bon pour l'humanité, mais de ce qui est rentable. La société dite de consommation est une immense escroquerie à échelle mondiale : tout y est frelaté, faussé, empoisonné. La publicité pousse les individus à acheter n'importe quoi, crée des besoins nouveaux qui nécessitent encore plus d'argent pour les assouvir. Les êtres humains, hypnotisés par le besoin d'argent, ne s'aperçoivent pas que cette quête sans fin conduit à toutes les catastrophes qui aboutiront à la destruction de la vie.

Les détenteurs du pouvoir, capitalistes et politiciens de tous bords, pour asseoir leur emprise sur les masses productives, depuis toujours se sont efforcés de dresser les différentes familles qui forment l'humanité les unes contre les autres : patrie, religion, idéal, tout est bon pour servir de prétexte à l'assassinat, au pillage, au déferlement de la haine, car la haine empêche les individus de raisonner sainement.

Patriote et raciste sont synonymes : ils portent en eux la même idée de supériorité d'un individu sur un autre, le même germe de haine qui les dressera l'un contre l'autre au moment choisi par le politicien qu'ils se sont donné pour maître. La société contemporaine est fondée sur la violence, l'injustice et la haine. Ses vertus majeures sont le mensonge, la trahison et l'hypocrisie.

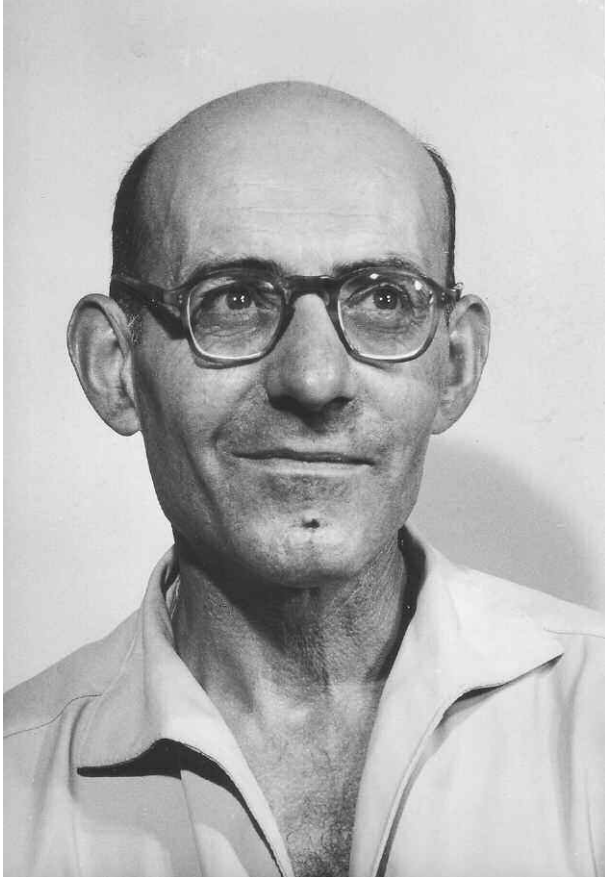
Près de quarante ans se sont écoulés. Malgré les progrès de la science, malgré la boucherie monstrueuse qui a ensanglanté la terre entière et qui laisse prévoir l'horreur de la prochaine guerre, les hommes et les femmes refusent de comprendre que l'humanité n'aura jamais la paix, la justice, l'égalité, la liberté tant qu'il y aura la monnaie et sa conséquence logique : la propriété privée. Tant que le capitalisme (privé ou d'État) concentrera ses efforts dans la construction, le perfectionnement des outils de destruction, maintenant un climat de guerre permanent, sans que les masses se révoltent et refusent de suivre, il n'y aura pas de salut possible.

Il faut que les métiers et professions nécessaires à la vie et au bien-être de la collectivité aient la place qui leur revient de droit, et pour cela on doit éliminer toutes les cohortes parasitaires qui les exploitent.

Toutes les révolutions ont échoué. La Révolution française, malgré sa Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, a gardé les inégalités sociales et économiques de l'ancien régime. La Révolution russe a débouché sur une dictature qui n'a rien à envier à celles des partis réactionnaires avec les mêmes différenciations économiques. La Révolution chinoise n'est pas encore terminée mais elle a gardé les ferments qui la conduiront à plus ou moins longue échéance à l'échec : l'argent et la propriété privée, une direction centralisée, une armée de métier.

Quarante ans après, en regardant autour de moi, je vois que la lutte pour le pouvoir continue, aussi âpre, aussi incohérente. Je vois ouvriers, paysans, techniciens, savants, aveuglés par l'argent, se dresser les uns contre les autres et, au-dessus d'eux, les politiciens et leurs maîtres les regarder et rire en se frottant les mains.

Je vois la Terre, ma patrie, je vois l'humanité, ma famille, lentement empoisonnées par l'esprit de lucre, par l'intérêt sordide de quelques-uns qui s'avancent vers la mort, la destruction totale, et en pensant à vous, mes amis disparus en combattant pour un idéal d'égalité absolue, de liberté totale, je me dis que vous aviez raison : seule une société libertaire peut sauver les hommes et le monde.



Antoine.